TABLEAU DE LA LITTÉRATURE EN EUROPE: DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE...

Jean-Jacques Leuliette



TABLEAU
DE
LA LITTÉRATURE
EN EUROPE.

A VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL.

TABLEAU

DE

LA LITTÉRATURE

EN EUROPE,

DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU DIX-HUITIÈME,

Et Examen des causes politiques, morales et religieuses qui ont influé sur le génie des Ecrivains, et sur le caractère de leurs productions;

PAR J.-J. LEULIETTE,

Ex-Professeur de Belles-Lettres à l'Athénée de Paris.

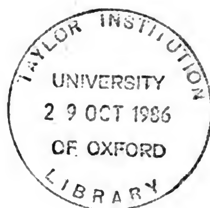
Sed ego quæ monumenti ratio sit, nomine ipso admoneor ad memoriam magis spectare debet posteritatis, quam ad præsentis temporis gratiam.

(Fragmentum ex Epistolis Ciceronis.)

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 4.

1809.



NOTICE

SUR

J.-J. LEULIETTE.



Jean-Jacques Leuliette est mort à Paris le 23 décembre dernier, des suites d'une chute occasionnée par le froissement d'une voiture. Il étoit fils d'un pauvre serrurier, et né à Boulogne-sur-Mer le 30 novembre 1767.

A sot historien!... il fallait dire 1808, et non dernier.

Les facultés physiques et intellectuelles de cet homme de lettres furent tellement entravées jusqu'à l'âge de 15 ans, qu'on ne put lui apprendre à lire, et que, pour le nourrir, on étoit obligé de lui mettre les alimens dans la bouche. A cet âge il se fit tout-à-coup dans cet automate ambulant une révolution qui tient du prodige. De lui-même et sans maître, il apprit non-seulement à lire et à écrire, mais, outre sa langue par principes, les langues latine et anglaise : et ce qui met le comble au merveilleux, c'est qu'il s'appropria ces diffé-

rentes instructions en faisant mouvoir d'une main le soufflet de la forge, et de l'autre tenant son livre, qu'il étudioit à la lueur du charbon; car, soit par indigence, soit qu'on n'espérât aucun succès de son travail, on ne lui fournissoit pas de lumière pour s'y livrer. Les étonnans progrès du jeune serrurier restèrent long-temps ensevelis dans l'atelier de son père; il avoit 22 ans qu'on ne le croyoit encore capable que de manger seul et de lire dans ses heures.

Cette marche, peut-être unique dans le développement des facultés humaines, annonçoit évidemment un sujet peu commun. Le premier acte de la révolution donna le premier essor à ses talens. A la nouvelle de cette fédération de tous les ordres et de tous les états, qui devoit produire parmi nous des fruits aussi vénéneux que son modèle en avoit eu de salutaires dans le nouveau monde, le jeune Leuliette, absorbé dans la méditation, sembla retomber dans sa première stupidité; mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'assistant à cette mémorable réunion, après avoir demandé et obtenu la parole, on entendit sortir de sa

bouche le discours le plus éloquent peut-être, et certainement du moins le plus extraordinaire de tous ceux qui furent prononcés à cette occasion? L'impression en fut arrêtée par acclamations; il fut aussitôt répandu à Paris, traduit en anglais, et cité avec le plus grand éloge dans les journaux de France et d'Angleterre.

Les écrivains de la capitale, qui se croyoient appelés à régenter ou à détrôner les rois, virent dans le jeune garçon serrurier le germe d'un nouveau Démosthènes, et s'empressèrent de l'attirer près d'eux. Si, en arrivant à Paris, il étoit tombé sous la conduite de quelque digne mentor, qui eût achevé de développer ses talens naturels et en eût dirigé l'emploi, il est probable qu'il se seroit un jour placé parmi les hommes qui font la gloire de leur siècle et de leur pays; mais ses protecteurs l'employèrent successivement dans les bureaux du ministre Rolland, et à différentes feuilles périodiques, qui, dans ces temps malheureux de mauvais goût et de mauvaise morale, tomboient et périssoient les unes sur les autres, presqu'aussitôt après leur naissance. Son

caractère moral étoit heureusement encore au-dessus de ses talens ; il s'étoit fortifié à l'école du maître qu'il avoit choisi dès qu'il eut appris le latin, et aux principes duquel il étoit fermement attaché, de cet homme qui sut allier la plus sévère probité au génie le plus étendu. Mais de toutes les sciences que possédoit Cicéron, la politique étoit celle où M. Leuliette avoit fait le moins de progrès. Le respect dû à la vérité m'oblige même d'avouer que sur cette matière il fut toute sa vie un enfant; cependant, s'il adopta les fausses opinions sur les bases de l'édifice social des insensés démagogues dont il étoit entouré, il eut toujours horreur de leurs funestes résultats. Son esprit pouvoit s'égarer, mais jamais son cœur; sa probité, son humanité étoient à l'épreuve de toutes les séductions ainsi que de toutes les menaces. Témoin de tant de naufrages, il lui eût été facile, comme à bien d'autres, de profiter de leurs débris, mais il en étoit incapable. Sa pauvreté, à la fin de la révolution, atteste suffisamment la pureté de sa conscience et la fermeté de sa vertu.

Les protecteurs de M. Leuliette disparurent

bientôt sous le tranchant de la faux révolutionnaire, et il retomba dans la plus profonde misère ; car il étoit incapable de s'offrir de lui-même pour les travaux auxquels il avoit le plus d'aptitude. Il seroit mort de faim au coin d'une borne, si la Providence ne lui eût fait rencontrer un de ses compatriotes, qui eut toutes les peines du monde à le reconnoître, tant le chagrin et le besoin d'alimens l'avoient défiguré. Cet homme estimable recueillit le jeune infortuné dans sa maison, et partagea avec lui sa très-modique fortune. Enfin, lorsque le naufrage du vaisseau politique fut consommé, on reprit, dans les jours de calme qui le suivirent, ce projet d'instruction publique tant de fois réformé, et aussi souvent abandonné. Des écoles centrales furent établies dans chaque département. Alors la personne à qui il devoit une seconde fois la vie, aidée de quelques amis, obtint pour M. Leuliette la chaire de professeur de belles-lettres, fixée à Versailles pour le département de Seine et Oise. Il l'occupa avec beaucoup de zèle et de talent; mais on ne peut dissimuler qu'il lui manquoit celui de la parole : un défaut naturel d'articulation rendoit son élocution pénible; cependant ce défaut n'étoit re-

marquable que dans les premiers momens; bientôt le charme de ses idées et de son style en faisoit disparoître entièrement le désagrément.

Quoique ses travaux fussent très-nombreux et très-assidus, non-seulement dans l'enceinte de l'école, mais encore au dehors, où il donnoit plusieurs leçons, il trouva le temps de composer successivement, pour le concours des prix proposés par l'Institut, deux discours qui obtinrent une mention honorable (*).

Après la suppression des écoles centrales, il ouvrit chez lui un cours de littérature, qui fut suivi avec empressement; l'instruction qu'il répandoit étoit faite pour tous les âges, et les gens du monde n'eurent pas moins de plaisir à l'entendre que ses jeunes élèves de l'Ecole.

Ces Ecoles centrales furent remplacées par les

(*) Le sujet de l'un de ces discours est l'*Influence de l'abolition progressive de la Servitude*, etc.; celui de l'autre: *Influence de la réformation de Luther*, etc.

Lycées. La voix publique y appela M. Leuliette à la même chaire de littérature, mais la voix du peuple ne fut pas, dans cette occasion, la voix de Dieu. Par plusieurs raisons il méritoit la place; par quelques considérations il ne l'obtint pas. Il s'en consola en disant, comme un ancien philosophe : il est heureux pour la patrie qu'elle possède, non pas de meilleurs citoyens, mais des hommes plus *éclairés* que moi.

La cessation du travail de professeur lui laissa la liberté de donner tout son temps aux travaux littéraires. Il mit la dernière main à son Cours de littérature. Tandis qu'il étoit livré à cette occupation, l'*Athénée* de Paris lui offrit sa chaire de littérature; il l'accepta, et pendant les deux mois de la fin de 1808 que durèrent ses séances, il présenta le Tableau littéraire qui est à la suite de cette notice, et qu'il composa par parties détachées dans l'intervalle d'une séance à l'autre.

M. Leuliette étoit nommé pour professer à l'Athénée le cours entier de l'année 1809 : son Discours d'ouverture étoit fait; il étoit allé à Paris pour

le prononcer : c'est dans ce voyage que la mort l'a surpris et a terminé sa carrière, trop courte pour ses amis et pour sa gloire, trop longue pour les chagrins de toute espèce dont il étoit accablé.

Outre les ouvrages dont je viens de parler, M. Leuliette a publié un Tableau de la littérature chez les Grecs, imprimé à la suite de l'Histoire de ce peuple, traduite de l'Anglais (*), et une traduction de la Vie de Richardson (**), dont j'ai rendu compte dans le Mercure. Il laisse plusieurs manuscrits dont il est à désirer qu'on fasse jouir le public, et surtout le cours de littérature qu'il a professé à Versailles, et qu'il devoit répéter cette année à l'Athénée de Paris. Ce cours est d'autant plus intéressant, qu'il traite principalement de la littérature étrangère, et qu'il peut par conséquent servir de suite à celui de La Harpe.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur le mérite littéraire de M. Leuliette, on ne pourra lui

(*) Cette Histoire de la Grèce est en 2 vol. in-8°.

(**) La Vie de Richardson se vend chez Dantu.

refuser un très-grand fonds de connoissances. Eh! comment ne l'auroit-il pas eu? Tout son temps étoit consacré au travail; il n'en perdoit aucune partie, pas même celle qui lui étoit nécessaire pour se transporter d'un quartier à l'autre de la ville. On l'a souvent vu, dans ces courses, un livre à la main, qu'il lisoit sans la moindre distraction. Les rues spacieuses de la ville de Versailles, qu'il habitoit, et le petit nombre de voitures qui y circulent, lui rendoient cette habitude facile et exempte de dangers. Il joignoit au vaste fonds de connoissances que lui avoit procuré cette passion pour l'étude une mémoire prodigieuse. Jamais il n'oublioit rien de ce qu'il avoit lu une seule fois : ses premières lectures, faites plus de vingt ans auparavant, lui étoient aussi présentes que celles du jour; les noms, les faits, les dates, tout étoit classé avec exactitude et netteté dans son esprit. C'est ainsi que, sans livres dans son humble laboratoire, et sans avoir même pris de notes de ceux qu'il avoit lus, et qu'il avoit empruntés des bibliothèques publiques ou de quelques amis, il a composé plusieurs ouvrages d'une grande érudition.

Etranger à tout ce qu'on appelle amusemens de société, il l'étoit également un peu trop aux formes de cette même société. Ce manque de courtoisie, d'élégance française a été plus d'une fois le sujet de reproches que j'ai entendu faire par ses meilleurs amis. Je conviens avec eux que c'est là ce qui a le plus nui à sa fortune. Nous ne sommes plus au temps de la renaissance des lettres, où l'on n'exigeoit des savans que de la science, parce qu'ils ne vivoient qu'avec leurs livres. On veut aujourd'hui que la science soit parée et que les émules de Cicéron et de Tacite soient, à l'exemple de ces grands hommes, aussi aimables dans le monde que profonds dans leur cabinet. J'avoue encore qu'un homme de lettres a besoin de la société, même pour ses propres travaux, et que ce n'est peut-être que d'une application trop continue à l'étude, que résultent cette tension et cette roideur, qui ont été reprochées au style de M. Leuliette; mais, dépourvu de toute espèce d'éducation et contraint de vivre long-temps comme un simple mercenaire, pouvoit-il, dans la maturité de l'âge, réformer le pli de la nature et de l'habitude? En sacrifiant aux grâces, ne les auroit-il

pas effarouchées ? Au reste, il compensoit amplement par le fond, ce qui lui manquoit par les formes. Sa candeur, ses connoissances, l'égalité de son ame, son imperturbable gaieté étoient chères à ses amis ; son extrême obligeance, précieuse à tous ceux qui avoient besoin du secours d'une plume exercée : dans quelque moment, et pour quelque affaire qu'on vînt l'interrompre, on n'eut jamais un refus à lui reprocher. Tous ses services, de quelque nature qu'ils fussent, étoient gratuits. On pouvoit oublier impunément les obligations qu'on lui avoit. Si l'on avoit une seconde fois besoin de lui, on étoit toujours bien sûr de son zèle, ainsi que de sa discrétion.

Livré tout entier au travail de la lecture ou de la composition, M. Leuliette étoit de la plus grande incurie pour sa personne et ses affaires domestiques. Les économies qu'il auroit pu faire pendant plusieurs années qu'il occupa la chaire de professeur à l'école centrale lui furent enlevées par les différentes personnes qui l'avoient servi. Si, dans les derniers temps de sa vie, la respectable veuve de ce digne compatriote qui l'avoit

si généreusement secouru à Paris, n'avoit pas pris soin de lui, il se seroit souvent trouvé sans vêtement et sans pain. Ce n'étoit pas le seul trait de ressemblance qu'il avoit avec le bon La Fontaine. Sa générosité égaloit son insouciance. On étoit obligé de le traiter comme un enfant, et de ne pas laisser d'argent à sa disposition, parce qu'il l'auroit aussitôt distribué aux premiers pauvres qui le lui auroient demandé. Ne possédant plus rien, il donnoit ce qu'il espéroit posséder un jour. Peu de temps avant sa mort, il apprit qu'on alloit traîner en prison un malheureux ouvrier de sa connoissance, pour une dette de 200 francs qu'il ne pouvoit acquiter; il courut aussitôt l'arracher des mains de ses créanciers, en promettant de les payer sur le produit de l'ouvrage que l'on va lire, et qui étoit alors à l'impression.

Plusieurs personnes, en considérant les peines de toute espèce dont la vie de M. Leuliette fut tissue, ont regretté que cet infortuné n'eût pas pris le métier de son père. Il n'est pas douteux que son intérêt personnel auroit infiniment gagné à ce changement d'état; mais il auroit

du moins fallu qu'il sût manier la lime et le marteau ; et c'est de quoi il étoit absolument incapable. Son inaptitude physique étoit générale et incorrigible comme sa structure et son organisation, desquelles elle dépendoit.

Venu au monde dépourvu de tout, il sembloit insensible à plusieurs des besoins ordinaires de l'humanité. On l'a vu travailler sans feu durant plusieurs jours des grands froids de l'hiver dernier, dans l'appartement délabré qu'il occupoit. Ce ne fut pas lui qui parut ressentir le premier les rigueurs de la saison, mais cette femme qui a si bien hérité des vertus de son mari, et qui, aussi modeste que charitable, croiroit sa bienfaisance profanée, si je révélois son nom; elle prit le temps qu'il étoit à Paris, pour faire monter dans sa chambre d'étude un petit poêle, avec une petite provision de bois, qu'on venoit allumer tous les matins sans qu'il s'en aperçut.

Ces voyages de Versailles à Paris, qui étoient assez fréquens, soit pour donner des leçons, soit pour quelque autre affaire, et, dans ces derniers

temps, une fois par semaine, pour ses séances à l'Athénée, c'étoit toujours à pied et sa tête chauve découverte qu'il les faisoit, par quelque temps que ce fût. Jamais de sa vie, peut-être, il n'est entré dans une voiture.

Cette manière de voyager tournoit encore au profit de son travail; il employoit le temps de ses courses à lire ou à méditer.

Si la mort de cet homme extraordinaire n'est pas une perte pour la serrurerie, elle en est une pour la morale publique. Ces immuables fondemens de toutes les sociétés, étoient profondément gravés dans son cœur : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, l'amour de ses concitoyens, la justice envers tous les hommes.

Plusieurs de ses élèves sont maintenant répandus en différens pays et occupent différentes places de l'Empire. Quelques-uns ont honoré leur patrie, et il n'en est aucun qui ne lui doive une partie de son courage dans l'infortune, ou de sa modes-

tie dans la prospérité. Combien, dans ces temps d'oscillation, après la tempête révolutionnaire, où la boussole des mœurs est encore si vacillante, on aime à reposer sa pensée sur le souvenir d'un de ces vrais philosophes qui, sans être ébloui de l'éclat de la fortune ou du pouvoir, n'accorda jamais son estime qu'au mérite, et son admiration qu'à la vertu!

La mort de cet homme, passionné pour les lettres, est également une perte pour la littérature. Le prix qu'il avoit continuellement devant les yeux, est celui qui produit les grands hommes dans tous les genres : la gloire. Plusieurs ouvrages rouloient dans *sa tête*, pour lesquels il avoit déjà fait un ample répertoire de lectures, qu'il augmentoit encore chaque jour. Ce n'étoit pas du pain et des spectacles, mais du pain et sa plume qu'il lui falloit, et sans doute celle-ci eût beaucoup profité si l'autre eût été plus assuré.

M. Leuliette étoit fils unique; sa mère, qu'il aimoit tendrement et dont il étoit le trop foible

appui, reste sans secours, infirme et aveugle, dans un âge très-avancé. Son seul espoir désormais sera dans le produit des manuscrits qu'a laissé son fils.

J. MOSNERON.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE que nous publions est le recueil de Discours prononcés à l'Athénée de Paris. La saison étoit trop avancée lorsque je commençai mon cours, pour remplir le plan d'*Histoire Littéraire* que j'avois conçu ; je crus devoir me borner à une époque qui n'excédât point le nombre des séances que j'avois à remplir. Je choisis les trois derniers siècles, et je crois devoir exposer ici les raisons de cette préférence. Mon ouvrage sur la Réformation de Luther m'avoit engagé à m'occuper spécialement du seizième siècle. J'envisageai cette époque comme celle qui marque le plus éminemment dans les fastes de l'esprit humain. Après les âges brillans auxquels Alexandre et Auguste imprimèrent leurs noms, les peuples furent replongés dans un long sommeil. Après le seizième siècle, il n'y eut plus d'éclipse, de lacune dans les Let-

tres et les Arts ; ils ne firent que se modifier, d'après le génie des nations, l'influence des gouvernemens, mais il n'y eut plus de marche rétrograde. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette dernière époque, ce qui la rend surtout intéressante aux yeux du philosophe, c'est qu'elle fit entrer presque toutes les nations européennes dans l'heureux partage des biens que les lumières procurent. Tout étoit barbare dans le voisinage des républiques grecques ; elles se faisoient des Arts et des Sciences un privilège exclusif. Rome, et seulement sous les empereurs, parut connoître une politique plus libérale ; il y eut dans la Gaule, dans l'Espagne des hommes qui cultivoient les Lettres, tandis que la métropole gémissoit souvent sous le plus terrible esclavage ; mais les Gaules, mais l'Espagne, qui obtenoient quelque illustration dans la décadence de l'empire, n'ont point élevé de ces monumens de génie qui survivent à toutes

les révolutions. Le seizième siècle offre un spectacle bien plus consolant; si l'Italie communique l'impulsion, d'autres peuples ne tardent point à s'emparer du mouvement; ils égalent et surpassent quelquefois leurs instituteurs. Je m'étois proposé d'entrer dans de plus grands détails sur le siècle de Léon X, mais l'excellente histoire du Pontificat de ce protecteur des Lettres, de M. Roscoe, m'a forcé d'abréger; il est inutile de refaire ce qui est bien fait: l'on ne doit point écrire pour grossir les bibliothèques, mais pour offrir quelques vues nouvelles. L'on pourra me reprocher de m'être plus étendu, dans les trois siècles dont j'ai fait l'histoire littéraire, sur la littérature étrangère, que sur celle de mon pays. Il ne sera point difficile de me justifier: tout avoit presque été dit sur les grands écrivains français; l'on n'avoit point porté la même attention sur ceux des autres peuples. Voltaire fut le premier qui nous donna quelques

notions sur les plus célèbres écrivains de la Grande-Bretagne; en peu de pages il apprend beaucoup de choses ; il juge en homme de génie, mais rarement en homme impartial; ses décisions ont souvent varié, selon les mouvemens qui affectoient sa tête, ou selon les intérêts d'un amour propre trop exagéré dans un homme fait pour connoître le noble sentiment de la gloire, et pour ne redouter l'éclat d'aucune réputation étrangère. Nous avons lié partout les événemens politiques et religieux à l'histoire littéraire, et c'est la seule manière dont on puisse l'écrire, dans un temps où les têtes bien faites ne se contentent plus de rhétorique de collége, où le besoin de penser, de réfléchir devient la suite infaillible des événemens dont nous avons été témoins. Je me suis étendu particulièrement sur le dix-huitième siècle, et un homme qui sauroit en écrire l'histoire sans partialité, sans foiblesse, auroit quelque titre à l'estime des hommes; j'en avois

conçu le projet à une époque où ma santé sembloit me promettre plusieurs années d'existence; mais je suis péniblement averti par des maux, résultats de veilles pénibles et de longs chagrins, que ma carrière approche de son terme. Je me croirois heureux si je m'étois créé, dans une vie aussi courte, quelques titres à la gloire ; si elle me manque, je n'en accuserai que mes foibles talens, et, en poussant le dernier soupir, je me rendrai ce témoignage, que mes productions furent toujours dictées par une ame pure, et que si l'auteur est privé des douceurs de la réputation, il ne peut l'être de tous droits à quelque estime (*).

(*) Nous n'avons poussé le *Tableau de la Littérature* du dix-huitième siècle que jusque mil sept cent quatre-vingt-neuf. Une plume plus habile que la nôtre présentera sous peu le caractère des écrivains et des ouvrages qui appartiennent à des temps sur lesquels il es tdifficile de prononcer.

Une telle entreprise ne pouvoit être exécutée que par un homme dont la réputation est assurée. Je pense devoir insérer ici le Discours prononcé à l'Athénée ; il présente le plan que j'ai conçu ; il pourra me procurer de salutaires avis, et me seconder dans un travail que j'entreprends avec plus de zèle que de confiance.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ATHÉNÉE,

Le 12 *Décembre* 1808.

MESSIEURS,

Essayer de retracer les progrès de l'esprit humain dans les arts et les lettres, c'est entreprendre d'écrire les pages les plus importantes et les plus difficiles de son histoire ; c'est le rappeler à ses plus nobles travaux, à ses jouissances les plus pures, à ses plus beaux titres d'illustration. Par les arts et les lettres, les grands talens acquièrent l'immortalité, les peuples vivent longtemps après leur destruction, les vertus et le génie deviennent pour les siècles les objets d'une heureuse

émulation; retrancher les arts et les lettres de l'histoire des peuples, c'est ôter au monde les astres qui le vivifient et l'éclairent. En entrant dans la carrière que je me suis proposé de parcourir, j'aurai l'honneur de vous soumettre la marche et le but que je me suis proposé, et d'appeler votre attention sur les diverses époques que je doïs parcourir (*).

La Grèce viendra d'abord fixer nos regards; un seul homme commence sa grandeur, et s'associe par les modèles qu'il crée, par l'empire qu'il exerce, par l'enthousiasme qu'il inspire, aux plus grandes réputations. Quelle cause inconnue sauve Homère de tout parallèle? Peintre de mœurs barbares, il reste l'admiration des esprits les plus cultivés; il est le premier des poètes dans l'ordre des temps et dans l'ordre des idées; il fait ses Dieux, et la terre soumise leur élève des autels; il anime la nature par

(*) L'exorde de ce discours n'est point celui qui a été prononcé.

ses fictions, et elles font naître les arts qui embellissent la société. Les tragiques Grecs placent leurs scènes les plus imposantes sur les ruines des palais dont il immortalise les crimes, ou déplore les infortunes. Les peintres, les statuaires dérobent ses conceptions, et la toile vit, et le marbre respire. Les législateurs invoquent son autorité comme un oracle, les guerriers réclament un panégyriste qui marche sur ses traces, les historiens s'efforcent de saisir ses pinceaux pour décrire les catastrophes qui signalent la grandeur ou la chute des empires, les philosophes s'honorent en lui vouant un culte religieux; si sa brillante apparition, dans des temps barbares, est un phénomène qui doit exercer le littérateur méditatif, la cause du long intervalle de barbarie qui subsiste après le vif éclat qu'il jette, n'invite pas moins à la réflexion. Il faut que la nature crée d'autres grands hommes, pour que l'on s'aperçoive qu'elle a produit son plus grand peintre.

Si le génie reste longtemps muet sur la tombe d'Homère, des causes morales, que

nous nous efforcerons d'indiquer, lui donnent, deux siècles plus tard, le plus vif éclat. La Grèce trouve dans ses institutions les plus puissans motifs pour défendre son indépendance. Les Lycurgue, les Solon, ont créé les Léonidas, les Cimon, les Thémistocle, et les lauriers des Thermopyles, de Platée, de Marathon, font naître des poètes sublimes, des orateurs enthousiastes, des historiens éloquens. Le fier Eschyle est témoin des succès de l'inimitable Sophocle, et les triomphes d'Euripide consolent ou affligent le déclin du peintre d'Œdipe. De grands spectacles, de grands objets d'émulation nourrissent les talens; ils se font un religieux devoir d'illustrer un pays qu'a sauvé l'héroïsme, et que féconde la liberté; et les solemnités olympiques, instituées par le vainqueur des Perses, font résonner la lyre des Simonides, des Corine, des Pindare.

Vous verrez, Messieurs, les vicissitudes de la Grèce s'imprimer sur la physionomie de ses écrivains. Citoyen et guerrier, témoin des scènes les plus sanglantes, acteur dans les plus terribles combats, Eschyle respire

une sorte de férocité martiale; il remplit son théâtre d'objets de terreur. Sophocle a cette majesté tranquille qui appartient à ces temps heureux où l'écrivain peint moins d'après ses émotions que d'après ses souvenirs. Les traits mélancoliques dont abonde Euripide font lire la décadence et les désastres de son pays. Il multiplie les scènes pathétiques, il aime à placer de touchantes élégies dans la bouche de ses héroïnes, des maximes, des sentences d'une dure sévérité ou d'une vérité déplorable, dans la bouche de ses héros. Souvent révolté contre son siècle, il transporte sur d'autres temps l'indignation qu'il lui inspire; quelquefois il blasphême la Providence, et punit les Dieux des folies et des crimes des hommes. Nous aurons les mêmes traits à saisir, les mêmes nuances à remarquer chez des écrivains d'un genre différent. Nous verrons Hérodote signaler, par l'abondance, par la riante majesté de son style, les jours prospères dont il retrace l'histoire. Il jouit des triomphes qu'il raconte, des désastres qu'il retrace. Les ennemis du nom grec sont seuls humiliés,

et les barbares s'offrent en holocauste sur les autels de l'indépendance de Sparte et d'Athènes. Plein d'une énergie sombre, Thucidide n'a que des désastres à déplorer. L'ambition de Périclès, les brillantes folies d'Alcibiade, la fausse popularité de Cléon, couvrent de cadavres la ville reconquise par le génie de Thémistocle. Comme Euripide, il abonde en maximes; l'un est le poëte des ames mélancoliques, l'autre est l'instituteur des ames républicaines. Panégyriste des institutions et des mœurs des barbares, Xénophon se montre en grec qui se fait un coupable honneur d'abdiquer son titre; ses écrits sont la satyre de ses contemporains; ils annoncent que dans peu la Grèce cessera d'exister.

C'est surtout, Messieurs, lorsque nous porterons nos regards sur les orateurs, qu'il sera nécessaire de lier l'histoire politique à l'histoire littéraire, de placer une harangue sublime à côté d'un sinistre événement, de mettre la vertu courageuse en contraste avec la corruption. Qui vient armer Démosthènes de ses foudres? les périls qui l'entourent.

Qui légitime ses craintes, sa colère, sa véhémente indignation? l'indolence de ses compatriotes et le génie de Philippe, la vénalité des orateurs et le défaut d'énergie des défenseurs d'Athènes. Démosthènes est grand, parce que son ame est pure; ses discours sont sublimes, parce qu'ils sont vrais et que le patriotisme, exilé de la Grèce, s'est refugié dans l'ame du plus illustre de ses enfans.

Il nous sera permis, Messieurs, d'examiner l'influence du systême créé par Philippe, et par les conquêtes d'Alexandre. Plus d'indépendance, alors plus de génie. Nous verrons les Muses appelées sur les bords du Nil perdre la sublimité de leurs accens sous un ciel et sous un régime qui n'étoient point faits pour elles. Apollonius ne nous présentera que l'ombre d'Homère, et le froid Calimaque, qu'une foible copie de Pindare. Les poètes de la Sicile, plus heureux, nous offriront de parfaits modèles dans des genres d'un médiocre intérêt. Théocrite, Bion, Moschus, sont aux poètes épiques et tragiques de la Grèce, ce qu'étoient au Jupiter, à l'Apollon de Phidias, les Grâces qui décoroient le temple de Gnide.

Ce seroit sans doute, Messieurs, une tâche aussi pénible que glorieuse, que celle d'indiquer les causes qui firent survivre la littérature grecque à la destruction d'Athènes et des autres républiques. Les travaux difficiles nous appartiendront; les moyens de les illustrer exigeroient des talens supérieurs aux nôtres. Deux mille ans ont passé sur la tombe des législateurs d'Athènes et de Sparte, et la même langue s'ennoblit encore sous la plume de Marc-Aurèle, prend, sous celle de Lucien, tantôt la gaieté d'Aristophane, quelquefois la majesté d'Homère, et une seule fois, mais d'une manière bien honorable pour l'auteur, la fierté des accens de Démosthènes refusant la vie lorsque la vie n'est plus qu'un opprobre, qu'un fardeau pour le grand homme. Julien fait de la même langue l'organe des innocentes vengeances que de vils asiatiques lui inspirent, et des leçons honorables pour son esprit et pour son cœur, que lui dicte le rang suprême qu'il occupe.

Des événemens que la sagesse humaine n'avoit point prévus ramènent dans Bizance et dans Antioche une partie de la

gloire d'Athènes. Des hommes sans doctrine ont changé la face de l'univers; ils parlent, et la séduisante idolâtrie voit tomber ses temples et ses autels. Ils commandent au nom d'un Dieu dont ils font renaître la majesté, et les fers des esclaves se brisent, les petits sortent de l'abjection, et les grands abjurent les prérogatives de l'orgueil; ils annoncent une existence sans limites, et les victimes se rassurent, et les oppresseurs frémissent. Ils rapprochent le ciel de la terre, et la terre est consolée, et le ciel embelli. L'éloquence et la poésie n'ont plus le même objet; la seconde se sanctifie en perdant les moyens d'abuser et de corrompre; la première place son trône au pied des autels. Près de cet auguste boulevard, le pontife est plus qu'un monarque, la divinité l'inspire, c'est en son nom qu'il désarme la colère, qu'il punit l'injustice, qu'il fléchit ou prévient des arrêts barbares. Chrisostôme a parlé, Antioche cesse de craindre; Flavien exhorte, Antioche est sauvée; Chrisostôme parle en-

core, Eutrope trouve contre le prince qui l'abandonne des protecteurs dans la multitude qui l'a proscrit.

Nous aurons, Messieurs, deux caractères frappans à observer dans la littérature grecque. Sa première époque, espèce d'âge d'or, où tout la seconde, où les grandes actions éveillent les grands talens, où Cimon, vainqueur des Perses, élève, au prix de ses victoires, des théâtres à l'émulation; où Périclès s'absout, par le culte qu'il rend aux arts, des maux qu'il fait à son pays. Ce premier âge ne produit que des chefs-d'œuvre; il imprime son souvenir sur les plus beaux titres de gloire des modernes. Rome l'étudie et lui doit les seuls honneurs qui survivent à son indépendance. Les Médicis recueillent ses débris augustes, et leur protection est un bienfait pour l'espèce humaine. Cette littérature grecque réclame comme fruits de son magnifique héritage les plus sublimes créations des derniers siècles. Le brillant Torquato fait revivre Homère; Milton l'invoque et devient original comme lui; Racine

et

et Voltaire ont les yeux fixés sur la Grèce, en créant des beautés que les Grecs ne pouvoient entrevoir.

La seconde époque ne se présente point sous des traits aussi imposans, mais elle est digne cependant de l'examen du philosophe. C'est encore un beau et touchant spectacle, que de voir un peuple subjugué rester instituteur des autres nations. Rome a besoin de lois, c'est le législateur d'Athènes qu'elle invoque. Le biographe des héros de la république sort d'une ville obscure de la Béotie; Rome a besoin de peintres, de statuaires, pour conserver l'image de ses héros, d'architectes, pour élever des temples à ses dieux, et ce sont des Grecs qu'elle appelle; ses infortunes réclament pour elle les leçons augustes de la philosophie, et le génie dont les doctes loisirs immortalisent Tusculum, ne se présente que comme un disciple des Grecs.

Vous avez vu, Messieurs, la littérature et les arts se lier, chez les Grecs, à la grandeur politique; Rome présente un tableau différent; tant qu'elle est libre, elle est presque

barbare, et les Muses embellissent son déclin et répandent de l'éclat sur sa servitude. Le pouvoir d'Alexandre a détruit les talens chez les Grecs, la domination d'Auguste fait éclore les beaux arts chez les Romains; mais ceux-ci restent loin de leurs modèles; ils ne se soutiennent qu'à l'aide de secours étrangers. Plaute et Térence transportent sur le théâtre qu'ils élèvent la peinture des mœurs grecques, et copient les comiques d'Athènes et de Syracuse. Lucrèce n'a que le mérite de traduire en vers plus énergiques qu'élégans la mauvaise physique et la dangereuse morale d'Epicure. Un des hommes qui fit le plus d'honneur à la république mourante, vous paroîtra, Messieurs, un des esprits les plus originaux qu'elle ait produit: quels que soient les nombreux ouvrages qu'ait fait naître Cicéron, il présente encore des traits à saisir. Son éloquence est l'histoire de son siècle. Il défend quelques hommes de bien, et son cœur seconde son génie; il prête sa voix à des pervers, pour s'en faire des appuis contre des hommes dangereux; alors sa politique fait violence à sa vertu. Il retarde au-

tant qu'il est en lui la chute inévitable de Rome; a-t-elle succombé, il veut l'honorer en lui survivant. Il n'a plus de patrie, le genre humain devient sa famille. Il n'a plus d'accusés à défendre, il fait des hommes de toutes les nations sa glorieuse clientelle. Il n'a plus de tribune dans le Forum, il s'en élève une qui doit retentir aux oreilles de tous les siècles.

Une différence sensible se fera remarquer, Messieurs, entre la littérature grecque et la littérature romaine; cette dernière désigne en traits frappans l'époque qui la vit naître; temps désastreux où la vertu, que l'on consentoit à souffrir, gémissoit sur la vertu absente ou proscrite; où les écrivains qui nourrissoient ou le sentiment ou l'orgueil de la pudeur, manifestoient une mélancolie qui s'exhale avec une sorte de volupté, ou une volupté qui prend la physionomie de la douleur. Vous verrez Virgile cherchant à multiplier les scènes pathétiques, à ramener la pensée, par de touchantes fictions, sur des réalités qu'il n'ose peindre : le citoyen se devine malgré l'art du poète. Emule de

Théocrite, il fait des désastres de Rome le texte d'allusions qui ne peuvent échapper à ses compatriotes. Fait-il d'Hésiode l'instituteur des pâtres et des cultivateurs, il flétrit la coupable opulence et ramène le bonheur sous le toit du solitaire et dans les vergers du pauvre. Compose-t-il un poème éternellement admirable, d'après Homère, Pisandre, Apollonius de Rhodes, il les surpasse tous dans cet art, qui n'est que l'expression du cœur, qui décore par un sentiment tendre les lieux qu'a attristé l'infortune. Son génie néanmoins eût été bien plus grand encore si son ame avoit été moins timide, s'il eût rendu au dernier Caton les hommages qu'il voue à l'ancien, s'il n'eût effacé l'éloge de Gallus, et ravi, par la crainte de nommer Cicéron, le sceptre de l'éloquence aux Romains. Les mêmes traits de mélancolie se durent remarquer dans Varius, si l'on examine le titre de ses écrits et le petit nombre de fragmens qui nous restent.

Horace se crée des titres à la même admiration et aux mêmes reproches; mais un reste de grandeur, fruit de ses souvenirs,

le réconcilie quelques instans et pour quelques pages avec le philosophe. Quand son heureux talent se manisfeste, commande-t-il le respect? Est-ce lorsque, saisissant le luth délicat d'Anacréon, il érige en doctrine l'amour du repos, le mépris de la pudeur, le dédain de la gloire, le culte des plus infâmes voluptés? Non; c'est lorsque, s'exilant de la Rome qu'Octave pacifie et dégrade, il relève en vers sublimes le généreux dévouement de Régulus, il s'indigne des vices de son siècle, il déplore ces dissentions civiles qui ont souillé de sang les fleuves et les mers, il peint un homme domptant l'univers et ne pouvant dompter l'ame inflexible d'un seul homme.



D'autres écrivains, Messieurs, de ce siècle auquel Auguste attache son nom, et qui sauve le nom d'Auguste de l'anathême des siècles, viendront appeler votre attention. Nous y verrons un Ovide, heureux à rajeunir les fables de la Grèce, et foible et bas en déplorant ses propres infortunes. Un Properce, un Tibulle, éternisant dans des vers pleins de feu des amours innocens et de

coupables amours ; ces derniers, Messieurs, malgré leur talent, n'occuperont qu'une foible place dans notre examen. Ce n'est point de chantres de la volupté, mais de panégyristes de la vertu, que les peuples ont besoin.

A la tête des historiens romains, vous trouverez un Saluste, narrateur énergique des attentats qui hâtent la ruine de Rome; un Tite-Live, flattant l'orgueil d'un peuple qui n'existe plus que par le fardeau qu'il impose à l'univers. Plus tard, Messieurs, et dans le sommeil presque absolu des vertus et des talens, nous retrouverons un Juvénal, que l'indignation rendit quelquefois éloquent, et d'autant plus précieux, comme satyrique, qu'il restitue des passages dérobés à l'histoire; vous verrez un Tacite rappeler, par la vigoureuse majesté de son style, des siècles effacés, peindre l'amitié, l'héroïsme, le courage, lorsque la crainte bannissoit et l'exercice et l'éloge de la vertu; il fait de la vie d'Agricola l'apothéose d'un grand homme et le manifeste des affections d'un sublime écrivain. S'il retrace des temps plus éloignés, il livre à l'horreur la

sombre politique des Tibère, l'extravagance des Néron; il condamne au mépris les idoles de la faveur. Tremblez, ennemis du genre humain, il a prononcé votre sentence. Rassurez-vous, hommes de bien, vos noms seront consacrés par la vénération des siècles. Il peint Germanicus, l'espoir de Rome, et ses funérailles sont le deuil de l'univers. Il commande à la gloire de s'emparer des ombres augustes des Helvidius, des Thraseas, et la postérité entend la voix de son plus digne précurseur. Cette vertu, qui fut la principale cause de la gloire et du génie de Tacite, anime les deux Pline : ils viendront reposer vos esprits sur des tableaux consolans. Le premier n'écrit l'histoire de la nature que pour jeter, en philosophe sensible, une teinte mélancolique sur l'histoire de l'homme; ses épisodes, ses digressions peignent son ame; elle se révolte contre des mœurs dégradées; elle se rejette avec complaisance sur des temps plus heureux; le second, timide mais probe, ennemi de la tyrannie et courtisan du pouvoir, caractérise une époque où la vertu sans audace s'abaisse

à la flatterie, et se trouve trop heureuse d'encenser des princes qui méritent l'estime de tous les âges.

Passer du tombeau de la littérature de Rome à la renaissance des lettres, c'est franchir une vaste solitude, où tout n'est point rapide pour le philosophe qui a le courage de tout voir et de tout étudier. Quelques hommes paroissent de loin en loin; ils réimpriment les titres des nations, effacés par la barbarie; ils devinent par un intinct sublime des découvertes ensevelies; ils sont les seuls dans un siècle, et un siècle leur doit toute sa gloire.

Vous contemplez avec un sentiment de vénération ces monumens gothiques qui vous peignent à la fois l'influence et le prodigieux effort de l'art; ils vous apprennent que la civilisation n'a point souffert d'anéantissement, et que chaque génération offre des vestiges de son passage aux générations qui la suivent. Ainsi, Messieurs, les lettres se retrouveront modifiées par les mœurs, par le génie du temps, par l'influence religieuse dans les véhémentes exhor-

tations de l'abbé de Clervaux, dans la protection que Suger accorde aux seuls talens qui puissent illustrer son ministère, dans les épîtres de deux amans qui ont sauvé, par leur génie, leurs infortunes de l'obscurité.

Au quatorzième siècle nous aurons à vous présenter des génies qui appartiennent à leur époque, comme Homère, Sophocle, Euripide appartenoient aux temps et aux mœurs qu'ils retracèrent. C'est à la superstition qu'il dévoile, à la ridicule ignorance qui faisoit le crédit d'un corps qu'il étoit dangereux d'attaquer, que Bocace doit une réputation que méconnoît ou flétrit le vulgaire, et que rétablit le philosophe. Pétrarque ne s'offre aux amis de la poésie que comme le talent heureux qui en ressucita l'empire. Délicat et ingénieux, au lieu d'être tendre et passionné, l'amant de Laure n'enflamme point; mais le conseiller de Rienzy a le feu et la majesté de Pindare; il ranime le cadavre de Rome par ses souvenirs et par ses espérances; il rend au capitole sa splendeur, au tribunat sa dignité, et le triple diadême s'abaisse devant

la puissance qui élève son imagination. Le Dante nous offrira des traits bien difficiles à saisir. L'histoire de son pays pourra servir à dévoiler l'énigme de ses effrayantes conceptions, et la même histoire nous révélera peut-être la cause du long silence qui suivit le majestueux réveil des muses de l'Ausonie.

D'autres mœurs, d'autres événemens donnent à la littérature du seizième siècle un caractère nouveau. La Providence, le hasard, les conquêtes de l'audace ouvrent au génie des mines jusqu'alors inconnues. Des navigateurs découvrent un monde, d'autres indiquent un passage ignoré pour les plus riches contrées de l'ancien. Le Portugal a ses Argonautes et son Apollonius, l'Espagne ses Hérodote et ses Xénophon. Par l'heureuse impulsion de quelques hommes, l'Italie obtient un éclat qui en fait la rivale de la Grèce, et l'élève au-dessus de l'antique Rome. Ici l'histoire des mœurs viendra nécessairement s'associer à l'histoire des lettres. Le pouvoir des Médicis, la magnificence de Rome agrandie

par ses pontifes, les dissentions intestines et les guerres étrangères eurent sur les arts une influence qui ne peut échapper au philosophe. Il paroîtra singulier que ce soit dans le pays où le sacerdoce exerçoit le plus puissant empire, que l'Arioste s'immortalisa par un poème qui brave la décence, qui outrage la raison, et qui la sert quelquefois en extravagant; le sujet traité par le Tasse caractérise davantage les lieux qui le virent naître : c'est la religion dans toute sa majesté, commandant les plus nobles efforts, produisant les plus surprenantes conquêtes; c'est l'imagination la plus brillante sanctifiée par la foi. Au siècle de Léon X, tous les genres de talens viendront appeler notre attention, et par l'éclat dont ils brillent, et par l'empire qu'ils exercent. En Italie comme en Grèce, les arts libéraux sont inspirés par les arts d'imagination, la lyre dirige le pinceau, et des Homère appellent des Phidias et des Xeucis.

La seule Italie ne nous offrira point au seizième siècle de grands mouvemens de l'esprit humain à retracer; la fermentation

se communique du midi au nord. En Allemagne, la ferveur religieuse sauve les peuples et les princes; pour la première fois, peut-être, le fanatisme sert la raison. Le sceptre du despotisme s'allège, les fers des esclaves se brisent, les droits de la conscience se reconquièrent. En Angleterre, un despote capricieux détruit, réforme, se fait législateur, pontife; l'audace de ses inovations encourage les novateurs; il change la religion, Bacon change la philosophie; dédaignant tout autre secours que la violence, il ôte au pouvoir le salutaire appui de l'opinion, et prépare les changemens si funestes au trône de ses successeurs, si puissans sur ses institutions, si utiles au développement des esprits. En France et au même siècle, les plus grands talens s'élèvent du sein des plus terribles tempêtes. La raison forte du pacifique Montaigne brille au milieu des guerres civiles et des excès du fanatisme; l'Hôpital doit au malheur de son temps ses nobles travaux et son impérissable gloire; Etienne de la Béotie et Longuet, la courageuse indépendance de leurs opi-

nions. Nous le dirons sans hésiter, Messieurs, le brillant éclat du dix-huitième siècle nuit à l'âge qui l'a précédé; au seizième, la littérature présente un caractère plus mâle, plus indépendant, plus éminemment philosophe. Toutes ses productions ont un but d'instruction et d'utilité, toutes sont ou de généreux sacrifices, ou de vigoureuses réclamations en faveur du genre humain; mais les écrivains de cette époque, peu populaires par les formes et le langage, sont pour la multitude des lecteurs comme les oracles de Jupiter Ammon; il falloit traverser d'arides déserts pour entendre la voix du Dieu.

Au dix-septième siècle, les lettres prennent un caractère différent, et ce caractère est l'ouvrage de Louis XIV; il domine la France, et la France domine l'Europe. Le grand roi fait des beaux arts les instrumens du culte qu'il commande, de l'idolâtrie dont il fait une des prérogatives de sa couronne. Corneille offre seul quelques restes de cet esprit d'indépendance, qui expiroit avec la guerre de la fronde. Le sévère Despréaux,

comme le tendre Racine; l'impétueux Bossuet, comme le gracieux Quinault, faisoient fumer un continuel encens sur les autels du demi-Dieu. L'astre de Louis pâlit sur son déclin, et l'idolâtrie subsiste par une sorte de tradition ; cependant d'affreux désastres, résultats de funestes conseils, désenchantent les esprits, appellent la méditation sur les matières les plus graves. Fénélon marque surtout le passage d'une littérature séduisante à une littérature austère : il ennoblit la fiction par le but qu'il propose, et par les effets qu'il obtient, et fait de ses écrits le legs de la vertu en faveur du genre humain. Moins remarquable par le talent, Fontenelle propose la marche hardie du dialectisme, par l'impulsion qu'il donne aux lumières.

Tandis que le grand roi imprimoit à la France un despotisme dont la majesté faisoit la garantie, Charles II, sans grandeur personnelle, sans talent, s'efforçoit, comme Octave, de semer des fleurs sur les tombeaux dont les guerres civiles avoient couvert la Grande-Bretagne ; Louis faisoit des

talens les auxiliaires de sa gloire ; Charles en faisoit les complices de sa dégradation. Le monarque français avoit l'instinct de la vertu, comme la passion de la gloire; le prince anglois détestoit tout ce qui étoit grand; il falloit pour lui plaire insulter à la piété, outrager la morale, braver la décence. La différence de caractère des deux rois fait peut-être la différence des deux littératures à la même époque. Les Racine, les Despréaux, les Bossuet vivent dans l'estime comme dans l'admiration, et les grands talens des Rochester, des Waller, des Olwais, de Butler, ne sauvent point leur mémoire de l'anathême des ames honnêtes.

Nous nous rappellons, Messieurs, que le funeste ascendant du plus heureux et du plus vil des Stuard ne corrompt point tous les écrivains de son époque. Le plus grand de tous reste pur, et l'auteur du Paradis perdu, dans ces temps de corruption, ressemble à ces statues majestueuses que l'on conserve, par un reste de vénération, dans les parcs, dans les palais antiques, dont un goût frivole compose les ornemens.

En parlant de ce dix-huitième siècle, préparé par les deux siècles précédens, de ce siècle si calomnié pour le bien qu'il fit et pour le mal qu'on lui impute, de ce siècle encore présent à notre cœur, à nos affections, et qui se prolonge pour nous par les talens respectables qui lui ont survécu, nous ne nous en laisserons point imposer par la conjuration qui s'est formée contre nos plus grands écrivains. Votre indignation repousseroit de cette enceinte le citoyen coupable, le sacrilège Erostrate qui s'efforceroit d'enlever à son pays ses plus beaux titres de gloire. Quelle nation ne seroit point justement orgueilleuse d'un Voltaire, qui réveille l'admiration d'un peuple rassasié de chefs-d'œuvre, qui ose être grand sur le théâtre qu'avoit créé Corneille, qui sut être touchant et pathétique après l'auteur de Phèdre et d'Andromaque, qui donne à la scène française le caractère moral qu'Euripide avoit imprimé à la scène grecque. De Voltaire, le seul de son pays dans la carrière de l'épopée, par l'éclat philosophique qu'il répand sur un genre qui attendoit

attendoit cette illustration ; de Voltaire, le premier dans le talent de faire de l'histoire l'école de ceux qui commandent, la consolation de ceux qui obéissent. Quel peuple seroit assez sauvage pour abdiquer la gloire que lui procure Rousseau, qui fut toujours éloquent, parce que son génie fût toujours l'interprête de son cœur, qui fut même sincère lorsqu'il se trompa, parce que ses erreurs tiennent à une ame vertueuse. Que l'on ne croie point abaisser sa gloire en disant qu'il ne plaît fortement qu'au plus bel âge de la vie, et à la plus belle portion de l'espèce humaine ; s'il enchante la jeunesse, c'est qu'elle est l'époque des illusions les plus vertueuses, celle où tous les sentimens généreux naissent par une sorte d'inspiration ; s'il excite de vives émotions dans le cœur des femmes, c'est qu'il est dans tous les temps l'asile, le réfuge, le sanctuaire des affections douces et de l'héroïsme de la sensibilité. Nous prouverons, Messieurs, qu'il ne peut jamais perdre dans l'estime, par la raison qu'il défendit constamment les droits du genre humain,

et que cette cause n'eut jamais de plus éloquent interprête. Quel français ne s'honoreroit point d'avoir pour compatriote ce sublime Montesquieu, qui appelle la méditation sur des objets qu'avoit long-temps couvert un voile mystérieux, qui rappelle à l'esclave ses droits méconnus, développe au superbe anglais le mécanisme de son gouvernement. Egal à Platon par le génie, son imagination est plus sage; émule et rival d'Aristote par la profondeur des idées, son ame est plus sensible, ses intentions plus pures; le précepteur d'Alexandre écrit pour fortifier la puissance, et souvent pour consacrer l'injustice; le français ne pense, ne médite, n'écrit que pour élever les esprits, et pour servir la cause des hommes.

Quel être sensible aux beautés de la nature, à ces prodiges continuels qui annoncent une puissance qui n'a point de bornes, et une Providence qui veille sans interruption sur ses ouvrages, n'admirera point ce peintre majestueux, qui n'est jamais au-dessous des merveilles qu'il décrit, des phénomènes qu'il explique, des magni-

fiques objets qu'il retrace par le génie de la pensée, ou par l'éclat du style? Nous aurons à remarquer, Messieurs, le caractère que le dix-huitième siècle sut imprimer aux talens; à cette époque, la philosophie devient éloquente, et la poésie et l'éloquence ne font plus un coupable divorce avec la philosophie. C'est au dix-huitième siècle que tous les pays entrent dans une heureuse alliance d'instruction, dans une noble lutte d'efforts intellectuels, dans une salutaire confédération de lumières et de sublimes travaux. Les climats se rapprochent, les lumières politiques s'abaissent, les hommes de génie parlent, et les préjugés barbares s'effacent, et les entreprises nationales s'étendent. L'opinion, en les honorant, paie les services qu'ils rendent, et soutient leur zèle. Plus d'un savant du dernier siècle fut le régénérateur ou le bienfaiteur de son pays, et le physicien qui conjura la foudre du ciel, fonda l'indépendance du nord de l'Amérique.

Nous examinerons, Messieurs, l'influence des lettres sur les mœurs, sur la destinée

des états; les présenter comme les objets d'un stérile amusement, ce seroit les dépouiller de leur caractère auguste. De vastes empires succombent sans gloire, si les lettres et les arts n'assurent leur immortalité. Aucun sentiment d'admiration ne repose sur les débris de Babylone, de Persépolis, et la reconnoissance et la sensibilité se fixent sur les vestiges d'Athènes. Point de bonheur sans vertu, point de gloire pour les lettres, si elles ne rappellent sans cesse aux plus nobles affections de l'humanité. L'homme de lettres sans morale calomnie l'auguste apostolat qu'il embrasse; c'est un pontife de Baal dans le sanctuaire d'Israël (*). La

(*) Ce portrait de l'homme de lettres, que je place ici, est extrait d'un discours que je n'ai point fait imprimer. Je tiens à ce discours par des affections, par des souvenirs; il me rappelle une époque qui ne s'effacera jamais de mon cœur, un temps où j'avois des disciples dont plusieurs resteront mes amis et mes consolateurs. En apprenant les succès qu'ils obtiennent dans le monde, le bien qu'ils font, je m'applaudis de la pater-

postérité ne s'attendrira point sur ses productions; son esprit sera victime des vices

---

nité morale que j'eus le bonheur d'exercer. Leur conduite fera l'éloge de mes leçons. Elle m'apprendra que mon existence ne fut point entièrement inutile. Ils consoleront le déclin de ma vie, et leur prospérité adoucira mes infortunes, parce que je penserai que s'ils ont agi d'après mes préceptes, ils ne l'ont point acquise par le sacrifice de la vertu.

Reque enim quidquam aliud est felicitas, nisi honestarum rerum prosperitas: vel, ut alio modo definiam, felicitas est fortuna, adiutrix consiliorum bonorum : quibus qui non utitur, felix nullo pacto esse potest. Ergo in preditis impiisque, consiliis quibus Cæsar usus erat, nulla potuit esse felicitas; feliciorque meo indicio Camillus exsultans, quam temporibus iisdem Manlius, etiamsi, id quod cupierat, regnare potuisset. (Ex fragmentis Ciceronis.)

Le véritable homme de lettres, Messieurs, a reçu de la nature une intelligence supérieure, et il a pris dans la société de vives et profondes émotions; aucun vice honteux n'a flétri son ame, aucune tache ne doit souiller sa vie; il est religieux par sentiment, par le fruit de ses profondes études. Frappé des misères humaines, il s'at-

de son cœur. Sans vertu, s'immole-t-on aux intérêts du genre humain ; sans vertu, brave-

---

tache à cette doctrine sublime qui ne laisse ni un être foible sans appui, ni une injustice sans réparateurs, ni une infortune sans consolation. Il nourrit son ame de douces affections comme de grandes pensées ; il s'efforce d'étendre toutes les sources de la bienveillance ; il est tolérant par réflexion comme par sensibilité. A peine affranchi, malgré ses lumières, du tribut des erreurs humaines, iroit-il poursuivre ou avilir ceux qui reposent paisiblement sous le nuage que son intelligence a percé ; sa supériorité le laisse exempt d'orgueil ; il sait que le génie n'est point son ouvrage, et que, présent du ciel, il doit éclairer les hommes, et non les humilier. Dans son innocente ambition, il s'efforce d'embrasser la sphère des connoissances humaines ; s'il ne peut étudier tous les arts, il n'en dédaigne aucun. Il sait que l'homme, en accroissant ses lumières, accroît ses pures jouissances ; il parcourt la voute des cieux avec Herchel et Cassini ; il porte avec Tournefort un regard attentif sur les merveilles de la végétation ; son active pensée suit Cook et La Peyrouse dans les régions où l'Européen n'avoit point imprimé ses pas. Il contemple avec émotion les chefs-d'œuvres des Michel-Ange et des

t-on les persécutions et l'infortune pour le servir. Voit-on sans frémir la ciguë de

---

Raphaël ; il s'enflamme aux accens des Pergolèse et des Joemellis. Passionné pour tous les talens, il s'honore de tous les succès qui honorent son pays et son siècle, de toutes les découvertes qui étendent l'intelligence humaine, de tous les actes vertueux qui rappellent l'homme à la dignité de son être ; il applaudit à ses concurrens, il sourit à ses rivaux. Tout triomphe du génie fait palpiter son cœur ; il ne connoît point cette basse envie qui est l'aveu tacite de l'impuissante médiocrité, mais cette généreuse émulation qui contraint le talent à de perpétuels efforts. Il idolâtre la gloire ; elle est la plus puissante garantie de la vertu, elle sauve l'ame des séductions de la fortune qui se vend au prix de l'indépendance ; elle la soutient au milieu des désastres, elle lui montre le prix de la course au bout de la carrière ; mais il ne confond point le fantôme avec la réalité. Des succès éphémères, une réputation douteuse ne peuvent remplir ses vœux ; il ne caresse ni la mode du jour, ni l'idole de la faveur, ni le préjugé du moment. La puissance sans grandeur, l'opulence sans mérite, le talent sans caractère sont répudiés de ses hommages comme de son estime. Son esprit ne s'égare point

Socrate, la prison de Boéce, l'échafaud de Barneveld ou de Sidney. Le véritable

---

sur les intérêts de l'espèce humaine, parce qu'il est dirigé par un cœur bienveillant, sensible. Si les rigueurs de la fortune ne peuvent briser son cœur, s'il ne sait ni solliciter, ni fléchir, des conseils salutaires à donner, des consolations à répandre, des larmes à tarir, l'arracheroient sans peine à sa retraite, à ses études, à ses innocentes jouissances. Il ne se laisse point décourager par la foule de monumens que créa le génie; il méprise cette pusillanime opinion née dans des cerveaux paralytiques, qui veut réduire à une admiration stérile la génération qui s'élève sur la cendre auguste de plusieurs générations; il pense comme si des penseurs profonds ne l'avoient point précédé; il écrit comme s'il étoit le seul interprête que le ciel eût donné à la nature humaine. Il sait être neuf lorsque tout a vieilli, original au milieu d'un troupeau d'imitateurs, éloquent et sensible dans des temps de dureté et d'égoïsme. Après des milliers de créations, le vrai génie trouve encore le moyen de créer; il sème des fleurs d'un nouvel éclat sur des prairies émaillées; il élève des chênes robustes ou des cèdres majestueux dans le voisinage d'antiques forêts; ainsi l'astre du jour,

homme de lettres ne se rend point le sacrilège détracteur de son siècle et de sa nation ; il n'accuse point la philosophie des crimes de ses faux enthousiastes ou de ses hypocrites disciples. Au milieu des opinions flottantes, il reste l'immuable défenseur des vrais principes ; il est sagement pieux parmi les incrédules, tolérant avec les fanatiques, vengeur des prérogatives de la nature humaine, en dépit des insensés qui la dépouillent de ses plus augustes prérogatives.

C'est cette doctrine, Messieurs, dont je ne m'écarterai jamais, qui absoudra la foiblesse de mes talens, et me rendra moins indigne de l'auditoire devant lequel je me présente ; je n'aurai pour but, dans mes efforts, que de rappeler à vos hommages les hommes qui ont fait la gloire de leur pays et l'honneur de l'humanité ; que de faire ou de

---

pendant d'innombrables siècles, a versé dans nos campagnes des torrens de lumière, a doré nos moissons, et il reparoît chaque printemps et chaque été avec l'éclat et les feux de sa première jeunesse.

renouveler l'apothéose de ces génies divins qui ont fait du bonheur de leurs semblables le constant objet de leurs méditations; effacez ce sentiment philanthropique, tout sentiment noble, toute idée généreuse s'exilent de la terre; l'homme ne croit plus à la sincérité de l'homme, il redoute sa propre sensibilité comme un écueil, les mouvemens qui la font naître comme des pièges; il fuit l'être qui l'aime, et, pour éviter des douleurs incertaines, se dérobe aux plus pures jouissances; pour lui la terre se dépouille de ses charmes, se couvre d'un crêpe funèbre. Méprisez le genre humain, vous perdez toute illusion; l'amour n'a plus d'attraits, le bonheur plus de jouissance, le malheur plus de compensation. Rappelez l'homme à sa grandeur, aux affections généreuses qui sont ses plus nobles attributs, la confiance se rétablit, les arts reprennent leur éclat; l'homme s'élève par sa pensée, par ses créations, et le créateur retrouve son ouvrage embelli.

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE ET DES ARTS

EN EUROPE,

DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'À LA FIN DU DIX-HUITIÈME.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Il est des siècles où la nature, après un long repos, se distingue tout-à-coup par de surprenans efforts; elle laisse le philosophe étonné des prodiges qu'elle opère, et presque toujours inquiet et incertain sur les causes qui les ont produits. Au moral comme au physique, elle aime à s'entourer d'un voile mystérieux, et nos plaisirs intellectuels seroient moins vifs si ses procédés, ses opérations, sa marche étoient moins impénétrables.

Le seizième siècle compose l'époque la plus remarquable de nos temps modernes, et par les grandes choses qu'il produisit et par celles qu'il prépara. Aucun ne fut plus fécond en grands évé-

nemens, et les mouvemens politiques eurent l'influence la plus décidée sur les arts et sur les progrès de l'esprit humain. En Italie, les lettres renaissoient sous la domination séduisante des Médicis; une langue à laquelle Pétrarque et Bocace avoient donné de l'harmonie, et le Dante une force majestueuse, devenoit l'heureux instrument du génie; un pays que les conquêtes de Rome avoient couvert de chefs-d'œuvre éveilloit l'émulation sur des ruines imposantes, invitoit ses habitans à se créer, par d'immortelles productions, une gloire que leurs aïeux avoient acquise en domptant et en subjuguant la terre. L'Espagne, justement fière et presque surprise de s'être affranchie du joug de ses anciens conquérans, voyoit les bienfaits du sort ou les prodiges de l'audace compléter son illustration; d'intrépides soldats lui soumettoient le monde dont ses marins lui avoient révélé l'existence; des mœurs nouvelles à décrire, un univers jusqu'alors inconnu s'offrant à la pensée et à l'imagination, un héroïsme sans exemple commandant l'orgueil du citoyen et l'admiration de l'étranger, donnoient à la littérature espagnole un caractère de grandeur qui alloit jusqu'à l'exagération; les poètes, en prodiguant le merveilleux, croyoient n'être que naturels; les romanciers, en multipliant les aventures chevaleresques, n'étoient qu'historiens, et les historiens paroissoient poètes,

et n'étoient cependant que fidèles narrateurs. Le nord s'agitoit comme le midi ; à la voix d'un moine, les peuples et les princes s'armoient, la théologie devenoit philosophique, les études solides renaissoient au milieu des dissensions civiles, de la fermentation, du besoin de faire triompher sa doctrine et d'abaisser celle de ses rivaux. Charles-Quint trouvoit de redoutables ennemis dans les anciens tributaires de sa maison ; le même mouvement pénétroit jusqu'aux rochers de la Délécarlie, et l'épée de Gustave Vasa, en brisant le sceptre de Christiern, préparoit les conquêtes salutaires de Gustave Adolphe et les extravagantes hostilités de Charles XII. L'Espagne avoit cru opprimer le Batave, parce qu'elle avoit de l'or; la persévérance et le courage domptèrent les richesses, et les miracles de l'industrie fécondèrent un territoire déshérité par la nature. L'Angleterre, au seizième siècle, naissoit à la grandeur au milieu des troubles civils et religieux. Si la maison des Tudors ne s'illustroit point par ces conquêtes qui rendirent celle des Plantagenest si majestueuse et si terrible, ses rois servirent leurs peuples et les lumières par leurs innovations et même par leur despotisme; en voulant maîtriser l'opinion, ils apprirent à l'opinion à rompre les chaînes qui l'avoient garrottée: ils changèrent le culte, Bacon changea la philosophie, marqua le passage de l'époque où l'on

étudioit sans examen, à celle où l'on fut plus fier de créer ses connoissances que de rendre un hommage impuissant et stérile à ceux qui avoient créé.

La France, moins avancée alors, sous le rapport des arts, que l'Italie, participa aux mouvemens du reste de l'Europe, moins par sa gloire que par ses désastres; mais le règne de François I.er, fameux par des fautes que la génération suivante oublia, le fut aussi par cette protection accordée aux arts, dont la postérité doit être éternellement reconnoissante; ils brillent encore à nos yeux les monumens qu'éleva ce prince, qui avoit le goût du grand, le sentiment du beau, et qui eût continué et augmenté le bonheur de la France, s'il avoit joint à cet esprit délicat qui le distinguoit, la politique savante de Louis XI, pure de ses atrocités, et l'ame bienveillante de Louis XII, exempte de ses foiblesses, de ses vues étroites et de son génie passif.

Ces mouvemens du seizième siècle si rapides, et se répondant pour ainsi dire d'un bout à l'autre de l'Europe, étonnent tous les esprits méditatifs. Une espèce de fièvre morale embrâsoit les peuples du midi au nord; ainsi la nature nous offre quelquefois de ces années qui confondent la sagacité des physiciens; il semble qu'un feu central entretienne la chaleur du monde, que le triste hiver

ait perdu le droit d'affliger les pays qu'il maltraite le plus, tandis que l'on éprouve au sud la douce température de la saison des espérances; l'habitant des rives du Volga et du Boristhène s'étonne de voir couler en flots argentés ces fleuves qui offrent neuf mois, en pont de marbre, la masse immobile de leurs eaux, et la terre en même temps embellie de la verdure des feuillages d'un automne prolongé, et des fleurs d'un précoce printemps.

Dans la carrière des arts et des lettres, l'Italie se présente la première; une foule de causes déterminèrent ses premiers pas, assurèrent sa longue supériorité : un beau ciel, une nature riante et majestueuse, prodigue de richesses et de magnificence, contribuèrent moins encore à lui procurer ses brillans avantages, qu'une foule de causes politiques et morales, que sa division en petits états, que le siége d'un empire qui s'élevoit lorsque celui des Césars s'abaissoit, qui s'agrandissoit par le prosélitisme, par la persuasion, qui soumettoit à son joug et les enfans dégénérés de l'ancienne Rome, et les indomptables sectaires d'Odin. Puissans par l'opinion, les souverains pontifes avoient besoin d'entretenir cette force morale, et les arts et les lettres devenoient les auxiliaires de leur grandeur. Ils recueillirent quelques trésors dispersés qui avoient échappé à la barbarie; ils encouragèrent des talens qui avoient besoin ou

d'une protection qui leur donnât de la force, ou d'objets, ou d'occasions qui les développassent.

L'on pense que la prise de Constantinople produisit de puissans effets sur la littérature italienne; cependant des écrivains distingués brillèrent avant cette époque, sous le beau ciel de l'Ausonie. Le Dante n'a aucune ressemblance ni avec les Grecs, ni avec les Latins, mais il caractérise l'époque à laquelle il appartient, temps de troubles et d'orages, où les passions haineuses étoient nourries par les intérêts les plus puissans, où les vengeances étoient des besoins, et les grands crimes des jouissances. La muse sauvage et énergique du peintre de l'enfer, ne se plait qu'à réunir les plus sombres tableaux, qu'à exciter l'épouvante; bien plus original que le Tasse, il plait beaucoup moins, il est beaucoup moins lu. Ce dernier marche sur les traces d'Homère, en traitant un sujet d'une nature bien différente. Il est le premier des modernes qui consacra ses talens à relever l'éclat de sa religion. On lui prêteroit l'intention de servir Rome menacée par les novateurs du seizième siècle, s'il ne s'étoit montré, dans toute sa conduite, étranger à toute vue politique. Quel sujet plus propre en effet à relever l'éclat du triple diadême, que cette conjuration religieuse de l'Europe contre l'Asie, que cette lutte glorieuse de l'enthousiasme qui veut reconquérir les lieux que la foi a sanc-

tifiés, et du fanatisme qui veut continuer l'avilissement du christianisme sur les théâtres où il opéra ses scènes les plus touchantes, et où les arts élevèrent les monumens les plus augustes. Quel spectacle, que celui de l'univers s'ébranlant pour conserver ou pour conquérir le berceau ou le tombeau d'un de ses plus augustes législateurs ! On s'aperçoit facilement que le Tasse imite Homère, et dans les descriptions si variées des pays et des peuples, et dans les caractères de ses héros. Si son génie est moins élevé que celui du poète grec, son ame est plus sensible; s'il étonne moins, il touche davantage ; si ses fictions n'ont point cette hardiesse qui nous transporte dans un monde nouveau, ses tableaux ont un charme qui embellit cette nature qui s'offre sans cesse à nos regards. Malgré la majesté de son talent, Homère dégrade les dieux qu'il associe aux passions et aux petits intérêts des hommes. Le Tasse ne ravale point la dignité du ciel, en l'intéressant à la cause d'un culte dont il a paru commander la merveilleuse naissance et le prodigieux accroissement. Peintre fidèle de mœurs barbares, le grec frappe l'imagination et sait rarement attendrir le cœur; né dans un siècle plus heureux, l'italien prête à ses héros cette sensibilité, ce respect pour l'infortune que crée la civilisation; la colère de ses guerriers ne survit point à la mort de leurs ennemis, et leur rage

ne s'épuise point sur des cadavres inanimés. S'ils sont séduits par l'amour, leurs amantes ne sont point de timides esclaves, des victimes immolées aux caprices passagers d'un vainqueur féroce. Ses héroïnes tiennent leur courage de l'amour, et le zèle religieux l'élève et le sanctifie. Amantes, leur tendresse est contenue par cette réserve timide que la pudeur commande; épouses, elles combattent, elles meurent à côté de celui que leur cœur a choisi. Homère, toujours grand, est rarement pathétique; le Tasse excelle dans les peintures touchantes; Herminie et Clorinde présentent à l'imagination, ou l'amour avec cette expression douce qu'il reçoit d'une ame plus sensible qu'ardente, ou cette expression énergique que lui prête un cœur fortement passionné.

On lui reproche l'emploi de la magie; il avoit besoin du merveilleux, il est indispensable à l'épopée. On croyoit aux magiciens à l'époque dont il trace les mœurs, l'on y croyoit encore à celle où il écrivoit. La création du caractère d'Armide est de la conception la plus heureuse; dès qu'elle paroît, tout change de face, le ciel semble vaincu et l'enfer l'emporte; elle enlève aux chrétiens leurs plus intrépides héros; elle dompte les plus superbes courages. Cette Circée est sans doute bien supérieure à l'ancienne, dont les métamorphoses nous paroîtroient ridicules, si la philosophie n'y

trouvoit un sens allégorique. Tous les héros chrétiens nous intéressent ou par l'éclat brillant de leurs exploits, ou par la sagesse de leur conduite, ou par la dignité de leur mort; l'honneur les arrache à la volupté, et la foi expie toutes leurs foiblesses. Quel héros l'emporte sur Godefroy! le stoïcisme auguste de sa grande ame le rend inaccessible à toutes les séductions; mais sa piété n'a rien de dur ni de sauvage, son autorité est celle d'une raison sublime, secondée par une inébranlable vertu, par un imposant génie; ses conseils sont des oracles, ses prières sont des ordres, sa voix calme les séditions, appaise les ames irritées, fait tomber le fer de la vengeance des mains des furieux; il laisse l'ame du lecteur remplie d'une admiration sans mélange; il n'est point poursuivi comme Énée, dans ses jours de triomphe, par les flammes du bûcher d'une amante et par le sang d'un rival. Non pas que nous cherchions à relever le poète italien aux dépens du plus parfait des poètes latins. Ce fut une heureuse idée politique de Virgile, que celle de placer sur les murs de Carthage naissante le berceau de cette haine, qui ne s'éteignit que par la ruine d'une des deux républiques. S'il avoit été contemporain du vieux Caton, ce farouche ennemi des arts, en faveur de cette intention patriotique, se fût réconcilié avec la poésie.

Tous les genres de beautés se trouvent réunis dans la Jérusalem ; le poète y frappe l'imagination par la richesse de ses tableaux, y touche le cœur par le pathétique et la vérité des passions, y élève l'ame par la majesté des pensées, enchante par l'harmonie et les grâces du style ; le sujet qu'il choisit offre un intérêt aussi puissant que ceux traités par les plus grands poètes de l'antiquité ; il présente des événemens qui influent sur les destinées de l'Europe et de l'Asie. Quand Homère ne seroit point le plus illustre des poètes, il eût encore intéressé les grecs par l'influence des événemens qu'il célébra sur leur politique, leurs mœurs, leur religion. La guerre de Troye devient le berceau de la civilisation et de la grandeur des plus belles contrées de l'Europe. Il fait l'apothéose de ses héros, et la plupart deviennent même par leurs infortunes, par l'infidélité de leurs épouses, par l'ingratitude de leurs peuples, les fondateurs de nouveaux empires. Le génie poétique qui les fit admirer sur les rives du Simoïs enchaîne notre imagination à leurs disgrâces, et notre admiration aux efforts de courage qui les en fit triompher. Un grand mérite d'Homère, qui réunit tous les genres de mérite, c'est d'avoir offert aux poètes tragiques la plupart de leurs sujets, à la sculpture, à la peinture, le prototype de leurs plus majestueuses

créations. Virgile, avec moins de génie, a un but politique plus déterminé; il ne semble écrire que pour justifier Rome comme conquérante, que pour rendre les dieux complices de son despotisme; mais il ne se fait le panégiriste de sa patrie que pour l'habituer au joug de l'indigne héritier du vainqueur de Pharsale. S'il fait d'Énée un superstitieux d'une timidité scrupuleuse, c'est parce que Octave relève les temples et les autels des dieux. S'il ne fait du fils d'Anchise, ni un Hector, ni un Achille, c'est parce que l'idole qu'il propose à leur culte a vaincu sans combattre, s'est fait un mérite de son défaut de valeur, a fermé le temple de Janus parce qu'il se sentoit incapable de marcher sur les traces des Camilles, des Marcellus, des Paul-Emile. Homère est par excellence le poète des grecs; Virgile ne semble que le religieux pontife du temple d'Auguste.

Sous le rapport de la grandeur et de l'importance de l'événement, aucun auteur d'épopée ne l'emporte sur Lucain; il peint le monde les yeux fixés sur les plaines de la Thessalie, attendant ses destinées du sort d'un combat; aucun peuple, aucun prince ne demeure indifférent à cette lutte terrible; si le vainqueur de Mithridate triomphe, l'univers reste esclave d'une ville ambitieuse, d'un sénat superbe; mais de grands talens peuvent encore étonner les vaincus, arracher le respect

aux victimes : si César l'emporte, tout change de face; les vaincus et les vainqueurs reconnoissant les mêmes lois, l'aristocratie romaine perd son antique majesté, et l'audacieux tribunat cesse d'exciter au forum ces tempêtes, qui, comme nos ouragans furieux, ne menacent que les grands arbres et les grands édifices, alors les Métellus, les Scipion, les Grachus n'ont plus de successeurs; mais les Tibère, les Néron ont des héritiers (*).

L'événement qu'a célébré le Tasse paroît, au vulgaire des lecteurs, d'une influence moins étendue, moins sensible que ceux qui ont fourni la matière des épopées antérieures; mais aux yeux du philosophe, la scène s'agrandit, il contemple dans les croisades le germe des plus éclatantes révolutions. De grands rois se signalent dans les plaines d'Ascalon, sur les rives du Jourdain; ils reportent en Europe les semences d'une funeste rivalité. C'est dans l'Orient que se préparent ces

(*) Whateer the roman virtue has subdu'd
The sun's whole course, the day hand year are Cæsar's
For him self devoted Decius dy'd
The Fabii fell, and the great Scipion conquer'd
Ev'n Pompey fought for Cæsar. O my friends
How is the toil of fate, the work of ages
The roman empire fall'n! O curst ambition!
Fall'n into Cæsar's hands! Our great forefathers
Had left him nought to conques but his country.

guerres qui armèrent plusieurs siècles la France et l'Angleterre : c'est là que fut ménagé le divorce impolitique de Louis le Jeune avec l'héritière de Guienne. Ce fut aux croisades que l'Europe dut et l'aurore de sa liberté, et les premiers jours de sa civilisation. L'ardeur des expéditions dangereuses, le goût du commerce, qui étend le cercle des jouissances factices au dépend du vrai bonheur, la navigation, qui prête ses ailes rapides à l'audace, pour se créer des moyens de domination, au génie, pour étendre le trésor des connoissances humaines, sont les résultats infaillibles des guerres saintes. L'histoire politique peut en suivre les développemens, il suffit de les indiquer.

Si le génie du Tasse lui assure les respects de tous les âges, ses infortunes appellent sur sa mémoire les larmes de la sensibilité; il s'est déjà créé une immense gloire à cette époque de la vie qui promet encore à l'imagination une foule de printemps; cette gloire, l'infortune, l'injustice, la maladie lui défendent d'en jouir; cette imagination ardente, qui fut l'aliment de son ame, fait ses tourmens. Il n'a point d'asile sous le beau ciel de l'Italie; les princes qu'il a célébrés ne le protègent point; l'amour, dont il a si bien peint le touchant empire, n'essuye point ses larmes; la sombre défiance ouvre son cœur à toutes les

craintes, et le ferme à l'amitié et au doux rêve de l'espérance. Heureux du moins si l'avenir s'étoit offert à ses regards, s'il avoit joui d'avance du sourire de la postérité, si un songe prophétique lui avoit montré ses vers faisant les délices du sénateur et du pâtre, du prince et du gondolier; une tardive apothéose vient embellir plutôt que consoler ses derniers instans : il ne sort du capitole que pour descendre dans la tombe. Les grandes infortunes ne seroient-elles point le partage ordinaire des grands talens? Quel homme seroit assez lâche pour refuser la renommée au prix de cette triste compensation! Le malheur ne flétrit, n'empoisonne que quelques jours de l'existence; ces jours douloureux passent, mais la gloire impérissable a pour dépositaires, pour gardiens, les siècles qui se succèdent sans interruption, et le temps, dont la durée n'a point de limites. Ainsi, des siéges, des incendies peuvent détruire ces cités augustes auxquelles de grands législateurs ont imprimé la majesté de leurs génies; la poussière et les débris couvrent la cendre des héros qui les ont immortalisées; mais d'illustres souvenirs planent sur ces ruines augustes; le voyageur les parcourt avec un sentiment religieux, le philosophe y lit avec attendrissement l'histoire des mobiles destinées du genre humain, et le poète y fait entendre les accens de sa lyre mélancolique.

Qui pourroit croire, si l'on n'en avoit des preuves frappantes, que l'opinion place presque sur la même ligne les deux hommes du génie le plus différent, celui qui ne s'occupa que du soin de rendre sublime ce qui étoit majestueux et imposant aux regards de la multitude, de ressusciter la vénération du vulgaire pour un culte contre lequel le nord armoit, et la dialectique de ses théologiens, et le fer de ses soldats, et ce chantre badin de la volupté, qui semble n'avoir écrit que pour tuer l'enthousiasme dans ses principaux objets. L'Arioste présente le talent le plus inconcevable que nos temps modernes aient produit; il semble ne s'être proposé aucun but, n'avoir pas même songé à la gloire, et ne s'être fait de son travail qu'un amusement. Tous les poètes épiques s'étoient attachés à célébrer des hommes illustres, de grands événemens, à relever l'honneur de leur pays. L'Arioste prend des noms célèbres dans l'histoire, et les ridiculise, défigure les héros qu'il lui dérobe, en leur prêtant des actions qu'ils n'ont point faites, en les faisant combattre dans des lieux qu'ils n'ont point vus, en les mettant en scène avec des personnages qui n'ont existé que dans son imagination.

Les romanciers des temps barbares avoient violé, par ignorance, la chronologie, la géographie, confondu toutes les époques et tous les pays;

l'Arioste se rend à dessein coupable des mêmes fautes, il se moque de son lecteur, et le séduit et l'entraîne; il sait captiver sans faire illusion, et d'absurdes merveilles ont pour nous de séduisans appas. A quoi tient le prestige qu'il fait naître? au secret du grand écrivain; si ses conceptions s'écartent de la nature, il sait peindre les passions avec vérité, il est même, quand il le veut, touchant et pathétique, tel que dans l'épisode de Genèvre et d'Ariodan. Son pinceau a la richesse de celui d'Ovide, avec moins de profusion; ses épilogues offrent, non pas cette morale forte qui élève l'ame, qui soulage le cœur, mais cette philosophie ingénieuse, piquante, qui prend le masque de la satyre sans avoir son amertume, qui nous égaie sur nos folies, et nous fait rire de nos propres foiblesses. Quelque bizarres que paroissent les inventions du chantre de Roland, toutes ne lui appartiennent point; mais il a su leur donner une création nouvelle. Il a dérobé à Lucien le Voyage à la Lune, mais il le rend bien plus piquant et plus philosophique que dans l'écrivain grec. Lucien poursuit partout avec acharnement d'illustres personnages qui n'existoient plus que dans la vénération ou dans le fanatisme de leurs sectaires. L'Arioste badine avec grâce sur quelques préjugés dont les défenseurs étoient puissans; il saisit quelques filons de métal brut dans le

les mines de nos vieux romanciers, il en compose des lingots précieux ; le conte charmant de la *Coupe enchantée* est un de ces heureux larcins : il en est d'autres qu'il seroit fastidieux de rappeler. L'idée originale existoit dans des livres presque inconnus : celui qui lui prête de l'éclat, extrait la perle de l'huître sous laquelle elle restoit ensevelie.

Les beaux esprits cherchent à comparer les objets et les hommes qui n'ont aucun rapport entr'eux. La Jérusalem délivrée et le Roland furieux sont deux beaux ouvrages ; mais ils n'ont aucun point de ressemblance. Le génie du Tasse a cette auguste gravité qui tient à une ame forte, à un cœur ardent et sensible ; celui de l'Arioste a ces grâces, cette flexibilité, ce charmant abandon qui dévoilent un caractère voluptueux et un cœur peu susceptible de fortes émotions. La Jérusalem est comme ces palais majestueux où tout commande le respect ; les statues, les tableaux n'y offrent que de grands hommes ou d'augustes divinités, des faits imposans ou des événemens tragiques ; l'on en sort avec un recueillement religieux, avec une satisfaction calme. Le poëme de l'Arioste peut être comparé à ces parcs, à ces jardins construits par l'art, complice de la volupté, où l'homme heureux cherche des délices, mais où l'infortuné qui a besoin de nourrir son courage, où l'être

sensible qui se complaît dans de mélancoliques affections, portent plutôt l'œil de la curiosité que le sentiment du plaisir.

L'ordre chronologique nous indiquoit d'abord le Trissin; mais il n'occupe qu'une place secondaire dans l'ordre des talens du seizième siècle : il fit une tragédie régulière ; l'étude des anciens lui permettoit de connoître les formes théâtrales dont ils ont fait des lois pour ceux qui ont marché sur leurs traces; mais il lui manquoit le génie de Sophocle ou d'Euripide. Il ne fut pas plus heureux dans le poëme épique ; son *Italia liberata* manque de cette force de création, qui agrandit la scène de l'histoire, en lui dérobant des faits, qui l'embellit en l'altérant de ces peintures animées qui font sortir de l'ordre commun les événemens que le poète célèbre, de ce style qui relève la pensée par une image brillante ou par une expression pittoresque. Le plus grand écrivain du dernier siècle a fait ressortir la ridicule imitation que fait le Trissin d'un des plus beaux endroits d'Homère; c'étoit un Patrocle auquel les armes d'Achille devenoient funestes. Avouons d'ailleurs que le sujet qu'il choisit ne réveilloit point d'imposans souvenirs. Quelles révolutions heureuses les victoires de Bélisaire et celles de Narsès produisirent-elles sur l'Italie? lui rendirent-elles les titres effacés de son antique noblesse, réchau-

fèrent-elles les cendres des Scipion et des Caton? La grandeur sans gloire s'asséyoit sur le trône de Bysance, et le génie et l'audace sortoient des forêts du nord pour ranimer le caractère dégradé des peuples du midi. Bélisaire et Narsès, après d'éclatans services, attendoient de l'imbécile Justinien ou de l'impudique Théodora d'avilissantes récompenses, ou des disgrâces qu'un peuple sans caractère n'avoit point l'esprit d'honorer, et les Totilas, les Théodorics s'étoient placés sur un trône.

Le poète plaît à son siècle lors même qu'il choisit des événemens éloignés, des mœurs étrangères. L'historien, moins heureux, ne nous frappe souvent que lorsqu'il nous met sous les yeux des faits qui se rapprochent de ceux dont nous avons été les témoins. La poésie agrandit des héros vulgaires, l'histoire est même circonspecte et timide en peignant de véritables grands hommes; mais celle de l'Italie offre un caractère poétique. Quel pays! Des phrigiens le peuplent; les descendans de Romulus pèsent six siècles sur l'univers; la foiblesse des César fatigue plus le monde que la tyrannie des consuls et des sénateurs; des barbares régénèrent le pays dont ils devoient recevoir la civilisation; ils deviennent formidables, mais leur empire se divise; vingt Etats libres naissent sur les débris d'un colosse abattu, et de ce

colosse renversé naissent les lumières et les arts qui honorent le monde.

Toutes les préventions que l'ignorance et la mauvaise foi ont élevées contre Machiavel sont maintenant détruites. Ce fut un rare génie, servi par des circonstances heureuses ; vivant sur un théâtre fécond en orages, il étudia les hommes, il sut peindre leurs passions avec vérité ; il fit le meilleur des commentaires sur la plus intéressante des histoires. Tite-Live avoit porté dans ses récits toute la timidité de la superstition, ou toute la partialité du patriotisme. Admirateur de Rome, qu'il voit dans l'éclat d'une domination qu'elle achète au prix de ses mœurs et de sa liberté, il agrandit son origine, il légitime toutes ses conquêtes, il impose silence à l'univers opprimé. Des prodiges qu'il raconte, des oracles qu'il affecte de croire, la voix des Dieux qu'il interprète, les passions basses qu'il pallie ou qu'il tait, l'héroïsme qu'il exagère, présentent le peuple formé par Numa comme l'instrument glorieux dont se sert le ciel pour donner des lois au monde. Machiavel dévoile une politique dont l'historien a fait un mystère, juge un sénat qui dut des succès sans bornes à une invincible constance, et qui devoit finir par l'emporter sur une multitude aveugle, passionnée, souvent égarée par des défenseurs perfides, ou

trahie par des imprudens tribuns. Le traité du prince a fait calomnier son auteur : l'on a voulu voir l'apologiste de la tyrannie dans l'homme qui cherchoit à lui ravir ses principales ressources, en publiant tous ses secrets. Des idées semblables se trouvent dans la politique d'Aristote, et le philosophe ancien n'a point essuyé les mêmes reproches. Tout le talent de Machiavel se trouve dans son histoire de Florence. Cette république offre tous les orages d'une turbulente démocratie. La liberté y fomente tous les attentats de l'ambition, tous les excès de la vengeance; la distinction de nobles et de plébéiens, la diversité d'intérêts et de droit fait de la discorde l'élément le plus actif de l'état; chaque parti signale son triomphe par des cruautés, il ne se console d'avoir été proscrit ou humilié qu'en accablant tous les auteurs de sa disgrâce. Cependant, par une espèce de prodige, la prospérité s'accroît au milieu des troubles intestins et des guerres étrangères; car Florence cherche des ennemis dans ses voisins, dans l'intention de s'étendre, et en trouve lorsque la situation de ses affaires l'engageroit à les éviter; peu de jours réparent ses pertes, sa population s'accroît, son territoire s'embellit, son commerce s'étend au sein de perpétuels orages. Ainsi, ces contrées, que des feux souterrains exposent à des éruptions volcaniques,

voient, par l'effet d'un soleil ardent et d'une terre nourrie de substances vivifiantes, la nature changer subitement en appareil de fêtes le deuil dont elle les a couvertes. L'élévation des Médicis semble devoir mettre un terme aux troubles : cette élévation est un phénomène dans l'histoire. Dans toutes les républiques, les seuls talens militaires ont favorisé une grande ambition; dans Florence, un simple marchand, secondé par d'immenses richesses, parvint à saper l'aristocratie, à dompter l'esprit remuant du peuple, à se créer sans violence l'autorité d'un monarque; mais les factions renaissent sous ses successeurs. Des familles, autrefois puissantes, ne peuvent consentir à un repos sans dignité. L'esprit démocratique s'éteint parmi le peuple lorsque la démocratie cesse; le génie aristocratique passe dans le sang des nobles jusqu'aux dernières générations. Les Césars, à Rome, n'eurent rien à craindre de la postérité des plébéiens; mais l'orgueilleuse race des sénateurs menaçoit le pouvoir des bons princes, comme la tyrannie des méchans.

Machiavel, dans son histoire, imite la concision de Thucidide, mais sa narration est moins attachante; il n'offre rien de comparable à la peinture du siége de Sphacterie, ni à celle de la peste d'Athènes; il passe légèrement sur les faits; mais il se complaît dans les réflexions politiques,

dans les harangues ; son ame fière, énergique, passe dans celle des héros qu'il fait parler. Ses sentimens, ses maximes sont pleines de force. On peut croire que Périclès, Alcibiade, Nicias avoient prononcé les discours que l'historien grec leur met dans la bouche ; mais ceux dont le Florentin orne son histoire nous semblent de son invention; il nomme rarement l'orateur, et s'absout ainsi du reproche d'avoir chargé des noms célèbres de sentimens repréhensibles ou de coupables idées. Ses portraits sont simples, il n'a recours ni à l'antithèse ni aux vains ornemens qu'employent des historiens rhéteurs ; bien qu'attaché aux formes républicaines, il parle sans aigreur des Médicis, il fait le plus bel éloge de Côme ; jamais Florence, dit-il, ni aucune autre république, n'eut de citoyen qui se fit un si grand nom sans le secours des armes ; il ne s'écarta jamais de la modestie, ni dans ses propos, ni dans sa manière de voyager et de vivre, ni dans ses alliances. Toutes les difficultés qu'on lui opposa tournèrent à sa gloire et à la honte de ses ennemis. Les discordes civiles ne firent que l'élever, et les guerres étrangères qu'accroître sa réputation ; il eut la gloire d'être vainqueur ou bienfaiteur.

Guichardin osa concevoir un plan plus vaste, celui d'écrire l'histoire des guerres d'Italie à l'époque où son indépendance étoit menacée par

les deux plus puissantes monarchies de l'Europe, à l'époque où Venise reconquéroit en gloire ce que les Ottomans lui avoient fait perdre en puissance, et faisoit des lagunes de la mer Adriatique un boulevard contre de nouveaux Atilla. Louis XII portoit dans ses desseins de conquêtes toute la franchise de sa nation, et les prétentions ou les titres qui avoient été si funestes à Charles d'Anjou, qui devoient l'être plus tard à François I.er; Ferdinand ne laissoit au hasard des armes que ce qu'il ne pouvoit leur enlever par la ruse; Jules II défendoit son pays en héros et en citoyen. Guichardin avoit agi comme guerrier; il raconte beaucoup d'événemens dont il fut le témoin, mais il s'arrête trop sur les détails, il fait ou rapporte des harangues qui manquent de cette concision de style, de cette vigueur de pensée qui réveille dans l'ame du lecteur ou une idée grande, ou un sentiment sublime. A l'exemple de Tite-Live, il raconte des prodiges et paroît y croire: sa crédulité ne tient cependant point à une superstition aveugle; mais lorsque de grandes calamités frappent les nations, la douleur s'imagine avoir lu de tristes présages dans les phénomènes qui, à d'autres époques, n'eussent excité qu'une curiosité calme. Malgré la prolixité de Guichardin, critiquée d'une manière piquante dans une fable de Bocalini, son ouvrage intéresse par la nature

des événemens, par la physionomie de celui qui les raconte, par ce ton de franchise, d'indépendance que tout écrivain devroit avoir, et qui malheureusement est un mérite aussi rare que celui de bien écrire.

Dans le siècle où un Italien faisoit l'histoire des guerres où les Français prirent une part si active, un autre Italien écrivoit celle de nos guerres civiles, sujet majestueux et déplorable, fait pour exciter l'intérêt et l'admiration; époque féconde en grands talens et en brillans forfaits, où l'enthousiasme religieux subjuguoit les ames ardentes, favorisoit l'audace, servoit l'ambition. Que de grands événemens depuis la mort du malheureux rival de Charles-Quint jusqu'au règne glorieux de Henri IV. Le premier de ces monarques fit éclore le germe des calamités qui pesèrent sur ses successeurs; il entretint, par foiblesse ou par défaut de politique, l'orgueil des grands, dont Louis XI avoit commencé l'abaissement, et la révolte du conétable de Bourbon, malgré ses funestes résultats, offrit aux princes Lorrains un dangereux et séduisant exemple; il persécuta la communion naissante de Calvin, et des fanatiques naquirent à la lueur des bûchers. Des sectaires qu'une sage politique affecte d'ignorer, meurent obcurs, ils se croyent importans dès qu'on les suppose redoutables; l'orgueil nourrit leur zèle. Fermes,

inébranlables, ils commandent le respect; malheureux et proscrits, ils invoquent la pitié, et l'on est disposé à souscrire aux opinions de ceux que l'on révère; il n'y a point de prédication plus éloquente que le sang des martyrs. Si les persécutions exercées contre l'église qui eut Genève pour berceau n'eussent donné de la célébrité à la réforme de Calvin, l'ambition des chefs de la ligue eût sommeillé faute d'objet ou de prétexte. Que de grands talens sans emploi, mais que de désastres prévenus, que de pages éloquentes dérobées à notre histoire, mais que de repos accordé au peuple! Sans ces guerres intestines, entretenues par des ennemis étrangers, les Guises, si célèbres, se seroient perdus dans la foule des ambitieux; de grandes places eussent manqué au génie et aux vertus de l'Hôpital; Coligni, Condé, n'eussent point offert le modèle, l'un, de ce zèle qui tient à la conviction, qui brave les périls sans compter sur les récompenses, l'autre, de cette politique adroite qui s'arme du fanatisme des ames ardentes, comme moyen d'élévation. Le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, frappé au milieu de sa carrière, n'eût point laissé son trône à l'heureux rival de Mayenne, et Henri IV eût probablement régné sans beaucoup d'éclat sur la pauvre Ithaque dont ses pères lui avoient transmis l'héritage. Effacez le principe

de ces guerres religieuses de l'histoire du seizième siècle ; le siége de la Rochelle, épisode déplorable et glorieux du dix-septième siècle, et la révocation de l'édit de Nantes, si funeste pour nous, si utiles à nos ennemis, cessent d'appeler l'horreur et l'admiration ; le genre humain est privé de ces grands et douloureux spectacles. C'est en s'attachant à une cause principale, c'est en y groupant les événemens et les hommes, que l'écrivain voit dans les annales d'un siècle vingt générations d'événemens ; tels que ces nuages sombres, dont la soudaine apparition n'épouvante point l'imprévoyant passager, et qui annoncent au pilote ces trombes redoutables qui peuvent plonger le plus fort vaisseau dans les abymes de l'Océan. Il falloit, pour décrire cette partie instructive et affligeante de notre histoire, un peintre plus énergique et un penseur plus profond que d'Avila ; il retrace de grands malheurs, sans montrer de sensibilité, de grands crimes, sans faire éclater d'indignation ; son zèle religieux l'égare ou son respect pour le parti triomphant le rend bassement timide. Il condamne les calvinistes qu'il devoit plaindre ; il justifie la politique de Catherine de Médicis, et présente les massacres de la Saint-Barthélemi comme un de ces coups d'état qui ont le salut public pour excuse. Le président de Thou ne jugeoit point ainsi ; il voue à l'exécration des siècles cette déplo-

rable nuit ; mais un Grec que l'Italie avoit adopté, est excusable de n'avoir point ressenti la même horreur. Peut-être, plein de reconnoissance pour sa patrie adoptive , voyoit-il avec plaisir les ennemis qui l'avoient tant de fois ensanglantée, se déchirer de leurs propres mains, et la venger par leurs aveugles fureurs des triomphes qu'ils avoient remportés sur elle.

Ce furent les débats religieux du seizième siècle qui servirent de texte à la plume véridique de Frapaolo. L'on n'y voit aucune trace de préjugés; l'écrivain, bien que moine, juge avec un égal désintéressement le pontife de Rome et le professeur de Wirtemberg. Les théologiens attaquèrent sa doctrine, mais ils furent forcés de reconnoître ses talens. Venise, fière de ses *immunités* , protégea son défenseur. Malgré le mérite de l'ouvrage de Frapaolo , il ne put captiver qu'un petit nombre de lecteurs studieux. Les objets des délibérations du concile de Trente n'ont plus pour nous d'autre intérêt que celui qu'ils tirent des événemens qu'ils firent naître. Ce ne sont plus les argumens des écoles qui nous frappent ; mais ces germes de civilisation que des novateurs, que des enthousiastes semèrent sur différens points de l'Europe. Le style de Frapaolo , pur, élégant , ne laisse désirer que la supression de quelques traits qui ne conviennent point à la majesté

de l'histoire. La malignité peut sourire à l'endroit où il parle du soin que prirent les défenseurs de Rome pour combattre l'adversaire des indulgences; ils recueillirent, dit-il, les petites gouttes du mérite des Saints, ils en composèrent un fleuve peu considérable, tandis qu'ils pouvoient former une mer immense du seul mérite du Christ (*). Le bon goût peut être offensé, lorsqu'il dit que de ceux qui écrivirent contre Luther, aucun ne trancha aussi habilement la difficulté que l'inquisiteur Ogostrate, qui conseilloit au pape de convaincre Luther par le fer et le feu, au lieu d'argumenter contre lui.

L'Italie dut ses poètes à la beauté de son climat, aux antiquités dont elle conservoit les plus précieux monumens, et dont elle reconquit les plus augustes chefs-d'œuvre, ses historiens, aux trou-

(*) Non vivendo li prelati in maniera che potessero dar molto de loro meriti ad altri, si fece un tesoro nella chiesa, pieno de' meriti di tutti quelli, che ne hanno abondanza per loro proprij... d'onde nacque la difficolta a che fosse bisogno di giocciole d'e meriti d'altri, quando si haveva un pelago infinito di quelli di Christo.

Più appositamente di tutti scrisse contra Martin Luthero, frate Giacomo Ogostrato dominicano inquisitore il qual tralasciate queste ragioni, essortò il pontifece à convincer Martino con ferro, fuogo, et fiamme.

bles dont elle fut le théâtre, à la variété de scènes politiques dont elle fut tourmentée ; elle est moins célèbre sous le rapport de l'éloquence ; la cause de cette infériorité n'échappe point à des esprits éminemment observateurs. L'éloquence sacrée a son trône dans le ciel ; mais ce sont des objets qui la frappent sur la terre, qu'elle tire son enthousiasme et ses sublimes inspirations. Un peuple malheureux lui prête des couleurs pathétiques ; de grands crimes allument son indignation, des trônes abattus, de vastes empires dans la consternation, la présentent comme le palmier au milieu de la triste Thébaïde, dont il soutient et nourrit les pieux solitaires ; mais cette éloquence ne pouvoit briller sous le règne de Léon X ; sa cour étoit faite pour inspirer des poètes, des artistes : on devoit y voir des Phidias et des Virgile, et non des Chrisostôme et des Ambroise. Le culte parloit à l'imagination, ses rites imposans, ses majestueuses cérémonies étoient pour le peuple italien la plus éloquente des prédications ; il croyoit parce que sa croyance le rendoit heureux ; il voyoit le monde tributaire de son pontife, admirateur de son génie et de ses arts ; le culte qui sembloit lui procurer ces avantages étoit à l'abri de tout examen.

L'éloquence profane manquoit de grands objets ; le seixième siècle n'étoit point pour l'Italie celui

de l'héroïsme, elle étoit divisée en trop petits états pour qu'un prince pût appeler sur lui cette admiration qui n'appartient, dans nos temps modernes, qu'à ceux qui opèrent de grands changemens dans le monde. De petits souverains, d'Est, de Modène, pouvoient offrir le sujet de quelques épilogues à des poètes complaisans, mais ne suffisoient point à la pompe oratoire. La poésie peut prendre, dans quelque région qu'elle souhaite, les héros qu'elle célèbre, elle est comme l'Océan, qui porte ses eaux sur toutes les parties de l'univers : la carrière de l'éloquence est plus bornée, c'est un fleuve qui vivifie seulement la contrée qu'il parcourt.

Sous tous les rapports, l'influence du seizième siècle est incalculable, en ne l'envisageant que sous celui des lettres : et en ne considérant que la seule Italie, nous voyons le Tasse créer cette poésie religieuse, qui le rend le père d'une génération d'ouvrages éminens, qui l'associe à la gloire des Milton, des Klopstock, des Gesner, qui le rend comme le créateur de l'Illiade, le père d'une glorieuse génération d'écrivains, et offre au génie des nouvelles régions, une nouvelle nature. L'Arioste, plus digne d'admiration que d'éloges, trouve, au dix-huitième siècle, un complice de l'aimable et dangereuse séduction qu'il exerce sur les esprits. Machiavel, en commentant quelques pages de Tite-Live, prépare

les ouvrages immortels de Montesquieu. Laissons à des plumes plus savantes le soin de peindre l'état des beaux arts dans ce siècle fameux, et l'influence qu'eurent les productions de l'Italie sur celles des autres peuples : il suffit à l'histoire littéraire d'examiner leur physionomie morale. Le génie ou l'heureux instinct de Léon X leur prête un nouveau caractère, il en fait les appuis du pontificat, les augustes auxiliaires de la religion. En indiquant aux artistes des sujets que le pinceau grec n'avoit pu traiter, il les force à devenir originaux. Quel secours pouvoient-ils tirer de la riante mythologie des grecs, lorsque le christianisme leur commandoit de s'emparer de ses vénérables mystères, de ses scènes les plus pathétiques, de ranimer la foi par le spectacle du zèle des confesseurs, de l'héroïsme des martyrs, du sacrifice de l'homme Dieu triomphant du péché, ôtant à l'enfer sa puissance, et rouvrant le ciel au genre humain ; d'exciter une crainte salutaire en offrant le jugement dernier rassemblant à la même heure tous les siècles devant le trône redoutable de l'éternel, de nourrir une piété douce et affectueuse, en appelant la pensée sur les actes touchans de la carrière mortelle du sauveur du monde, secourant l'indigence, arrachant à la maladie ses plus déplorables victimes, et la foiblesse qui a succombé aux condamnations tyranniques

ranniques de l'hypocrite orgueil; d'offrir des livres éloquens aux simples et aux petits dans ces symboles sacrés qui décorent les murs des temples, les basiliques des martyrs. Constantin avoit associé à une religion qui ne faisoit que naître à la liberté des arts qui chargèrent Bysance de monumens, sans se recommander à l'immortalité. Léon X, plus heureux, est servi par des talens qui restent pour les siècles, qui passent sur leur tombe les objets d'une émulation plus généreuse que fortunée. Nous verrons plus tard que l'Italie fut pour les peuples modernes ce qu'avoit été la Grèce pour les anciens; l'Europe est encore barbare et elle s'honore d'éminentes productions, l'Europe se civilise, et elle se fait gloire de lui offrir des modèles, et l'enthousiasme et la reconnoissance placent ses poètes, ses artistes à côté de ceux auxquels la brillante antiquité éleva des autels.



ESPAGNE ET PORTUGAL.

Le seizième siècle fut la plus belle époque de l'histoire de l'Espagne : de grands événemens politiques influèrent sur le caractère de ses écrivains, et les rendirent, sinon des modèles, du moins des objets de surprise pour les autres peuples. Nous n'en séparerons point le Portugal dans les objets que nous avons à traiter ; un même climat, des mœurs semblables, la même ardeur pour les grandes entreprises, le même avantage ou le même malheur d'avoir soumis à la métropole d'immenses régions étrangères, confondent les deux pays aux yeux du philosophe qui s'attache plus à la conformité des traits moraux qu'aux petites différences topographiques. D'après cette réunion si naturelle, ce qui le devient encore davantage sous le règne de Philippe II, un poète épique célèbre vient s'offrir à notre examen. Le Camoëns décrit une des entreprises les plus étonnantes de la navigation moderne, sujet vaste, susceptible des plus brillans écarts d'une féconde imagination, et qui, par la distance des lieux que l'auteur avoit à peindre,

prêtoit à d'heureux mensonges la même autorité que s'il avoit retracé des événemens distans de dix siècles. Le poëte portugais n'use point assez de cet avantage; il se montre trop timide dans ses récits; rend son héros peu intéressant, comme personnage d'épopée, par la crainte d'altérer l'histoire; il l'expose à trop peu de périls; il ne multiplie point assez les fictions; il en offre deux cependant du plus beau caractère : celle de l'apparition du Gange et de l'Indus au roi de Portugal, qui met un terme à ses incertitudes, en lui assurant le succès de ses audacieuses entreprises, et celle du génie gardien du cap des tempêtes. Cette dernière étonne l'esprit, remplit l'ame de terreur, offre l'éloquente prophétie des maux que la découverte de Vasco de Gama doit entraîner; mais cette belle création est un peu affoiblie par le luxe des détails, par l'emploi de l'ancienne mythologie; il falloit que l'auteur se bornât aux ressources de son génie, et n'eût point recours à des accessoires étrangers. L'emploi des dieux de la fable, dans son poëme, est également répréhensible; il falloit créer un nouveau merveilleux, et les mœurs et la religion des peuples que l'on découvroit permettoit, sous ce rapport, d'abondantes ressources. On a relevé la manière peu adroite dont le poëte amène le récit des principaux événemens de l'histoire de son pays; mais l'épisode



d'Inès excuse ce défaut ; c'est la peinture d'un amour heureux tant qu'il fut ignoré, avec ses couleurs les plus ravissantes ; d'un amour malheureux, avec l'expression la plus touchante ; des crimes de la politique, domptant les sentimens de la nature, avec ses traits les plus odieux. Que Didon exhale les fureurs d'une tendresse abusée dans de sublimes imprécations, qu'elle se punisse, par une mort violente, d'une déplorable foiblesse : ces imprécations, cette mort sont dans la nature; son désespoir n'est contenu par aucune considération ; l'espoir de la vengeance pourroit l'attacher à l'existence, elle doit périr puisque cet espoir lui est enlevé. Qu'Inès de Castro supplie, conjure pour obtenir la vie, qu'elle invoque comme une grâce un asile dans les déserts, dans le domaine des lions et des tigres : ces supplications sont aussi dans la nature, mais dans la nature modifiée par la tendresse maternelle et l'affliction conjugale ; la vie la plus triste est encore un bienfait pour une mère et pour une amante. Notre pitié et notre admiration suivent la reine de Carthage sur le bûcher ; une compassion mêlée d'horreur nous attache sur la tombe d'Inès ; ses bourreaux sont des monstres, et notre indignation justifie les vengeances de dom Pèdre.

Il faut avouer que cet épisode est le seul morceau pathétique de l'ouvrage, et il n'appar-

tient point au sujet. Le grand art de Virgile, qui inventoit peu mais qui savoit si admirablement peindre, c'est d'avoir su joindre à l'action principale toutes les scènes épisodiques de son poème, talent que bien peu de modernes possèdent au même degré. Ce n'est point en récit, mais en action qu'il place le tombeau de Polydore, la touchante entrevue d'Enée avec Andromaque, créant, dans une terre d'exil, un nouveau Simoïs, une nouvelle Troie, la mort héroïque de Nisus et d'Euriale. Si nous rappelons les anciens, ce n'est point dans l'intention d'humilier les modernes, mais avec le but de ramener à des études qui nous offrent la véritable source de toutes les beautés sublimes.

Le reproche le plus fondé que l'on puisse faire au Camoëns, c'est d'avoir négligé de profiter de l'espèce d'univers que les plus belles contrées de l'Asie ouvroient à ses regards; il avoit vu la plus grande partie des régions illustrées par les conquêtes des Portugais. Homère, Virgile, le Tasse, lui avoient montré les brillans privilèges de la poésie; que n'anima-t-il le riche domaine usurpé par l'audace portugaise de ces scènes admirables dont l'Odissée offre tant de modèles? Que de contrastes à faire naître entre les mœurs innocentes de l'Indien et les passions fortes et terribles des compagnons de Vasco! Il étoit possible

de faire entrer des sentimens de pitié, d'attendrissement dans l'ame de quelques-uns de ces héros, sur le sort que préparoit leur valeur indomptable à des peuplades inoffensives. Homère multiplie les obstacles, les dangers sur les pas d'Ulysse, dont il étoit le contemporain. Pourquoi le chantre de la Lusiade fut-il moins hardi? Si le respect pour les mœurs de son siècle ne lui défendit point un épisode plus libertin que voluptueux, où il fait sortir une île de la mer pour en composer un temple à la débauche, le respect pour l'histoire ne lui interdissoit point de placer dans quelques-uns des pays nouvellement découverts une région où l'Europe pût puiser, par la fiction, d'utiles et touchantes vérités. Des voyageurs, qui n'étoient pas poètes, en ont souvent usurpé le privilège pour notre instruction ou notre amusement, et un romancier, qui n'étoit point voyageur, Prévost, a transporté dans l'île Sainte-Hélène un tableau enchanteur, que la poésie lui envie.

(*) Cette critique, qui porte sur ce que pouvoit

(*) Nous ne parlons point des écrivains qui, dans le seizième siècle, ont cultivé la langue latine; ceux-ci n'ont point avancé les progrès de l'esprit humain, ont manqué de force dans la pensée, comme d'originalité dans le style. Esclaves, sous le rapport de l'expression, ils devoient

faire le Camoëns, n'affoiblit point le mérite de ce qu'il a fait. Il choisit un sujet qui intéressoit

---

être impuissans et stériles sous le rapport des idées; ils composoient des poëmes avec des centons de Virgile et d'Horace. Ce ne sont point les Bembo, les Sadolets, les Vida, qui ont fait la gloire de l'Italie, ce sont les Torquato, les Arioste, les Machiavel. Les Corneilles, les Despréaux, les Racine, ont écrit dans leur langue. Milton et Adisson firent des vers latins dans leur jeunesse, mais ils enrichirent leur idiome à l'instant où leur génie fut développé. On néglige trop aujourd'hui les langues anciennes, et l'on s'en occupoit presque exclusivement au seizième siècle; l'on écrivoit comme si l'on avoit eu Cicéron et Tite-Live pour juges. Ce qui doit paroître surprenant, c'est que l'on traduisoit en latin les poésies modernes, et qu'on vouloit réduire à l'usage d'un petit nombre de lettrés ce qu'on avoit écrit pour la multitude des lecteurs. C'est comme si l'on détournoit, pour la décoration du parc d'un grand seigneur, les eaux qui alimentent et fertilisent tout un canton. Il nous est tombé entre les mains un recueil de vers latins écrits par des portugais; ils peignent l'esprit du temps et celui d'un peuple dont la civilisation n'a point fait un pas au milieu des mouvemens de l'Europe, ce sont les seuls caractères par lesquels ces vers puissent piquer l'attention. On y trouve une espèce d'épopée intitulée l'*Ignatiade*, où l'on fait paroître Saint-Pierre et Saint-Ignace, lors du siége de Pampelume. On donne au gardien du paradis une bouche de rose, *roseque ore*, des cheveux blancs, *crines albas*, et les membres d'un beau vieillard, *membrorum decora senectu*. Un autre poëme sur l'apothéose de Saint-

l'Europe entière, qui, tenant aux plus importantes révolutions du commerce, influa le plus sur ses destinées; son style a de l'éclat, de la magnificence, souvent de la sublimité. Il fut malheureux; le héros qu'il célébra ne parut point

---

François-Xavier, où il est question du tartare, des jardins d'Alcinoüs, et quatre livres, de vers élégiaques sur le triomphe de la Croix, caractérise la nation et le siècle. Le morceau le plus remarquable de ce recueil est une imitation du poème du Camoëns, dont les premiers vers nous ont paru élégans:

Arma, virosque cano, nostro qui è littore quondam
Occiduo, rapidis solventes Carbasa ventis
Intrepidi variis et tempestatibus acti,
Sulcarunt tumidi metuendas æquoris undas,
Littoraque antiquis numquam benè cognita Nautis,
Altaque Taprobanæ tetigerunt littora terræ,
Et proprio celsis turritas mœnibus urbes
Sanguine fundarunt, etc.

Vasco de Gama eut un Homère, Christophe Colomb n'en eut point; cependant aucun sujet n'offrit autant de richesse à l'épopée que de la découverte de l'Amérique. Le grand homme qui en fut le héros eut les obstacles les plus puissans à vaincre avant l'entreprise. Il joignit la prudence à l'humanité; il donna de généreux exemples, qui ne furent pas suivis. Les différens cultes des Indiens, leurs mœurs, la magnificence physique du pays pouvoient offrir les plus riches tableaux. Peut-être les crimes qui suivirent cette découverte ôtèrent-ils aux poëtes le courage ou l'envie de la célébrer.

s'apercevoir de son existence, et la patrie qu'il honora foule encore sans respect la cendre du poète dont elle méconnut le génie.

L'art dramatique ne produisit dans aucun pays autant d'ouvrages et aussi peu de chefs-d'œuvre qu'en Espagne : il eut une brillante enfance et point de maturité, des Eschile, et point de Sophocle, des drames imposans par quelques caractères fortement exprimés, par quelques morceaux pathétiques, et point de bonnes tragédies. Les tragiques et les comiques suivoient leur génie dans ce qu'ils créoient de bon, et s'asservissoient au goût du peuple dans ce qu'ils faisoient de mauvais; ils multiploient les incidens, les aventures, parce que la multitude est plus remuée par la variété du spectacle que par le naturel des passions et la vérité des tableaux; ils abusoient des idées et des rites religieux par la raison que la religion offroit partout le pouvoir imposant de ses dogmes, et l'autorité, souvent terrible, de ses ministres. Une des causes qui empêcha les progrès du théâtre espagnol, fut, sans doute, qu'on ne vit aucun monarque donner aux beaux arts une protection éclairée; ils devoient fuir la cour du farouche Philippe II; il créoit dans ses états, dans sa famille, de terribles sujets de tragédies, mais l'on n'en représentoit point à sa cour; son indolent et passif successeur perdit une partie de ses états, laissa

dépeupler les autres, et n'eut pas plus le sentiment des arts que le génie du commandement. D'ailleurs, la poésie dramatique devoit plus se ressentir encore qu'aucun autre genre de littérature du crédit sans bornes d'un tribunal que son institution affranchit de tout examen, comme de toute responsabilité; qui, en jugeant au nom de Dieu les opinions, la pensée, les actions, impose silence à toutes les autorités, qui ensevelit ses victimes, prononce ses sentences dans l'ombre, avilit le monarque qui semble donner une sanction tacite à ses arrêts, et rend le peuple féroce, en le faisant témoin de ses exécutions d'éclat : alors le génie tremble, et le génie qui tremble n'existe plus.

Le théâtre espagnol n'eut aucune influence sur les progrès de l'esprit de la nation; il ne fit point avancer ses idées. Nous venons d'indiquer la cause de son impuissance morale; quelle cause donna aux tragiques grecs un tel empire sur les ames, c'est que leur génie étoit indépendant; qu'ils avoient eu des philosophes pour instituteurs; qu'ils avoient un peuple éclairé ou enthousiaste pour juge, qu'ils prenoient pour sujets des événemens qui intéressoient fortement leur pays. Ces ressorts puissans, ces moyens d'émulation manquoient aux Espagnols, à l'époque où leur littérature commençoit à fleurir; ils avoient perdu leur liberté. La religion, qui, considérée dans ses rapports

augustes, dans sa majestueuse influence, prête à la poésie de magnifiques tableaux, avilie par la superstition, n'offroit aux poètes que les contes ridicules d'une absurde légende. Le génie, affranchi de toute entrave, eût trouvé dans l'histoire espagnole des faits propres à nourrir l'enthousiasme patriotique. Ici, c'est un comte Julien, qui se venge sur ses compatriotes des fautes de son roi, et que l'horreur des siècles punit du plus abominable des forfaits. Ailleurs, c'est un Pélage, qui crée, dans les montagnes des Asturies, un asile à la valeur, à l'indépendance, à la foi chrétienne, menacée de périr en Espagne sous la domination des Arabes. Plus tard, ce sont les diverses parties de l'empire qui sortent d'un long sommeil, qui s'indignent du joug que leur imposa l'islamisme; partout des héros naissent, des prodiges s'opèrent, les anciens rois deviennent tributaires, et d'illustres esclaves s'assèyent sur le trône des rois. Les poètes dramatiques espagnols se sont souvent emparés des grands événemens que présentoit l'histoire de leur pays; mais, soumis à de timides considérations, ils en ont altéré la majesté; ils ont fait des scènes admirables, et point une pièce irrépréhensible. Leurs compositions ressemblent aux jardins d'Alcine de l'Arioste, qui frappent l'imagination par la réunion des objets gracieux et des objets bizarres qu'ils renferment, mais qui offensent

le goût et blessent la vraisemblance. Corneille prit chez les Espagnols le sujet du premier chef-d'œuvre qui honora notre scène, de ses ouvrages où il peignit l'amour avec le plus de vérité, et le fonds de d'une des meilleures comédies que l'on vit naître dans le siècle de Molière. Il dut à deux autres espagnols, bien éloignés de l'époque que nous retraçons, dont Rome accueillit les talens et dont la tyrannie punit les vertus, Sénèque et Lucain, les deux ouvrages où il déploya le plus de cette éloquence délibérative dont Euripide s'étoit montré prodigue, et de ces idées d'une politique profonde que Tacite lui auroit enviées.

C'est une particularité remarquable, que l'ouvrage espagnol le plus goûté des étrangers semble appartenir à un genre frivole. Michel Cervantes attaque un ridicule qui n'existe plus, et fait un ouvrage qui intéressera dans tous les siècles. Son héros combat des chimères, poursuit des fantômes; mais un principe vertueux le dirige dans ses extravagances, il est ou veut être le réparateur des injustices, le défenseur des foibles, l'appui des opprimés. A l'exception de ses idées sur la chevalerie, sur l'auguste mission qu'il se croit chargé de remplir, il est le plus sensé des hommes, le plus prudent des amis, le meilleur des conseillers, ce qui prouve combien l'auteur connoissoit la nature

humaine. Nous avons tous un travers dominant; à côté duquel se trouve la sagesse; le voluptueux condamne les brillantes folies de l'ambitieux, et s'endort au sein des plaisirs; l'ambitieux méprise le sommeil du voluptueux, et se fatigue en tourmentant l'espèce humaine; l'avare se moque et s'indigne des aimables excès du prodigue, et le prodigue, en se ruinant, insulte aux ignobles jouissances de l'avare. Michel Cervantes fait naître des voyages, des expéditions de son héros, des aventures gaies, des dissertations instructives, des épisodes touchans. Tantôt il offre des tableaux gracieux, des scènes mélancoliques, des réflexions d'une philosophie forte et même hardie pour son siècle. Que de naturel dans le personnage de l'écuyer de son héros; que de sens dans ses discours, que d'esprit dans ses proverbes, que de sagesse dans les jugemens que sa magistrature éphémère le met à portée de rendre. Cervantes fit d'autres ouvrages où son génie ne se retrouve point, à l'exception de sa Galathée, où quelques tableaux gracieux reclament grâce pour des hyperboles extravagantes, et de quelques nouvelles. Celle entre autre intitulée : *la Voix du sang*, pourroit offrir le sujet d'une bonne pièce de théâtre. Cervantes en fit aussi, mais il oublie les règles qu'il a prescrites, et s'y montre aussi extravagant que les autres poètes.

Cet illustre écrivain fut encore un de ces hommes

que la fortune semble punir des dons que leur a fait la nature ; né dans l'indigence, il se fit soldat, fut pris par les pirates, gémit plusieurs années dans l'esclavage; il résolut de s'en affranchir et d'en affranchir ses compagnons : son noble dessein ne réussit point, mais il força les barbares d'Alger d'admirer son courage. Lorsqu'il eut brisé ses fers, l'Espagne ne lui fut pas plus favorable que ne lui avoit été l'Afrique; esclave, il espéroit le jour de l'affranchissement; libre, il ne vit point finir les tristes années de l'indigence. Il est probable qu'il dut à ses voyages, à ses infortunes, ce que l'on trouve d'attendrissant, de pathétique dans ses écrits ; mais si l'on considère les tristes événemens de son existence, cette liberté d'esprit, cette gaieté sans modèle, cet enjouement qui se présentent sous sa plume avec un si aimable abandon, nous paroîtront un phénomène encore plus surprenant que son génie.

Cervantes nous fait juger, dans son Don Quichotte, des romans qui faisoient les délices de son pays; ils ont causé l'extravagance de son héros, il veut prémunir contre leurs dangereux effets : le titre seul de ces ouvrages nous en fait pressentir l'esprit. Les bons livres ne sont goûtés que par les peuples dont la raison a reçu un certain degré de culture. Dans l'enfance, nous ne sommes frappés que par le merveilleux ; in-

capables de réflexion, nous ne comparons point les objets que crée une imagination en délire avec ceux que présentent la nature et la société. Plus tard, le vrai seul captive notre attention; le mensonge ne nous séduit qu'en prenant les couleurs de la réalité; nous aimons à retrouver dans les livres les originaux qui nous ont intéressés, les sentimens qui nous ont séduits, les passions qui nous ont entraînés; mais les nations dont la raison n'avance point, ressemblent à l'homme qui arrive à la vieillesse sans avoir connu la maturité.

Tous les romans qu'à produit l'Espagne ne provoquent point le même intérêt : on trouve dans quelques nouvelles des épisodes attachans, et quelquefois de ces scènes terribles que cause la jalousie sous un ciel de feu. L'auteur du roman comique s'est emparé de quelques-unes de ces richesses exotiques, et Lesage a fait aux Espagnols des larcins beaucoup plus heureux; né avec un esprit éminemment observateur, il savoit agrandir, par le tableau des mœurs et des ridicules qu'il excelloit à peindre, les sujets qu'il n'inventoit point. Le diable boiteux a perdu le goût du terroir en passant sous sa main. S'il nous découvre l'intérieur des maisons, c'est pour y faire voir des scènes que la prudence, l'hypocrisie couvrent d'un voile mystérieux, et des perfidies qui font ordinairement beaucoup de

victimes avant que d'être découvertes ; le protégé d'Asmodée révèle des foiblesses dont la vertu dérobe quelquefois le secret à l'amitié. Il fut moins heureux dans son Gusman d'Alfarache, autre production dérobée à l'Espagne, mais dont le goût a négligé de réformer le plan et d'ennoblir les personnages. Quel intérêt peuvent commander des bandits qui emploient les ruses les plus dégoûtantes pour s'affranchir du travail. De grands scélérats inspirent quelquefois de l'admiration, les crimes brillans supposent une extrême énergie de passions ; mais la bassesse, qui ne rêve qu'à de petits moyens pour parvenir à un but misérable, n'est faite que pour le mépris. Gai, poète anglais, est le seul qui ait fixé l'attention sur des misérables d'une telle espèce, dans son célèbre opéra des Gueux ; mais la malignité y cherchoit des allusions : l'on voyoit des ministres et des grands seigneurs parodiés ; le roman de Lesage n'offre point les mêmes traits ; les héros dégoûutans qu'il y fait mouvoir ne sont dignes que des bagnes et des calbanons.

L'éloquence espagnole n'offre rien à la littérature ; celle qui a le plus brillé dans nos temps modernes, l'éloquence sacrée, ne se présente à Madrid que sous des formes indignes de son auguste caractère. La religion n'a recours aux moyens puissans de persuasion, que dans les lieux où ses

ses ministres ne sont point armés d'un pouvoir devant qui toute autorité se courbe et se brise, que dans les lieux où ils n'acquièrent leur considération, leur crédit, la protection des rois, le respect des peuples, que par la doctrine, les mœurs, la sainte autorité du génie. Samuël et Jérémie n'emploient les supplications, la voix timide des conseils, que parce qu'ils ne peuvent, comme Moyse, disposer des éclairs et de la foudre. Ce n'est point dans les pays et dans les temps où le sacerdoce a le plus d'empire, qu'il offre le plus de monumens à la vénération des sages, et à l'admiration des esprits cultivés. Les chefs-d'œuvre d'éloquence dont l'église grecque s'honore sont le fruit des persécutions et des illustres infortunes qui menaçoient ou assiégeoient ses prélats. Un seul évêque espagnol, Las Casas, se montra véritablement éloquent, en défendant la cause de tout un hémisphère, en plaidant pour les malheureux Indiens. Quel sujet vaste et mélancolique! quel texte fécond pour une généreuse pitié! L'orateur avoit à faire parler le sang de douze millions de victimes; les uns punis de la superstition aveugle qui les prosternoit sans défense devant d'audacieux mortels, qu'ils prenoient pour des Dieux; les autres, pour s'être révoltés contre ces Dieux cruels, transformés en bourreaux; il avoit à peindre des générations ensevelies dans les entrailles de la terre

pour y chercher ce métal, dont leurs vainqueurs impitoyables ne pouvoient se rassasier; il avoit à faire gémir l'ombre auguste des navigateurs dont le génie devenoit la cause d'extermination de tout un monde; il avoit à déplorer l'honneur de la Castille outragée, les saintes lois de l'humanité méconnues, la gloire de la couronne compromise par des crimes qu'elle n'avoit point prévenus, la religion, surtout, venoit lui prêter ses plus touchantes exhortations et ses plus foudroyans anathêmes; elle commande de pardonner aux coupables, l'on avoit immolé des innocens; d'épargner des rebelles, l'on avoit égorgé des victimes sans défense; de faire triompher la vérité par la persuasion, et l'on avoit pris des soldats pour missionnaires, et des bourreaux pour apôtres; de regarder comme enfans de l'Eternel, comme rachetés par le sang du Christ, ceux qui avoient reçu le caractère auguste de chrétiens; et ce caractère, imprimé à l'Indien par ses vainqueurs, ne l'affranchissoit ni d'une mort cruelle, ni d'un esclavage plus terrible encore.

Si la découverte de l'Amérique fit naître en Espagne le plus beau manifeste de l'éloquence en faveur de l'humanité, cette découverte offrit aux historiens le texte le plus neuf et le plus abondant; la nature du climat, qu'il leur étoit bien permis de peindre, puisque tout s'y montroit sous un

aspect différent, présentoit les êtres inanimés sous les formes les plus hardies, les fleuves, les montagnes sembloient y sortir des mains de l'Eternel avec leur imposante majesté; mais l'homme, ce monarque de sa création, y paroissoit sans grandeur et sans noblesse; ses arts s'y montroient sans éclat; ses institutions ne laissoient point de traces remarquables; son culte étoit avili par une dégradante superstition. Si l'on passe des vaincus aux vainqueurs, tout change de face; quels hommes que les conquérans du Mexique et du Pérou! Ils sortent des proportions de la nature; c'est un Cortès qui porte en Amérique la douleur de n'avoir pu recueillir de stériles lauriers en Italie, et qui surpasse tous les héros de l'antiquité; il se crée, à force de talens et d'audace, le monarque d'aventuriers qui se croyent dignes d'être égaux jusqu'à l'instant où le péril leur commande d'avouer un chef. Cortès n'a point seulement les Indiens, mais ses propres compatriotes à combattre, mais la jalousie à braver, mais l'autorité de son roi à méconnoître, en feignant de la respecter; il flatte, il commande, il intimide, il négocie, il combat, et le plus vaste empire de l'univers reconnoit sa puissance. Le vainqueur du Mexique n'a point un destin plus heureux que l'argonaute qui ouvrit ce théâtre à la cupidité, à la valeur, à l'ambition; Colomb périt dans les fers, et Cortès

dans l'indigence et l'oubli; mais le premier meurt avec le calme de la conscience, le sang innocent ne vient point fumer autour de sa tombe; le second entend au sein de l'infortune la voix d'une moitié de l'univers qui l'accuse.

Pizare se montre peut-être avec des traits plūs étonnans encore que Cortès; il est privé des secours que prête l'instruction, de l'esprit de domination que donne la naissance; il est plus ignorant que le plus vil de ses compagnons, mais il est plus actif, plus entreprenant qu'aucun d'eux; il brave tous les périls, il surmonte tous les obstacles, et un immense empire devient le prix de sa valeur et la cause de sa ruine.

Tout est merveilleux dans l'histoire de la conquête du Mexique et du Pérou, les événemens tiennent du prodige; les héros Espagnols semblent dérobés à la muse épique. Héreras et Antoine de Solis pouvoient se permettre quelque exagération; le dernier, surtout, a le talent d'un poète, il peint quelquefois comme Homère, mais le luxe de ses tableaux inspire de la défiance sur sa véracité; il faut avouer cependant que l'histoire de ses conquêtes nous intéresse bien moins que celle qui eut l'Europe pour théâtre; la foiblesse, le défaut de caractère des peuples vaincus, arrachent aux vainqueurs une partie de leur gloire. Si le chantre d'Illion avoit fait des Pâris de tous les troyens, son poème seroit

sans intérêt; c'est la valeur indomptable et généreuse d'Hector qui fait la gloire d'Achille, et malgré le privilège de feindre, la poésie ne nous captive que par les grands caractères qui nous attachent dans l'histoire. Les narrateurs éloquens de la conquête du Mexique et du Pérou ont aussi fait tort à leurs héros, en voulant les agrandir; ils ont relevé les arts, l'industrie, la population des Indiens; c'étoit déjà un crime assez grand que celui d'immoler des victimes dont la raison n'étoit qu'une espèce d'instinct, falloit-il en faire des hommes capables de donner des leçons à l'Europe?

L'histoire générale d'Espagne ne fut point traitée d'une manière aussi heureuse; cependant elle pouvoit offrir de magnifiques tableaux à un historien de génie et d'une ame indépendante. En n'envisageant que le seizième siècle, que d'événemens s'offrent à la pensée! Nous voyons Ferdinand dominer sur toute l'Europe; politique et guerrier, il agrandit son empire par la ruse, par la force; il profite des fautes de ses voisins, des talens des grands hommes que ses vastes états lui offrent en tribut; son mariage le rend roi de Castille; il fait une guerre ruineuse au Portugal; la dignité nationale, le désir légitime de venger d'anciennes injures et d'éclatans succès ennoblissent celle qu'il déclare aux infidèles; il étoit glorieux d'anéantir la domination des Maures; il eût été sage de ména-

ger les peuples après avoir abaissé les princes, de les attacher à une domination nouvelle par la bienfaisance, de leur faire chérir le christianisme en suivant ses préceptes et son auguste morale. A l'instant où il achève de conquérir le royaume de Grenade, la fortune et l'audace lui découvrent un monde nouveau; une bulle du pape Alexandre VI assure à Ferdinand la possession de ce nouvel hémisphère. Cette découverte charge l'Espagne d'immenses richesses, répand l'activité sur son commerce et son industrie. Cet empire, dont quelques années avant l'univers ne soupçonnoit point l'existence, ne lui a coûté que quelques vaisseaux et le sang d'aventuriers dont la métropole ignoroit ou dédaignoit les talens; il se soumet la Navare, cédée plutôt que défendue par un prince foible, et ravit le royaume de Naples aux prétentions tant de fois renouvelées de la France.

Aucun prince n'eut autant de rapport avec Philippe de Macédoine que Ferdinand; comme le grec, il ne reçut de ses pères qu'un très-petit état, qu'il agrandit par la force et la politique; tous deux méprisèrent les hommes, et surent tirer parti de leurs vertus et de leurs vices; tous deux préférèrent la corruption à la force des armes. Le grec ne rougissoit point d'avouer ses perfidies, le castillan se faisoit gloire d'avoir trompé la bonne foi de Louis XII; quant à la valeur personnelle,

Philippe en donna des preuves multipliées, Ferdinand se reposa sur le génie de ses généraux; tous deux eurent des successeurs dont ils préparèrent la gloire, et qui les surpassèrent ; Philippe mina les fondemens de la liberté grecque, et Ferdinand hâta la ruine de cette superbe aristocratie qui avoit si long-temps abaissé et menacé les trônes de l'Espagne.

Charles-Quint appartient à l'Europe entière, qu'il tourmenta par son immense ambition, et par les projets d'une monarchie universelle; il se servit de l'or de l'Espagne pour combattre les novateurs de l'Allemagne et les insurgés de la Flandre, et laissa au funeste génie de Philippe II d'abondans moyens pour créer un grand roi ou un détestable tyran. Ce dernier naquit pour le malheur de sa nation et pour la gloire des peuples, que le despotisme força de s'affranchir. Il épouse la cruelle Marie d'Angleterre, et cette alliance est une conjuration contre le genre humain; il veut punir le refus dont Elisabeth l'accable, et la flotte qu'il envoie se briser sur les côtes de la Grande-Bretagne sert d'holocauste et non de triomphe à sa haine; il poursuit la liberté chez les fiers Bataves, et une république s'élève au milieu de ses flottes et de ses armées. Il inonde la Flandre de sang, et croit triompher du courage par la terreur. Odieux à ses peuples, il ne l'est pas moins

à sa famille ; il veut maîtriser les sentimens de l'amour, comme les opinions de la conscience ; il présente une main odieuse à l'amante de son fils, et punit ce fils de l'affection et des vœux des peuples ; prince sans courage, le seul monument qu'il élève est le fruit d'un vœu que lui dicte sa lâcheté ; fils aussi ingrat que père cruel, il reçoit sans reconnoissance la couronne de Charles-Quint ; fanatique barbare, il fait de la religion un instrument de tyrannie, et des actes d'une fausse piété, un rempart contre les remords.

ANGLETERRE.

Des causes politiques et morales, que nous envisagerons à la fin de cet article, donneront à la littérature anglaise, au seizième siècle, un caractère éminemment remarquable. Elle eut une aurore assez brillante sous le règne d'Édouard III, mais elle la devoit au génie d'un seul homme. Geoffroy Chaucher, contemporain de Bocace, connut les écrits de cet illustre italien, et fit à son exemple des contes ingénieux et piquans : le style en a tellement vieilli, qu'il seroit impossible à des étrangers de les entendre, si Driden et Pope ne s'étoient donné la peine de les rajeunir. Chaucher fit aussi une espèce d'épopée, intitulée, *Arcite et Telamon*, où Voltaire, qui empruntoit quelquefois, mais qui savoit embellir tout ce qu'il ne créoit pas, nous semble avoir pris une partie de la description du temple de l'amour, l'un des plus magnifiques tableaux de la Henriade. Chaucher étoit savant pour son siècle; il n'ignoroit rien de ce qu'il étoit alors possible de connoître; la fortune lui sourit quelques temps, mais il expia le dangereux honneur d'une brillante alliance; la

chute de son protecteur entraîna la sienne, et le mérite ou le malheur d'avoir accueilli les opinions de Wiclef, faillit lui valoir la couronne du martyre. Ce professeur d'Oxford, homme prodigieux pour son siècle, fut le précurseur de Jean Hus, de Jérôme de Prague; protégé par un ministre, l'église anglaise ne lança contre lui que d'impuissans anathêmes : ses émules eurent une célébrité plus grande, mais plus funeste.

La littérature anglaise n'offre, au quinzième siècle, aucun talent remarquable; c'étoit, pour la Grande-Bretagne, l'époque des plus sanglantes révolutions; mais ce siècle terrible prépara le grand mouvement qui devoit se manifester plus tard. Édouard III emporte dans la tombe la gloire d'avoir subjugué un des plus puissans états du continent. Le souvenir de ses victoires, ses qualités brillantes, ne sauvent point son fils des attentats d'une superbe et turbulente aristocratie. Sa mort laisse toutes les ambitions sans frein, prépare les guerres atroces entre les maisons d'Yorck et de Lancastre; dissentions civiles qui n'ont de terme qu'à l'instant où Henri VIII abaisse les prétentions des grands, les droits des peuples, les lois de la conscience, sous un despotisme sans limites comme sans pudeur.

Ces déplorables événemens ont beaucoup influé sur le génie et le caractère des ouvrages du tra-

gique le plus étonnant de la Grande-Bretagne, et l'un des plus beaux ornemens de la littérature moderne. Shakespeare inspire cette admiration, cet intérêt que réclame un écrivain fortement original. L'antiquité lui voile ses trésors, l'instruction lui ravit ses secours, mais la nature et l'observation lui révèlent les passions humaines avec leur véritable caractère. Malgré le défaut de culture de son esprit, lorsqu'il prend des héros dans l'histoire, il conserve leur physionomie morale. Peint-il Coriolan, ennemi du peuple et soutien, plus imprudent que politique, d'un sénat oppresseur; Coriolan, qui regarde le droit d'accabler la multitude comme le privilège de ses victoires, il l'offre avec son indomptable orgueil, traitant les tribuns en esclaves révoltés; se complaisant dans les idées de vengeance et d'extermination; ne voyant que des ennemis, et dans les petits qui lui résistent, et dans les grands qui n'ont point l'affreux courage d'immoler toute une ville à la tyrannique ambition d'un patricien. S'empare-t-il du héros qui asservit Rome, qui veut réunir sur sa tête les fruits de six cents ans de victoire et de constance, il le présente avec cette grandeur de génie qui excuse son ambition, et cette magnanimité qui le montre comme le bienfaiteur du peuple dont il s'est rendu le maître. Avec quelle fierté il nous offre Brutus, esprit

inflexible qu'on ne peut gagner par les faveurs, captiver par l'affection, et qui s'arme avec un calme stoïque contre un ami dont il admire les talens, contre un pouvoir qu'il peut partager. Que d'éloquence, d'adresse, dans la harangue d'Antoine sur le cadavre sanglant du dictateur! comme il sait exciter la pitié par les plus petits détails! comme il sait enflammer la vengeance, en paroissant estimer, vénérer et presque justifier celui qu'il désigne pour victime! Le panégyriste de César, le vil amant de Cléopâtre, fournit à Shakespeare la matière d'une tragédie qui attache par de belles scènes, mais dont l'ensemble est défectueux; le sujet d'ailleurs est dépourvu d'un véritable intérêt. Antoine a perdu toute grandeur, tout soin de sa gloire; ce n'est plus un romain, c'est l'esclave d'une femme étrangère; ce n'est plus un guerrier, c'est un lâche qui fuit sans combattre, qui se laisse dépouiller par cet Octave, dont il a partagé quelque temps les crimes et l'odieuse puissance. Sa mort n'excite ni admiration ni pitié: Cléopâtre est trop perfide pour faire naître l'attendrissement; aucune grande passion n'a occupé son cœur; elle a voulu sauver sa vie en perdant l'homme qui sacrifia pour elle la seule gloire qui pouvoit lui rester, celle de la valeur. De grandes beautés de détails rachètent les défauts de ce sujet, essentiellement vicieux.

Les ruses, la coquetterie, l'inquiétude de la reine d'Egypte sur l'empire de sa beauté, sont peintes avec toutes leurs nuances. Shakespeare s'est montré magnifique, comme Ovide, dans la description que fait Enobarbus de la navigation voluptueuse de Cléopâtre sur le Cidnus. Driden, un siècle plus tard, n'a point craint de lutter, dans un sujet si difficile, contre un si redoutable rival: le succès couronna cet effort audacieux. Sa tragédie intitulée, *tout pour l'Amour*, est plus sagement conçue, présente moins d'événemens, a plus de régularité que celle de Shakespeare. Ce dernier osa prendre dans l'histoire de son pays le fonds d'une partie de ses pièces : c'étoit une entreprise hardie et patriotique, faite pour ranimer l'esprit national et pour inspirer l'horreur de ces dissentions intestines qui avoient tant de fois ensanglanté son pays. On sait qu'à l'exception de la tragédie des Perses, d'Eschille, tous les sujets traités par les poëtes grecs étoient puisés dans les annales de la nation; mais ils ne s'emparoient que d'événemens éloignés, défigurés ou embellis par d'heureux mensonges. C'étoient des divinités, des héros qu'ils tiroient du majestueux panthéon élevé par le génie d'Homère : ils suivoient des traditions consacrées par la croyance populaire, par les cérémonies religieuses. Ecrivant pour des

républicains, ils ne craignoient point de retracer les malheurs et les crimes des maisons royales de Thèbes, d'Argos, de Corinthe. La tâche du poète anglais étoit bien plus délicate. Il osa représenter devant Elisabeth le tableau de la tyrannie de Henri VIII, bien qu'elle eût hérité de son despotisme et d'une partie de sa cruauté. Il commence à mettre en drame l'histoire de sa nation, à l'instant où les événemens influent sur la politique des siècles. Il peint ce cruel roi Jean, lâche assassin d'un enfant qu'il doit protéger, favorisant et justifiant l'audace des barons par une tyrannie sans éclat, et laissant élever, par crainte et non par générosité, les premières colonnes de la liberté anglaise. Il offre Richard II, corrompu par la flatterie, victime de conseillers perfides, ne trouvant qu'un seul défenseur, l'évêque de Carliste, qui lit dans la sentence de mort du roi l'histoire de deux siècles de carnage et d'horreurs (*). Le

---

(*) . . . . Let me prophesy—
The blood of English shall manure the ground,
And future ages groan for this foul act;
Peace shall go sleep with Turks and infidels,
And, in this seat of peace, tumultuous wars
Shall kin with kin, and kind with kind confound;
Disorder, horror, fear and mutiny,
Shall here inhabit, ant this land be call'd
The field of Golgotha and dead men's skulls.

sang anglais, dit-il, inondera la terre; les âges futurs gémiront de l'acte que vous voulez consommer; la paix habitera chez les Turcs et les infidèles, et la guerre désolera les lieux destinés à la paix; les liens de la nature seront brisés; le père combattra contre le fils, et le fils contre le père; le désordre, l'horreur, l'abomination régneront sur cette terre; la haine de la postérité et le cri de vos enfans vous accuseront et s'élèveront contre vous.

En mettant sur la scène Henri IV et Henri V, il offre l'Angleterre au plus haut point de sa gloire, il flatte l'orgueil de sa nation, il se montre en vrai citoyen dans le discours qu'il fait tenir par ce dernier au chef de la justice. L'autorité du monarque cède à la majesté des lois. Le tragique n'a point de tableaux aussi brillans à retracer dans Henri VI; le continent se soustrait à la domination du Léopard; la couronne perd presqu'à la fois le fruit de ses alliances et le fruit de la valeur de ses héros. Mais des caractères imposans signalent cette époque: c'est un Warvick, guerrier brave et sujet dangereux, changeant continuellement d'affection et

---

O, if you rear this house against this house,
It will the wofullest division prove
That ever fell upon this cursed earth;
Prevent, resist it, let it not be so,
Lest children's children cry against you — woe!

de parti ; renversant le trône qu'il vient d'élever ; passant au secours d'un prince dont il fut l'oppresseur. C'est un Glocester, dont une reine impérieuse et un roi foible punissent les vertus. C'est une Marguerite d'Anjou, qui a provoqué tous les maux qui fondent sur son époux et sur son royaume, mais qui vient commander le respect par les ressources de son esprit, et l'admiration par son courage.

L'exécrable Richard III étoit-il un héros bien dramatique? C'est un monstre qui calcule froidement les attentats; c'est un ennemi du genre humain, qui avoue avec une franchise barbare la haine sauvage dont il est animé; c'est un atroce misanthrope, qui se croit en droit de se venger sur son espèce des torts de la nature envers lui. Tout, dans son histoire, excède les bornes de la vraisemblance, et tout est cependant vrai. Il offre à la princesse Anne une main teinte du sang de son mari, de son beau-père, et elle reçoit cette main. Ce pardon, accordé au plus atroce des meurtriers, qui blesse toutes les convenances morales et dramatiques, produit d'ailleurs une scène du plus grand effet. Le poète sait mêler les couleurs les plus pathétiques à d'horribles tableaux. Rien de plus touchant que celui de la mort des deux petits princes Arthur : il oppose l'innocence, qui ne redoute rien, qui sourit

à

à l'aspect des bourreaux, à la haine, qui se désaltère dans le sang de victimes qui ne font que de naître; à l'ambition, qui poursuit chez les enfans la funeste grandeur des pères. En mettant sous les yeux de la fameuse Elisabeth la peinture des caprices sanguinaires de Henri, il falloit garder des ménagemens; il falloit flatter la fille, en retraçant les fautes ou plutôt les crimes du père, d'un roi dont l'existence fut un fléau pour sa famille, pour une génération entière, mais dont la mémoire devient moins odieuse par le résultat d'actes qui honorent plus le siècle qui les accueilloit que l'esprit qui les dicta. Ces ménagemens, Shakespeare les garde, mais il appelle l'attention sur les créatures du monarque, qui ne tardent point à devenir ses victimes; sur Thomas Cromwel, qui succombe; sur Wolsey, qu'un maître punit avec une barbare justice, pour avoir flatté ses penchans; sur Catherine d'Arragon, presque la seule des femmes de Henri à laquelle un dégoût du tyran n'eût point valu un arrêt de mort.

Nous ne considérerons point les pièces historiques de Shakespeare comme des chefs-d'œuvre; c'est l'art dans sa naissance, c'est le génie que le goût n'a point éclairé, c'est un assemblage souvent bizarre de beautés qui ravissent, et de défauts qui détruisent toute illusion; ce sont les tentes de l'arabe vagabond, à côté des plus ma-

gnifiques édifices de Palmyre, ou les divinités informes dont l'Egyptien décoroit ses temples, près du Jupiter de Phidias ou de la Vénus de Praxitelle.

Le génie du tragique anglais éclate par des discours où le sentiment respire par des sentences morales qui feroient croire qu'il sortoit de l'école des philosophes, par des tableaux sombres, et par des réflexions qui annoncent qu'il avoit vu l'homme; et dans les misères d'une abjecte fortune, où il se montre à la pitié, et dans les tourmens de la grandeur, où il se dérobe à toute compassion, par la triste prérogative de l'orgueil (*).

Shakespeare prit d'autres sujets dans les chroniques de sa nation, espèce de mythologie qui laisse aux poètes une grande latitude, et dans quelques fabliaux dont les romanciers avoient dérobé le fonds à l'histoire. Dans Mackbeth, il présente l'ambition s'emparant du cœur d'une femme; elle triomphe des incertitudes, des restes de vertu de son époux; l'hospitalité est violée, les sermens sont trahis; le général tue le monarque pour lequel il venoit de combattre. Le merveilleux, dans cet ouvrage, détruit une partie de

(*) Methought i heard a voice cry, sleep no more!
Mackbeth doth murder sleep.

l'illusion, mais des situations uniques, des vers sublimes, appellent sur quelques passages l'intérêt dont un homme d'un goût éclairé eût revêtu toute sa pièce (*). Rien de plus éloquemment exprimé que les remords de Ladi Mackbeth; mais rien de plus invraisemblable que le début et le dénouement de ce drame : il suivoit la tradition historique. Qui le forçoit à la respecter ? Racine sembloit devoir conserver une grande vénération pour Euripide, et cette vénération ne le force point à transporter sur notre scène le merveilleux de la Phèdre et de l'Iphigénie grecques. Ailleurs, le poète anglais offre la nature humaine dans l'état le plus humiliant et le plus triste, dans l'aliénation de l'esprit. Sophocle fut le seul chez les anciens qui peignit un homme dont l'injustice avoit altéré la raison. Nous ne ferons aucune comparaison entre l'Ajax et le roi Léar; la première pièce pouvoit intéresser des Grecs que le génie d'Homère avoit habitués aux rêves séduisans de la my-

(*) O hard condition, and twin-born with greatness,
Subject to breath of ev'ry fool, whose sense
No more can feel but his own wringing.
What infinite heart-ease must Kings neglect,
That private men enjoy? and what have Kings
That privates have not too, save ceremony?
And what art thou, thou, idol ceremony?
What kind of God art thou? that sufferst more
Of mortal griefs than do thy worshippers?

thologie. L'ouvrage anglais tient davantage à l'état habituel de la nature humaine ; il nous présente un père puni de sa coupable prédilection, et qui ne trouve d'appui que dans la fille qu'il a méconnue ; son désespoir est celui d'un caractère sombre et furieux. C'est un roi sans puissance, qui, au défaut de celle qu'il abdiqua, appelle au secours de sa haine l'enfer et les cieux. Le poète nous repose sur des tableaux de l'expression la plus touchante ; il oppose à des filles impies révoltées contre un père, un ami vertueux, qui s'attache aux destinées d'un monarque qui n'a plus que des malheurs a faire partager, et qui ne paye que par des imprécations et des fureurs les tendres soins de la bienveillance. L'original sublime de Shakespeare a produit une foule de copies ; la plus parfaite est la Clémentine de Richarson : c'est un genre de folie différent. Clémentine est dominée par l'esprit religieux ; elle aime, elle est aimée ; l'aigreur, la violence, ne peuvent entrer dans son ame. Les passions exercent une influence qui se modifie d'après la nature des esprits qu'elles embrâsent. Ainsi, le feu qui tombe sur l'encens exhale une délicieuse odeur, et procure un plaisir sans mélange de crainte. Est-il porté sur les gerbes de Cérès, ou sur l'arbre résineux de nos forêts, il incendie ; il dévore des régions entières.

Hamlet offre le même sujet qu'Oreste, mais traité d'une autre manière; c'est un fils qui veut venger un père, et qui devient cruel par l'abus du plus noble sentiment de la nature. Nous n'excuserons point les absurdités que l'auteur offrit à son siècle comme un déplorable tribut, des beautés sublimes les rachètent; le rôle pathétique d'Ophélie, le monologue du prince sur les misères humaines, le moyen par lequel il s'assure du crime de sa mère, sont de belles scènes et d'heureuses conceptions dramatiques. La haine avec ses excès affreux, qui retombe sur d'innocentes victimes, et l'amour avec ses transports, avec l'audace qu'il sait inspirer au sexe le plus foible, avec le désespoir qu'il commande, ne sont peints dans aucun ouvrage avec plus de vérité que dans *Roméo et Juliette*. L'amour prend un autre caractère dans *Othello* : la jalousie le rend terrible, sans rendre le coupable odieux. Toutes les apparences condamnent une épouse innocente, une ruse infernale a préparé son supplice et le malheur de son époux. Combien le spectateur est attendri par les pressentimens de Desdemona, par le souvenir d'une sœur, dont elle se rappelle une plaintive romance qui semble l'avertir d'une soudaine infortune, par le discours du général more, se défendant d'avoir employé des moyens surnaturels pour gagner le cœur d'une femme dont son

âge et sa figure devoient repousser la tendresse!

Shakespeare est encore un des premiers auteurs comiques de sa nation; il n'a point de rapport avec Aristophane ni avec Plaute, il invente rarement ses sujets, qu'il tire de contes ou de fabliaux; mais il excelle dans la peinture des mœurs et des caractères. Son Timon d'Athènes est aussi philosophique que le charmant dialogue de Lucien; ses Femmes joyeuses de Windsor ont le ton de gaieté qui convient aux personnages qu'il met en scène; dans la Tempête, il se fait pardonner d'insupportables bizarreries par des tableaux gracieux et attendrissans; car un de ses titres de gloire, c'est de se montrer partout moraliste, de rappeler, par le spectacle de la souffrance et du malheur, à la bienfaisance ou à la pitié; on s'aperçoit, en le lisant, qu'il a fait une étude profonde de la nature physique; elle lui fournit des images, des comparaisons qu'il employe de la manière la plus heureuse.

Shakespeare échappe au parallèle, et par ses beautés et par ses défauts; il fut, comme Eschyle, le créateur d'un théâtre, mais il n'avoit point les mêmes ressources que le poète grec. Le théâtre, chez les Athéniens, fut, dès sa naissance, protégé par la politique, par l'esprit national; Périclès encourageoit le tragique, qu'il redoutoit, et Elisabeth, bien que savante, n'offroit aux arts d'ima-

gination qu'un stérile appui. L'auteur de Prométhée, des Perses, d'Agamennon, se vit éclipsé, dès son vivant, par d'heureux rivaux, et l'Angleterre a vu des émules de Shakespeare, sans croire qu'il eût encore de successeurs. Il n'a point de rapport avec Corneille, dont l'immense et prodigieux génie fut nourri par l'étude des anciens, et dont les taches ne tiennent point à l'ignorance de l'art, mais à cette loi presqu'invariable de la nature, qui ne permet point à l'orgueil humain de se vanter d'une perfection absolue.

Voltaire fut le premier qui nous révéla quelques beautés de Shakespeare; mais ce grand homme se montroit quelquefois jaloux des talens, bien qu'il n'en dût redouter aucun; il affoiblit dans le poète anglais des traits de génie qu'il admire; il grossit des fautes dont la médiocrité ne se rend point coupable, mais la mort de César et Zaïre prouvent l'étude qu'il avoit faite du tragique de la Grande-Bretagne. Son successeur à l'Académie française ne fit point de critique sur cet illustre étranger, il eut le noble courage d'agrandir notre scène de ses conceptions originales et sublimes; il se montra comme un grec qui, chargé des trésors d'Athènes, va puiser des richesses nouvelles chez les brames de l'Inde et chez les prêtres de Memphis; il nous fait gémir sur la malheureuse veuve d'un héros, cherchant à soustraire son fils

aux fureurs d'un tyran; il rend un but moral à la tragédie du roi Lear, et fait triompher la vertu qui succombe si souvent sur la terre. Ladi Mackbeth s'offre sur notre scène avec ses fureurs et ses remords; Hamlet, avec sa religieuse férocité; Othello, avec ses transports jaloux, et sa victime avec des traits plus touchans encore; ainsi Corneille prenoit dans Sénèque et dans Lucain d'heureux sujets ou d'énergiques tableaux; ainsi Racine évoquoit l'ombre auguste d'Euripide, et rendoit sa nouvelle existence peut-être plus brillante que l'ancienne.

Ben Jhonson fut le contemporain de Shakespeare; il eut des connoissances qui manquoient à ce grand poète, mais il n'eut point le génie, qui supplée à toutes les connoissances. Dans son Catilina, il copie Cicéron et Saluste; il ne prête point de formes nouvelles à ce hardi scélérat, qui sut expier par une mort courageuse l'infamie de son existence. Deux poètes français ont été plus heureux: Voltaire, en faisant parler Cicéron, se montre digne d'un homme dont il partageoit l'universalité de talens et l'immense amour de la gloire; et malgré un style incorrect et barbare, Crébillon sut imprimer à son Catilina le cachet du génie. La pièce de Ben Jhonson, sur les disgrâces du ministre favori de Tibère, devoit offrir des traits nouveaux à l'homme qui avoit vécu sous Elisabeth, et rappeloit sans

doute le régime atroce de Henri VIII. Le rapport entre ces deux hommes ne peut échapper ; l'un se servoit de son sénat comme l'autre de son parlement ; tous deux employèrent la ruse, lors même qu'ils pouvoient recourir à la force ; tous deux humilièrent les corps les plus puissans de leur empire, firent de leurs ministres des créatures serviles, et ensuite de déplorables victimes ; mais l'anglais laissa des institutions ; la violence les créa, la froide raison les accueillit ; le romain ne transmit à ses successeurs que l'épouvantable et dangereux exemple d'une tyrannie qui fit souffrir l'imbécile Claude, bénir les premières années de Néron, et rendit presqu'insensible aux vertus de Titus et de Trajan.

Les pensées de Tacite se retrouvent dans le Séjan de Ben Jhonson, comme celles de Cicéron dans Catilina ; mais c'est de l'or sans alliage. Racine, dans Britannicus, fait beaucoup mieux que profiter des richesses étrangères, il égale et surpasse souvent, en vers sublimes, la prose du plus grand écrivain de l'antiquité.

Un poëme épique appartient au règne d'Elisabeth : la Reine des fées, de Spenser, peu connue du public anglais, est entièrement ignorée en France. L'auteur est un émule de l'Arioste, il voulut flatter le génie romanesque de sa souveraine ; elle oublia de le récompenser, un de ses

plus dignes favoris se chargea de ce devoir. Quelques passages de cet ouvrage nous ont frappés par un caractère de magnificence dans les détails, qui semblent tenir, aux yeux de l'homme qui étudie l'histoire avec soin, à quelques objets qui s'étoient offerts aux yeux de l'écrivain. Elisabeth avoit l'innocente manie de ressusciter les brillantes fictions du paganisme; ses courtisans lui donnoient quelquefois des fêtes où l'on ruinoit une province pour transporter dans un hameau une nouvelle Paphos ou une nouvelle Arcadie. Nous pourrions appuyer cette idée par des faits, et nous en trouverions dans la vie d'un Leycester, qui se fit pardonner le déshonneur des armes anglaises dans les Pays-Bas par l'Apothéose payenne et par la réception poétique dont il divertit les chagrins de son illustre maîtresse; il est assez probable que Spenser, témoin de ces fêtes, en ait tiré le parti que les poètes italiens, contemporains de Laurent de Médicis, surnommé le magnifique, tirèrent de celles qui décorèrent et firent chérir sa domination.

Nous croyons pouvoir prêter de l'intérêt à ce passage par la traduction de quelques vers d'Adisson : « Spenser, dit-il, fut animé d'une » fureur vraiment poétique; il captiva par d'an- » tiques fictions un siècle que le goût n'avoit » point encore éclairé; notre nation, à demi-

» sauvage, se livroit aux doux charmes de l'ima-
» gination, et s'abandonnoit au génie du poète;
» des mers inconnues, qui conduisoient à des
» palais magnifiques, des dragons dévorans, des
» beautés poursuivies et défendues, des chevaliers
» d'une indomptable valeur, offrent dans l'éloi-
» gnement quelque attrait, quelque vraisem-
» blance; mais, considérés de près, ils ressem-
» blent au timide éclat des étoiles, à l'aspect
» du matin les premiers rayons du soleil les dis-
» sipent. »

L'éloquence, considérée comme art, fut nulle sous Elisabeth; envisagée comme l'expression d'âmes fortes et indépendantes, comme germe de grandes révolutions, elle fut bien loin d'être stérile. Une réforme religieuse, qui vint électriser les esprits, dut inspirer de grandes et sublimes idées : proscrire l'enthousiasme de la vie humaine, c'est anéantir toutes les vertus, c'est réduire l'oiseau de Jupiter, qui s'élève vers les cieux, au vol de l'hirondelle, qui rase les étangs; l'enthousiasme anime l'univers, sans lui tout se tait dans l'immense ouvrage de l'Éternel; l'amitié n'a plus de jouissances, l'amour n'a plus d'illusion, la piété, ce lien sublime des sociétés humaines, voit renverser ses temples et ses autels, le malheureux perd sa dignité, et l'homme fortuné n'a plus de bonheur.

C'est à Thomas Wendvorl, que nous retrouverons plus tard, que l'Angleterre dut le germe de son éloquence politique, germe bien informe; c'est le gland que le vent jette sur la terre, et qui devient un arbre sous lequel des générations vont se reposer.

Ce fut au sein des orages que la philosophie brilla; elle s'indigne quelquefois des objets que les poètes célèbrent, bien que le poète sans philosophie ne soit que l'Apollon précipité de l'Olimpe, et condamné aux plus vils travaux. Thomas Morus fit un code de bonheur, sous le règne de Henri VIII; il aimoit à se reposer sur des idées douces; il détestoit son siècle; ses rêves sont moins brillans que ceux de Platon, et son Utopie, où l'on établit l'égalité des fortunes, systême fou dans toutes les têtes, et bizarre à l'excès dans celle d'un ministre, eut le même honneur que celui du disciple de Socrate. Aristophane ridiculisa l'un dans sa comédie des *Harangueurs*, et Shakespeare, dans sa comédie intitulée la *Teirpête*, fit justice de l'autre.

Thomas Morus ne s'éleva point au-dessus de son siècle; il sut créer un monde imaginaire; il falloit s'attacher à des objets réels, et faire comme l'auteur du Télémaque, d'une fiction, l'instruction ou l'histoire d'une foule de peuples célèbres et d'hommes illustres ou fameux.

Si la philosophie de Morus n'eut aucune influence sur son siècle, celle de Bacon éclaira l'époque à laquelle il appartient, et influa sur les âges suivans, moins par les découvertes qu'il fit que par la route qu'il traça, que par l'expérience, l'observation dont il substitua la marche à l'esprit des systêmes, au culte fanatique pour les anciens, qui empêchoit les modernes d'avancer; il rendit des services aux lettres ainsi qu'aux sciences; il porta des vues ingénieuses et nouvelles sur cette mythologie, qui fut la religion de tant de peuples, et qui est encore la source féconde où puisent les arts d'imagination et les arts libéraux. Il écrivit sur la politique et sur la morale; mais il traita la première en fauteur du despotisme, et la seconde en homme froid, qui n'a ni affection, ni estime pour ses semblables, qui est plus disposé à tirer parti des vices, qu'à faire naître des vertus, qui doute de ces passions grandes et généreuses qui font l'orgueil du genre humain. Quelques hommes d'état peuvent goûter ses maximes, peuvent applaudir à la finesse de ses observations, mais le politique, fait pour honorer son pays, lui préférera la noble et sublime doctrine des offices et des tuscalanes du philosophe romain : l'amour de l'humanité est le principe de toutes les grandes actions; et celui qui a peine à croire à la vertu, révèle par sa défiance les vices de son cœur. Bacon écrivit l'histoire de Henri VII,

sujet riche et digne de la plume d'un génie indépendant, mais Bacon étoit trop esclave de la faveur pour bien peindre l'administration de ce prétendu Salomon de l'Angleterre, dont toute la sagesse consistoit dans l'esprit fiscal, qui se faisoit un revenu des conspirations et des révoltes, et ne sauvoit les têtes des coupables qu'en dévorant l'héritage de leur postérité. Digne d'admiration par l'étendue de ses talens, Bacon eut le malheur de ne se créer aucun droit à l'estime, et de mériter que Pope l'appelât le plus grand et le plus vil des hommes : professeur d'une université, il fût mort avec toute sa gloire, les grands emplois furent pour lui les plus terribles des écueils ; l'horreur des siècles poursuit l'homme coupable ou l'homme foible qui se charge d'accuser son bienfaiteur, et la philosophie rougit d'avouer un ministre concussionnaire comme l'un de ses plus beaux ornemens. Ne faisons point grâce aux vices des personnages célèbres, et apprenons à ceux qui ont la noble passion de la gloire, que s'ils veulent obtenir une vénération sans mélange, il faut que le cœur se repose avec autant de satisfaction sur le tableau de leur vie, que l'esprit sur les augustes fruits de leurs travaux et de leurs veilles.

Le seizième siècle fut pour l'Angleterre l'époque d'événemens qui eurent sur les siècles qui suivirent la plus puissante influence. Henri VIII se fait ré-

formateur, il maîtrise les opinions, et sert, par sa tyrannie, la raison humaine, qui n'est jamais plus puissante qu'après une longue oppression. Voulant être infaillible, il enlève au pontife de Rome la prérogative de l'infaillibilité, et l'on sait ce qu'il fit comme chef de l'Eglise ; d'immenses propriétés enlevées au corps le plus puissant, composent des colonies à l'agriculteur, à l'artisan, et l'industrie féconde des lieux que la religion, dans ses jours de ferveur, avoit sanctifiés.

La philosophie bannit l'aride scholastique des universités. Edouard VI ne fait que paroître sur le trône; Marie fait des martyrs et des héros par ses persécutions; Elisabeth rend sa nation redoutable. On reconnoît le sang des Tudors, et dans ses froides barbaries et dans ses vastes conceptions; ses marins humilient l'Espagne, tandis que d'autres lui ouvrent l'entrée du Nouveau-Monde; sous son administration, les lettres florissent sans qu'elles soient protégées; la plus savante des princesses n'a point la politique d'Octave, mais quelques-uns de ses courtisans ont la générosité de Mécènes ! Nous ferons sentir la part de ce siècle aux grands événemens du dix-septième, et nous verrons naître des révolutions d'un caractère terrible et frappant, des calamités épouvantables pour une époque, et des lumières et des moyens de bonheur pour une foule de générations.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Tandis que l'Italie portoit au plus haut point de perfection les arts, fruits heureux de l'administration et du goût éclairé des Médicis; que l'Espagne offroit les trésors d'une imagination inspirée par de grands événemens; que l'Angleterre se créoit, au milieu des troubles, le plus magnifique avenir, la France étoit loin de faire pressentir la gloire que les beaux arts lui devoient procurer. L'oppression du peuple, le poids accablant du régime féodal enchaînoient les facultés d'une nation qui devoit offrir tant de modèles et tant de grands exemples. Nos rapports avec l'Italie devoient hâter les jours de la civilisation. Louis XI, politique habile, et que la bassesse des moyens qu'il employa nous empêche de placer parmi les grands hommes, souhaitoit joindre, par une alliance, un pays qui étoit déja très-illustre, avec un autre qui attendoit le moment de l'illustration. Son successeur fit valoir ses droits ou ses prétentions sur le royaume de Naples. Louis XII fit d'inutiles conquêtes, puis-

qu'il

qu'il devoit les perdre, est plus occupé du bonheur des peuples que des beaux arts : il vit avec indifférence ceux qui faisoient l'honneur de l'Italie. François I.er ne fut point un roi citoyen, mais il protégea les lettres : il accueillit le mérite dans les étrangers comme dans les regnicoles, et des monumens durables le font vivre dans la mémoire des Français. La plupart de ses successeurs, jusqu'à l'illustre Henri IV, furent ou des princes sans caractère et sans talens, ou d'épouvantables et dangereux génies : quelques-uns aimèrent les lettres, et l'on est surpris d'en trouver le goût et le talent dans Charles IX. Il est vrai que Néron faisoit des vers, et qu'il accordoit sa lyre à la vue de l'embrasement de Rome, qu'il avoit incendiée. Le génie de deux poètes avoit formé la langue italienne au quatorzième siècle; nos poètes français du seizième n'eurent pas la même influence : Ronsard défigura notre idiome en croyant l'agrandir, en le hérissant d'expressions grecques et latines; il n'étoit point dépourvu de talens, mais la bizarrerie de son goût les rendit inutiles; il ne fit rien pour la postérité, et parut un prodige à son siècle : l'Homère de l'Italie, son contemporain, ne vit la gloire sourire qu'au dernier rayon de sa vie, et toute celle de Ronsard fut remplie par les louanges, par les honneurs; un roi le célébra dans des vers plus naturels que ceux du poète; un cardinal fit retentir

sur sa tombe la voix de l'enthousiasme, et la pompe de ses obsèques fut une espèce d'apothéose. Comme il n'entre dans notre plan que d'examiner les écrivains qui ont influé sur les arts, sur la marche de l'esprit humain, ou caractérisé d'une manière particulière l'époque à laquelle ils appartiennent, nous aurons peu de choses à dire sur nos tragiques français du seizième siècle. Ils abandonnèrent la représentation des mystères, qui amusoient et édifioient la multitude, pour travestir, sous les formes les plus bizarres, les magnifiques sujets de l'ancienne tragédie grecque. Après la grande épopée, aucun genre n'exige plus impérieusement une langue majestueuse et énergique, que celui qui ne doit représenter que des idées, des sentimens et des passions qui sortent de l'ordre commun. La farce de Patelin nous amuse encore dans un vieux langage : nous lisons avec intérêt les vers de nos troubadours, mais Hermione, Hécube, Andromaque, exprimant leurs passions ou leur douleur dans l'idiome de Jodelle, excitent le rire au lieu de provoquer les larmes. Régnier et Marot continuent de nous charmer, parce qu'ils ont le style qui convient au genre qu'ils traitent, parce qu'ils ont les grâces d'une aimable naïveté; le premier n'écrivit point la satyre comme Juvénal, elle eût exigé une force d'expressions, une grandeur d'images dont notre langue n'étoit point encore susceptible; mais

il imite l'enjouement, les grâces, l'heureux abandon du favori d'Auguste. Régnier ne poursuit point avec un fouet sanglant des vices qu'il partage ; il joue avec les ridicules, il badine avec la corruption; il nous fait la confession des plaisirs peu délicats qu'il goûte ; en se peignant il caractérise un siècle où le masque de la décence ne couvroit point les désordres de la conduite, où le discours étoit licencieux quand l'esprit étoit libertin. Dans les temps de politesse, tout change de face, le cœur est dépravé, mais la langue est chaste et pure. Cette dignité dans les formes extérieures a son avantage; elle maintient la pureté des mœurs dans les ames innocentes; elle avertit même les hommes corrompus du mépris que l'on fait de la débauche, puisque l'on n'en peut souffrir l'expression à moins de s'être affranchi de toute pudeur.

Marot fut entraîné par le caractère de son esprit vers un genre auquel convenoit la langue du seizième siècle, et dont ses imitateurs ont quelquefois reconquis l'usage. Badin, élégant, naïf, l'expression coule sous sa plume avec la pensée, son libertinage paroît innocent et ses épigrammes sont pures de fiel et de méchanceté; ses mœurs ne sembloient point le disposer à la réforme de Calvin, cependant il l'adopta, fut persécuté pour elle et s'efforça de la servir; il mit en français les cantiques de ce roi d'Israël qui fut plus grand

comme poète que comme monarque, qui expia d'une manière pathétique et quelquefois sublime de grands crimes, suites déplorables de coupables foiblesses; mais notre langue, mais le tour d'esprit de Marot ne permettoient point alors de rendre avec leur énergie les pseaumes où le prophète abaisse toutes les puissances du monde sous le sceptre auguste de l'Eternel, peint le juste grand dans l'adversité et menace de la foudre l'impie que caresse la fortune et qu'escorte la puissance; le naïf traducteur n'avoit point la sensibilité qui convenoit pour rendre touchans les passages où le gendre de Saül, où le tendre ami de Jonathas déplore la victoire qui le délivre de l'un et la cruelle catastrophe qui le prive de l'autre. Comme écrivain original, il fit admirer son talent; notre bon La Fontaine ressuscita et surpassa sa charmante simplicité; comme interprête de David, il fit estimer son zèle et se fit chérir de sa communion.

Ce ne fut que sous la plume de Malherbe que la poésie acquit de la force et de la majesté; il appartient à deux siècles; le caractère de grandeur qu'il sut imprimer à notre langue est un de ses plus beaux titres de gloire; peu riche d'idées, il est heureux dans l'expression; il ne sait point comme Pindare agrandir un lieu commun, transporter l'olympe et la terre dans un petit canton qu'il célèbre, il ne sait point comme Horace

mêler des idées voluptueuses à des idées mélancoliques, placer la rose à côté des cyprès. Ses productions semblent moins l'enfantement du génie qui tourmente et sert le grand écrivain, de l'enthousiasme qui le domine et le subjugue, que le fruit du talent secondé par l'opiniâtre travail; il imite assez heureusement le lyrique latin dans son ode à Duperrier; l'esprit national qui s'attache à la mémoire du meilleur de nos rois, ajoute au mérite de celles où il déplore l'attentat commis contre le vainqueur de la ligue; mais qui peut applaudir à celle qu'il adresse à Louis XIII, armant toutes les forces de son royaume contre ces enfans de Calvin, qui avoient relevé le trône de son père, qui n'invoquoient d'autre tribut de gratitude que cette liberté de conscience qu'un roi ne peut refuser sans méconnoître les limites qui séparent la juridiction du ciel de celle de la terre. Cette ode, où l'on remarque des strophes sublimes, ressemble au chant d'extermination des sauvages. Ce n'est point un français que l'on croit entendre, mais un cannibale affamé de sang. Il est permis quelquefois à un poète de n'être point au niveau de la philosophie de son siècle, mais peut-on souffrir qu'il se déclare en état de guerre contre l'humanité. Des époques signalées par de grandes révolutions sont favorables à l'éloquence quand une langue a obtenu son degré de vigueur et de maturité.

Les orateurs du seizième siècle ne se firent point remarquer en France par l'éclat du style, mais par des pensées fortes, mais par des vœux formés en faveur du genre humain, mais par l'invocation de ses salutaires réformes, peu d'âges chers ou affreux au souvenir des hommes, peu d'époques furent aussi féconds en grands talens, et le zèle religieux faisoit un devoir d'en déployer toutes les ressources. L'homme sensible trouve à s'attendrir sur quelques harangues, objets de dédain pour le rhéteur qui n'admire que la pompe des phrases; le premier paie un tribut de vénération à ces nobles qui stipulèrent aux états de Blois les intérêts du peuple, et à ces prêtres qui défendirent les droits sacrés de la conscience, à ce ministre vertueux qui est encore un des plus beaux ornemens de notre histoire. L'Hôpital appartient à la législation par les réglemens qu'il fit et par les admirables préambules dont il les motive; à la religion, qu'il sauva du blâme d'avoir l'inquisition pour auxiliaire; à la philosophie, qu'il préserva d'un fléau qui devoit la frapper de mort dès l'instant de sa renaissance; à la poésie, qui fit les délices de sa retraite et qui compose les plus intéressans mémoires de sa vie. En vous parlant, messieurs, dans la dernière séance, d'un célèbre ministre d'Angleterre, qui flétrit par sa conduite la gloire achetée par ses talens, je fus

contraint de joindre le sentiment amer de l'indignation contre l'homme au sentiment d'estime pour l'écrivain; ici ce triste retour sur la nature humaine qui la calomnie dans son plus bel ouvrage ne peut exister. L'Hôpital, est grand et vertueux à quelque époque qu'on le considère, il résiste au funeste génie des Guises, auteurs de sa fortune, lorsqu'il voit ce génie en révolte contre l'état; il s'efforce d'arracher un prince foible à la funeste influence d'un conseil désastreux et d'une mère coupable; les dangers l'environnent, il reste calme; la Saint-Barthélemy sonne, la France est déshonorée; il regarde la vie comme un fardeau, il voit avec une sorte d'allégresse une garde tutélaire qu'il prend pour une troupe d'assassins, il est aussi touchant dans la vie privée qu'il est grand dans la vie publique; comme père, comme époux, comme ami, il attache par des traits qui ne seroient que simples dans une ame vulgaire, et qui sont sublimes dans une grande ame; il prouve par toute sa conduite la vérité de cette réflexion du plus profond des historiens, qu'il peut encore exister des vertus sous les tyrans : un français se repose avec un sentiment d'orgueil sur l'image d'un tel homme, il éprouve les jouissances pures du patriotisme, il s'attache au pays que ses vertus ont honoré, aux lieux qu'a consacré sa présence, aux insti-

proscription des lumières, et contre les parlemens, qui croyoient avoir les mêmes intérêts que la Sorbonne; il favorise le commerce; il rappelle quelques arts utiles de l'Italie; il se montre populaire, et par sa haine du luxe, et par l'affection qu'il témoigne aux classes plébéiennes; la vivacité, la pénétration de son esprit se manifestent dans des réponses pleines de sens et de justesse; mais si la dissimulation a dépravé son cœur, la superstition, fruit des remords, dégrade son intelligence; il croit expier ses crimes par le culte idolâtre qu'il rend à la Vierge, et croit prolonger sa vie en appelant un moine du fond de la Calabre; il fit quelque bien à la France, mais avec des moyens si odieux, avec des formes si barbares, qu'il affranchit de toute reconnoissance.

Philippe de Comines écrivit l'histoire de Louis XI avec un esprit indépendant; il juge bien le caractère de son héros, les motifs de ses actions; il le peint quelquefois à grands traits, à la manière de Tacite, mais il ne pressent point l'influence de sa politique sur les destinées de son pays. Montesquieu avoit suppléé, sous ce rapport, à Comines; un accident nous a fait perdre son ouvrage, et c'est une perte irréparable.

Le président de Thou eut une pensée hardie, celle de faire l'histoire d'événemens qui venoient de se passer, et dont les terribles résultats pe-

soient encore sur la nation. Horace, dans une de ses belles odes, retrace à son ami Pollion (*) le danger de peindre les guerres intestines qui ont désolé Rome, lorsque le sang des citoyens fume encore. Quel courage ne faut-il point pour se montrer impartial au milieu de violentes factions, qui toutes s'élèvent avec fureur contre l'écrivain qui ne pallie point leurs fautes, qui n'exagère point leurs vertus, qui ne se fait point leur panégyriste, au lieu d'être leur historien! De Thou ne tait aucun crime, n'excuse aucune perfidie, ne soumet point les droits de l'humanité aux calculs d'une barbare politique. On l'accusa de penchant au calvinisme, parce qu'il abhorroit les horreurs de la Saint-Barthélemy, et qu'il ne sacrifioit point le culte de Genève au despotisme de Rome. Sa narration animée, abondante, rappelle celle de Tite-Live, dont il emploie la langue; ses réflexions annoncent un esprit étendu et exempt de préjugés, et l'homme de bien, et le cœur sensible se révèlent dans l'indignation que lui inspirent

---

(*) Motum ex Metello consule civicum,
Bellique causas, et vitia, et modos
Ludumque fortunæ, gravesque
Principum amicitias, et arma
Nondum expiatis uncta cruoribus,
(Periculosæ plenum opus aleæ!)
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

l'injustice et la perversité ; il parcourt l'univers à l'époque où les plus grands mouvemens en changent la face, où le nord maîtrise la politique à l'aide des innovations religieuses, où la navigation ouvre à l'Europe des régions immenses et d'inépuisables richesses. De Thou fut le premier français qui fit une histoire générale, et qui offrit l'exemple, trop peu suivi, d'un grand amour pour la vérité et d'un respect religieux pour les droits de l'espèce humaine.

Les mémoires offrent à l'historien les matériaux qu'il dispose ; ils piquent l'attention quand ils retracent toute la conduite d'un homme illustre, le tableau fidèle des événemens qu'il a dirigés. Il faut avoir un grand mérite ou une grande présomption pour se flatter qu'on ne révoltera point les autres en parlant de soi avec avantage, que l'on se fera pardonner les foiblesses de l'amour-propre ; il faut avoir une grande franchise, et peut-être un sublime orgueil, pour avouer les erreurs que l'on a commises, les fautes que l'on a faites, et pour se peindre comme nous peindroit une main étrangère. Peu de mémoires méritent autant l'attention du philosophe que ceux de Sully ; ils sont l'expression de ses grandes pensées, de ses vues de réforme, des obstacles qu'il eut à vaincre, et que surmonta son énergique caractère ; ils offrent tour à tour le monarque et le ministre, l'un avec

ses formes aimables, ses vertus et ses foiblesses, son amour du bien et son penchant irrésistible pour les voluptés; l'autre avec sa rigide justice, son zèle pour le bonheur de l'État, vertus qui tenoient plus à l'élèvation de son ame qu'à la sensibilité de son cœur. Henry aimoit les hommes, Sully n'aimoit que ses devoirs; l'un cherchoit des jouissances dans l'affection publique, l'autre n'en vouloit que dans le témoignage de sa conscience et dans l'approbation des siècles. Le ministre, avec une volonté plus ferme, un esprit plus étendu, savoit braver les murmures, s'élever au-dessus de timides considérations; il alloit à son but sans hésitation comme sans crainte. Le prince craignoit de froisser, par des réformes salutaires, les fauteurs des anciens abus; il étoit trop voluptueux pour avoir un caractère inébranlable, et trop bon pour se piquer d'une sévère équité. Henry eût gouverné l'État comme un père indulgent gouverne sa famille; il laisse quelques désordres sans réprimande et des fautes impunies; le soin qu'il prend de quelques individus, nuit quelquefois au corps entier; Sully eût voulu administrer la France ainsi que l'Eternel administre le monde; occupé de l'harmonie de l'ensemble, il souffre quelques maux particuliers. Tout n'est pas bien, pour me servir de l'expression de Léibnitz, mais le tout offre le plus haut degré de perfection.

Les mémoires de Sully furent les fruits de ses loisirs si funestes à la France, qui ne devoit point souffrir qu'un homme si grand fut réduit à la vie privée. Le coup de poignard qui perce le grand roi assassine civilement l'illustre ministre ; dans le même jour la patrie les perd tous deux ; un siècle d'événemens déplorables naît d'une catastrophe tragique ; l'administration violente de Richelieu, les guerres de religion renouvelées sous Louis XIII et les proscriptions qui déshonorent le règne de Louis XIV, sont les résultats infaillibles de la mort prématurée de Henri IV.

C'est à ses philosophes que le seizième siècle en France doit la plus grande partie de sa gloire. Montaigne occupe le premier rang, et par ses idées fortes et par son style pittoresque ; il ne crée point de systêmes, il ne trace point de plans, il ne paroît pas même vouloir faire un livre, il se compose un amusement de son travail, il rappelle ce qu'il a lu, ce qu'il a entendu, et il nous apprend ce qu'il a pensé. Cette dernière partie est la plus précieuse de son ouvrage ; il cite sans cesse, mais il ajoute constamment des idées originales à des idées d'emprunt : il nous fait parcourir tous les auteurs comme tous les pays ; il ne fait de traité sur aucune erreur, sur aucune folie, sur aucune passion, mais il nous prouve que rien ne lui est échappé. Un de ses chapitres vaut souvent un gros livre ; il fait sa

langue et la rend énergique, il met ses pensées en images, et elles se gravent dans la mémoire; il est presque toujours poète par l'expression; en le lisant, l'esprit est constamment satisfait, mais le cœur reste sans jouissances. Qui cause ce divorce entre la faculté qui raisonne et celle qui sent? il est le résultat de la philosophie de Montaigne. Cet écrivain se présente comme un spectateur paisible des mœurs de l'humanité; il est sans chaleur comme sans enthousiasme et sans douleur, parce qu'il n'a point de chagrins personnels : c'est le sage d'Epicure qui contemple la tempête du rivage; il recueille avec un soin coupable tous les faits qui peuvent rendre la morale problématique, excuser le voluptueux dans ses caprices les plus bizarres, et endormir le criminel sur le lit de roses de la volupté. Un philosophe dogmatique révolte souvent par son audace; un septique est plus dangereux, il séduit sans paroître chercher à convaincre; il juge sans paroître prononcer, et le poison mortel a coulé dans les veines avant que l'on se soit aperçu que la coupe fatale ait effleuré les lèvres.

Des écrivains du dernier siècle ont levé un heureux tribut sur les écrits de Montaigne. J'admire son imagination, son style sans modèle, son génie original; mais j'accorde plus d'estime à son ami, son compatriote; Etienne de la Boëtie, conseiller du parlement de Bordeaux, n'affoiblit

point les principes d'une morale qui doit être éternelle. Il attaque des abus qui n'ont eu qu'un terme trop long ; il venge la dignité humaine de ses oppresseurs; son traité contre la servitude personnelle est le cri d'indignation d'une ame généreuse, est le manifeste de la raison en faveur de la nature. Ces idées, qui sont si familières de nos jours, que les écrits de tant de philosophes ont popularisées, n'étoient point, au seizième siècle, étrangères à plusieurs bons esprits. On les trouve dans un ouvrage immortel de Languet, secrétaire du grand Nassau, libérateur de la Hollande. On retrouve leur application dans le système politique d'un autre français, de Calvin, qui, faisant de Genève le théâtre de ses prédications, la métropole de sa communion naissante, régénéra la république qui lui ouvroit un réfuge par des lois qui en firent deux siècles le sanctuaire d'une liberté défendue par la pureté des mœurs et l'égalité de droits. Ces idées se retrouvent dans le projet qu'avoit conçu Rohan, d'élever sur les rives de la Charente un boulevard contre les persécutions civiles et religieuses, et dans la colonie que la généreuse main de Coligny plantoit sur la terre vierge de l'Amérique.

Si l'auteur du livre de la sagesse avoit eu l'imagination et le style de Montaigne, il ne seroit point condamné à n'être lu que par ces esprits laborieux.

Charron,

Charron, bien qu'ecclésiastique, montre un caractère indépendant, et ses assertions pouvoient même paroître audacieuses. Dépouillant les religions de leur empreinte sacrée, il n'en fait que des institutions humaines, que des auxiliaires de la politique. L'intolérance pourroit devenir le résultat d'une semblable doctrine, car les hommes sont bien plus attachés à leurs propres ouvrages qu'à ceux de l'Eternel; si Charron, dans plusieurs chapitres de son livre, montre une tête supérieure, il fait pitié dans d'autres par la nature de ses préjugés; il croit à l'influence des démons : cette idée a sa base dans le système des deux principes des Perses, renouvelés par Manès, idée d'ailleurs qui rend compte de tout à la foiblesse et à l'ignorance; elle attribue tout le bien à la divinité, tout le mal à l'ennemi du genre humain. Les démons exercent leur empire dans les bibles, dans les légendes et même dans les épopées et les fées, et les génies dans les romans et les contes.

Bodin eut, comme Charron, quelques travers qui appartenoient à son siècle, et des idées politiques qu'il puisa dans les mouvemens, les grands orages dont il fut le témoin. Membre des états de Blois, il y porte le génie d'un réformateur : on le crut partisan des Guises, il n'étoit sans doute que l'ennemi des mauvais conseils qui précipitoient vers sa ruine le trône de Valois. Ses ouvrages, faits avec

peu de méthode, abondent en excellentes vues. On accuse Montesquieu de lui avoir dérobé celle sur l'influence du climat. Lorsque Newton eut découvert l'attraction, l'on voulut en voir le germe dans les ouvrages de Roger Bacon : on a eu dans tous les siècles la manie d'enrichir les morts pour affoiblir la gloire de ses contemporains; cette gloire est comme le soleil d'Afrique : on cherche un ombrage contre l'éclat de ses rayons et la chaleur de ses feux.

Il n'est point d'écrivain dont il soit plus difficile de saisir la physionomie morale que celle de Rabelais; est-ce un vil bouffon, un esprit bizarre, un peintre ordurier, ou bien est-ce un philophe qui enveloppe de formes grossières la satyre des mœurs et des opinions de son temps? On ne doit écrire que pour être utile; peut-on l'être lorsqu'on rend ses idées en énigmes, lorsqu'on échappe à la pénétration de ses lecteurs. Si Rabelais eut l'intention d'éclairer ses compatriotes, il falloit qu'il s'en fît entendre. Quand on perce l'écorce dont il s'est couvert, on se trouve dédommagé de sa peine par des traits piquans, par quelques contes ingénieux, par quelques observations pleines de sens. La Fontaine le lisoit et l'aimoit; le célèbre docteur Swift l'imita, mais en se rendant plus intelligible; le caractère des écrits de Rabelais lui fit prêter des aventures qu'on crut analogues à

ses opinions. Comme il sembloit se moquer de tout en spéculation, on lui donna en action l'audace d'un Diogène. La saine critique rejette les anecdotes qu'on lui attribue; comment croire que l'homme qui enveloppoit prudemment ses idées d'un voile, eût à Rome, et sous les yeux de l'inquisition, badiné sur l'autorité du souverain Pontife?

Cette autorité fut attaquée par Erasme, que nous plaçons dans cet article, bien qu'il soit né à Roterdam, parce que c'étoit un cosmopolite. Il avoit pris une partie de l'Europe pour théâtre de ses cours, de ses études et de son apostolat littéraire et théologique; érudit profond, écrivain élégant, esprit supérieur, il connut toutes les richesses de l'antiquité, et offrit des ouvrages à l'admiration de son siècle. Son Éloge de la Folie poursuit des ridicules qui sont de tous les temps, et des abus que d'autres siècles ont corrigés; il prépara, par ses écrits, la réforme de Luther et de Calvin, et la servit mollement, et parut même l'abandonner lorsqu'elle éclata. Les orages l'effrayoient; les chefs de sectes ont besoin d'une grande audace et d'un fanatisme ardent. Erasme étoit timide et peu susceptible de ces passions fortes, qui font taire les calculs de la prudence et même les intérêts de la réputation; il eût voulu se concilier l'estime d'Ausbourg, dont il avoit devancé la doctrine, et la considération de Rome,

dont il avoit attaqué les immenses prérogatives. Il trouva dans l'étude paisible des lettres cette immortalité que des têtes plus fortes cherchoient au milieu des troubles religieux.

Nous suivrons l'influence de ce grand siècle sur l'âge suivant, nous verrons les événemens qu'il a produits composer en quelque sorte la préface de son histoire, nous verrons l'Allemagne recueillir, par l'épée de Gustave Adolphe, une partie des avantages conquis par les prédications et les écrits d'un moine de Wirtemberg. L'Espagne paie douloureusement le tribut imposé par les crimes du duc d'Albe, la politique sanguinaire de Philippe II et le régime passif de Philippe III. Nous contemplerons la Hollande, heureuse d'avoir été opprimée et devant à son oppression deux cents ans de gloire; l'Angleterre, tirant de la doctrine du seizième siècle les argumens et les principes qui l'armèrent au dix-septième siècle; la révolution opérée sous Charles I.er, renouvelée sous Jacques II, révolution qui jeta dans le nord de l'Amérique les germes de tous les genres de gloire et de prospérités, signalent cette époque au philosophe. (*) Nous verrons plus tard la littéra-

---

(*) Le seizième siècle présente au penseur des caractères bien différens de celui qui le suivit. Nous osons dire qu'il fit beaucoup plus avancer les esprits, qu'il eut une influence morale plus puissante que l'époque illustrée

ture présenter des formes plus riantes, l'esprit et le génie embellir ce qu'ils créèrent et ce qu'ils

---

par les arts d'imagination et les arts libéraux. Quel changement s'opéroit dans les destinées du genre humain, si la marche imprimée par quelques génies puissans s'étoit maintenue sous plusieurs générations! Au seizième siécle, les écrits des théologiens, des philosophes, des historiens, portoient l'empreinte d'un esprit de réforme, d'innovation, d'une espèce d'audace philosophique, qui étoit le fruit des événemens dont les écrivains étoient entourés. Ce n'étoit point seulement l'Allemagne qui présentoit ce phénomène moral; l'Italie, malgré l'influence du sacerdoce, voyoit florir quelques esprits indépendans; Machiavel, dans tous ses écrits, Guichardin, dans plusieurs pages de son histoire, l'Arioste, dans quelques-unes de ces saillies qu'autorise le langage poétique, ne sont pas les seuls qui se soient montrés supérieurs aux opinions vulgaires: l'auteur du poëme intitulé: *Zodiacus vitæ* les surpasse en hardiesse, et ne couvre ses idées d'aucun voile. L'Espagne même prit quelque part aux mouvemens qu'avoient imprimé les réformateurs religieux; mais, ce qui n'arrive point toujours, l'Inquisition étouffa les semences des nouvelles doctrines dans le sang des martyrs. Deux éclatantes catastrophes donnèrent aux esprits une nouvelle direction, et arrêtèrent en partie le mouvement imprimé par Luther et Calvin; la première est l'abjuration de Henry IV; en rendant au culte romain, menacé en France d'une destruction inévitable, son ancien éclat, il étouffa cette énergie de pensée, ce caractère d'indépendance, que le théologien français avoit semé sur une partie de l'Europe. Avec le culte de Rome renaquit cette

n'inventèrent point. On peut comparer ce passage d'une époque à l'autre, à celui du voyageur qui

---

soumission aux décisions ecclésiastiques, cette paresse d'esprit qui assure le calme des états, mais qui ne sont point propres à former de grands talens ni à développer de sublimes caractères. Richelieu n'eût point dompté si facilement une superbe aristocatie, n'eût point vu expirer à ses pieds une puissance qui avoit tant de fois menacé les monarques, si la conversion politique de Henry IV n'avoit facilité ses projets ambitieux.

La direction que prirent les beaux arts sous Louis XIV, fut encore une des suites de cette abjuration; sous un roi calviniste, la poésie, l'éloquence, eussent pris un caractère différent. Une partie des chefs-d'œuvre de Molière nous eût manqué, parce que des mœurs différentes eussent produit d'autres caractères. Nous n'aurions point eu les opéras de Quinault et les sublimes oraisons funèbres de Bossuet; mais la philosophie, la critique, l'histoire, eussent gagné à cet état de choses; les beaux arts eussent perdu une partie des objets qui les exercent, car l'on sait qu'ils ont obtenu bien moins d'éclat dans les pays protestans que dans les états catholiques. Le second événement, qui eut peut-être une influence encore plus étendue, est la mort prématurée de Gustave Adolphe: si ce prince avoit prolongé sa carrière, quelle métamorphose s'opéroit en Europe! la religion du prince conquérant devenoit insensiblement celle de l'Allemagne, l'empire monacal, si funeste aux lumières, s'anéantissoit. A des universités composées d'hommes qui redoutent l'avancement des connoissances comme le plus terrible des fléaux, eussent succédé des

franchit le sommet des Alpes ; il a vu des rochers où l'industrie a produit la culture; des torrens

esprits ardens, curieux, avides de recherches. Pour sentir que cette idée n'est point paradoxale, que l'on fasse attention à la différence qui existe entre les études des pays protestans de l'Allemagne et celle des pays catholiques (*). Dans les uns, les sciences, la philosophie suivent les progrès que l'expérience et le génie leur font faire, dans les autres, on ferme tout accès à la raison et aux lumières; s'il s'y trouvoit des Roger Bacon, ils seroient traités comme le fut cet illustre moine par ses stupides confrères. Malgré les déclamations d'hommes qui s'efforcent de nous rappeler au temps des Thomas d'Aquin et des Scott, il n'y a de prospérité pour les peuples que dans les lieux où l'intelligence n'éprouve aucune entrave. Dans quel pays l'économie politique, l'agriculture, l'industrie, font-elles des progrès sensibles? n'est-ce point dans ceux où l'on pense que la raison humaine peut avancer graduellement, et que la Providence ne renouvelle point chaque jour les créatures humaines pour les condamner à une existence sans mouvement. Le dix-huitième siècle a beaucoup plus de rapport avec le seizième que le siècle de Louis XIV; ces deux époques offrent même des traits si frappans de ressemblance, qu'ils ne peuvent échapper aux esprits les moins méditatifs ; dans l'un et dans l'autre, nous voyons une extrême fermentation dans les esprits, un désir d'innover qui passe des peuples aux princes, une impatience du joug qui entraîne souvent aux plus désastreux résultats. Nous voyons dans l'un et dans l'autre des guerres qui ont un

(*) Voyez sur cet objet l'excellent ouvrage de M. Dévillers, sur l'*Esprit de la réformation de Luther*.

qui s'élancent avec une imposante majesté, des glacières qui sont les réservoirs des fleuves qui alimentent le monde; s'élève-t-il jusqu'au sommet, il voit la superbe Italie avec la profusion de la nature et le luxe et la civilisation, près d'une nature sauvage, qui s'éloigne d'une nature perfectionnée par le génie, qui s'avance avec ses monumens et ses chefs-d'œuvre.

Fin du seizième siècle.

---

but déterminé, des conquérans qui ont une politique habile et des conceptions de génie, une littérature qui s'occupe des objets les plus importans au bonheur de l'humanité. La différence la plus frappante qui existe entre ces deux siècles, c'est que le seizième eut presque tout à faire, et que les succès, soit en bien, soit en mal, qu'obtint la dernière époque, étoient préparés depuis long-temps. Quant aux moeurs, il se trouve sans doute une très-grande distance entre les deux époques. Dans la première, l'enthousiasme religieux fut le mobile et l'auxiliaire des plus grandes choses; les novateurs les plus audacieux, les hommes les plus illustres, étoient des chrétiens persuadés; en cherchant à changer la face de la terre, ils avoient les regards fixés vers le ciel: ce caractère religieux prête aux révolutions du seizième siècle une majesté imposante, une dignité qui frappe et attendrit les ames pures. A l'exception de la révolution d'Amérique, cet esprit religieux ne s'imprime à aucun des mouvemens du dix-huitième siècle, et malheureusement une influence toute contraire a souvent prévalu.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous avons vu le seizième siècle préparer par de grands mouvemens la gloire de l'Europe. Celui que nous allons parcourir présente les états et les peuples sous un aspect plus brillant. Du nord au midi, tout change de face; les lumières, pénètrent dans des contrées long-temps barbares; le commerce, l'industrie deviennent les auxiliaires des arts, de la philosophie, les nations entrent dans un heureux partage des trésors du génie, des bienfaits de la civilisation; mais les pays à qui l'Europe à dû ses premiers modèles descendent tandis que d'autres s'élèvent. La nature, au moral comme au physique, se plaît à opérer ces révolutions, dont la cause nous est souvent inconnue; elle transforme en déserts arides des contrées où des milliers de générations ont flori sous sa libérale influence; elle tarit la source des fleuves; elle sème des frimas perpétuels sur des régions où des débris de plantes, de végétaux restent comme monumens du soleil créateur dont elles étoient jadis échauffées et embellies.

L'Italie éprouve au dix-septième siècle une dé-

cadence sensible; des causes politiques l'opèrent; une succession de citoyens illustres, puissans sans être oppresseurs, souffrant la liberté avec tous les moyens de créer la tyrannie, avoit fait de Florence une seconde Athènes. A la voix des Médicis, les trésors de l'ancienne Grèce s'étoient transportés dans l'Italie, et l'érudition qui recueille, et le génie qui crée, avoient offert des trésors à la curiosité ou des prodiges à l'admiration de la plus recommandable des familles de l'Europe, puisqu'elle dut toute son illustration à ses bienfaits : elle ne put échapper à cet arrêt du sort qui ne permet point à la gloire de se fixer immuablement dans une même race L'ame généreuse de Côme, de Laurent de Médicis, ne passa point à leur dernière postérité; cependant Florence offrit encore des esprits distingués long-temps après avoir perdu son indépendance. Une heureuse tradition d'enthousiasme tenoit lieu aux talens de protecteurs et de récompenses; mais ce feu sacré s'étoit éteint avant l'aurore du dix-septième siècle. Rome, au seizième, avoit honoré son pouvoir par les encouragemens donnés aux arts; elle s'associoit, par une honorable adoption, les génies qui n'étoient point nés dans son sein, car il est remarquable que l'ancienne métropole de l'empire, et la capitale du monde chrétien, n'ait presque point compté d'hommes illustres au nombre de ses

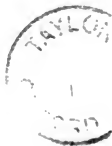
enfans. L'ancienne ne fut ni le berceau de Cicéron, ni celui d'Horace et de Virgile; les villes municipales de l'Italie, les Gaules, l'Espagne lui offrirent en tribut les hommes les plus illustres qui brillèrent sous les empereurs. La Rome moderne dut à la Toscane, au duché d'Est, au royaume de Naples ses plus beaux ornemens; il ne se trouva point au dix-septième siècle de pontifes qui, émules de Léon X, sussent expier de grandes fautes par de grands bienfaits, et, coupables aux yeux de l'église, se fissent absoudre au tribunal du genre humain.

L'Italie avoit vu naître son indépendance et sa majesté des querelles entre le sacerdoce et l'empire; ces deux puissances étoient alors rivales, et les foudres spirituelles brisoient souvent l'aigle dans son vol audacieux. Mais quand la réforme eut enlevé au triple diadême la plus vaste partie de l'Europe, les papes n'eurent plus assez de pouvoir pour protéger les états voisins de leur domination; et la maison d'Autriche, profitant de l'ardeur peu éclairée de quelques villes pour recouvrer leur indépendance, de la haine que quelques autres manifestoient contre leurs oppresseurs, abaissa son sceptre de fer sur la brillante Toscane et sur la fertile Lombardie. Naples avoit vu sous les princes d'Arragon le berceau de la poésie italienne ressusciter son ancienne gloire;

cette gloire expire lorsqu'elle change de maîtres. Venise, qui n'entre pour rien dans l'histoire des arts d'imagination, mais dont la politique offre un terrible phénomène, s'aperçoit trop tard qu'un pouvoir que maintient la terreur anéantit toutes les vertus. La reine superbe de la mer Adriatique, qui avoit rendu l'occident et l'orient tributaires de son industrie, se voit resserrée dans ses lagunes; son sénat règne, mais elle n'a plus de peuples; elle a des inquisiteurs d'état, et n'a plus de citoyens; la gueule du lion s'ouvre pour dévorer des victimes, mais le patriotisme, mais l'enthousiasme ne lui créent plus de héros, de marchands et de navigateurs.

Les états de cette belle contrée n'offrent donc plus au dix-septième siècle aucun des ressorts puissans qui ont fait sa gloire aux deux époques antérieures. La littérature porte l'empreinte de cette dégénération morale; on ne voit plus le poète s'occuper de ces grands objets qui le rendent le dépositaire de la renommée des hommes illustres, et l'instituteur du genre humain. On ne voit plus la majestueuse épopée emprunter ou la physionomie auguste et sévère du Dante, ou les traits tantôt gracieux, tantôt sublimes de Torquato. La frivolité et la nullité morale des sujets traités par les Bernin, les Guarini, les Tassonni, annoncent que les ames ont perdu le goût du

beau et du grand. La tragédie restoit encore pour ainsi dire à créer; Apostolozzeno s'élance dans cette carrière difficile avec plus de connoissances que de génie; ses pièces n'offrent point de ces caractères que l'observation révèle à l'esprit supérieur, point de ces scènes passionnées qui semblent le fruit d'une soudaine inspiration, et qui frappent l'ame du spectateur, parce que l'auteur les tira du sein des plus fortes émotions; le poète d'ailleurs est toujours dominé par son siècle et par les objets qui l'entourent. Si un Homère ne peut naître sur les rives du Dniéper ou du Volga, un Sophocle n'arrâchera point l'admiration d'un peuple dégénéré, car il ne peut puiser dans son sein l'enthousiasme qui crée le génie. Une époque féconde en grands caractères produisit toujours des esprits éminens; Shakespeare fit des scènes sublimes dans un siècle presque barbare, parce que des événemens de l'ordre le plus imposant retraçoient de terribles souvenirs, et qu'il se voyoit entouré de spectateurs qui prenoient dans le passé de salutaires leçons pour l'avenir. Corneille fut, en créant, l'un des génies le plus remarquable de nos temps modernes; mais d'illustres personnages étoient faits pour sentir ses grandes conceptions : Richelieu régnoit lorsqu'il écrivoit le Cid; et Cinna et les Horaces, la mort de Pompée, Sertorius, eurent les Condé,



les Turenne pour admirateurs. Nous retrouverons l'Italie au dix-huitième siècle, se rappelant ses anciens titres, associant l'esprit philosophique aux beaux-arts, et conquérant une partie de son illustration.

Bien que l'Espagne n'ait point, au seizième siècle, acquis la même illustration que l'Italie, elle tombe beaucoup plus bas encore au dix-septième; il eût fallu à Philippe II un successeur bien habile, pour réparer les crimes de sa politique atroce. Philippe III, plus par foiblesse que par barbarie, fait une mer immense du fleuve de sang qu'il trouve creusé; la maison de Bragance lui ravit le Portugal, et il se prive des habitans les plus industrieux de l'Espagne : il expulse la postérité des vainqueurs de la Castille, elle avoit cessé d'être redoutable; ce n'étoit plus ces intrépides apôtres de l'islamisme, qui cherchoient des trésors sur la tombe de leurs ennemis, ou croyoient s'ouvrir le ciel en tombant sous leurs coups; ce n'étoit plus ces Africains, qui sembloient armés de la férocité des lions et des tigres de leurs déserts, un long repos les avoit amollis, le ciel de l'Europe avoit tempéré la chaleur de leur sang; et malgré les prohibitions absurdes du coran, ils avoient cultivé les lettres et les arts; cessant d'être souverains, ils cessoient d'en avoir l'orgueil. Les descendans des Abdérames, des Almanzor, ne

souhaitoient d'autre grâce que celle de respirer, de mourir à la vue des monumens, des mosquées qu'avoient élevés leurs pères : la superstition a parlé, et la politique n'est point entendue, et la piété ne se signale que par quelques actes clandestins ; l'amour, plus impérieux, plus hardi, accroît le nombre des victimes par les sacrifices qu'il commande. Trois millions d'infortunés périssent, ou sur un territoire qu'ils ne peuvent consentir à quitter, ou sur les confins de l'Afrique, devenue pour eux inhospitalière comme l'Espagne. Ces scènes déplorables, déguisées, ont fourni quelques épisodes touchans à plusieurs romans espagnols du dix-septième siècle, mais elles ont déshonoré le pouvoir royal, et fait triompher celui de l'inquisition ; de là l'anéantissement absolu des arts, des lumières ; de là tout sentiment patriotique, toute émulation détruits ; de là cette succession de monarques qui sommeillèrent sur le trône, et ne laissèrent aucune trace de leur existence. Les calamités produites par les guerres, par les caprices de la nature, ont un terme ; peu de mois ou peu d'années en effacent les vestiges : les fleurs renaissent près de la lave des volcans, la charrue trace des sillons sur la terre qui couvre des milliers de sépulcres, mais une institution funeste a des siècles pour tributaires, et des nations entières pour victimes.

Si l'époque que nous parcourons marqua la décadence de deux pays célèbres, elle fut signalée par les pas immenses que firent quelques autres vers la civilisation. L'Angleterre avoit reçu du génie d'Elisabeth une impression qui tourna contre le système qu'elle s'étoit efforcée d'établir; elle ne laisse point de titres à l'affection des peuples, sentiment que son cœur superbe dédaignoit, mais elle se crée des droits immortels à l'admiration. Son successeur porte sur le trône l'entêtement orgueilleux d'un despote et l'esprit étroit d'un pédant; de brillantes occasions s'offrent pour illustrer son règne et sa nation, il dédaigne d'en profiter; il peut placer son gendre, l'électeur Palatin, sur un trône où un peuple las de l'oppression appelle l'homme qui saura le défendre, et Jacques laisse mourir l'électeur dans une condition privée. Les protestans français invoquent des auxiliaires, et Jacques les trahit par les promesses qu'il leur fait et par les secours inefficaces qu'il leur envoie. Son fils expie cruellement ses fautes. Ce fut sous son règne que l'on vit se réveiller cette secte de puritains, que l'on peut appeler les stoïciens du christianisme, qui eurent une telle influence sur la politique et sur la littérature. Enthousiastes sombres, ni foiblesses ni plaisirs ne les écartoient de leur but; l'austérité de leur vie les rendoit peu susceptibles de compassion;

passion; durs pour eux-mêmes, ils étoient inexorables pour les autres; fermes, intrépides, ils envisageoient le mépris des périls comme un devoir, et une mort honorable comme une récompense. Désintéressés comme le sont les hommes qui ont fait divorce avec la tyrannie des sens, l'ambition, l'amour de la célébrité, passion des grandes ames, étoit la seule dont ils ne se fussent point affranchis. Dans les débats politiques, ils portoient l'assurance que donne la conviction : c'étoit des Thraseas au sénat, et, dans les camps, des Régulus, des Caton et des Brutus.

Le protectorat de Cromwel ne fut point défavorable aux lettres; de grands spectacles, quelle que soit leur nature, développent et étendent les esprits; et en fut-il de plus prodigieux que ceux qui signalèrent cette époque? Tous les calculs de la prudence avoient été déjoués par une prudence supérieure et par une fortune sans exemple. (*) Au dedans, la paix renaissoit, le fanatisme étoit comprimé, et l'enthousiasme vaincu : la discorde, enchaînée par la puissance, pouvoit se comparer à la fureur, que le poète latin nous représente

(*) . . . . Furor impius.
Sæva sedens super arma et centum vainctus à Henis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

VIRGILE.

assise sur des armes meurtrières, garrottée de cent chaînes d'airain, et exhalant l'écume de la rage de sa bouche ensanglantée. Au dehors, l'Espagne abaissoit son pavillon devant la puissance nouvelle; la Hollande perdoit cette supériorité maritime, fruit de son indépendance récente; Sidney dictoit des lois à la Suède, aux portes de Stockolm, et des belles parties du nouveau monde.

Ce n'est que du règne de Charles II que l'on semble dater la renaissance de la littérature en Angleterre; mais les hommes qui en firent la gloire avoient appartenu, comme Horace et Virgile, à des temps orageux; leurs écrits conservent ou cette empreinte sombre qui caractérise l'ame sensible, ou un épicuréisme qui trahit le secret d'un cœur que le remords tourmente, et qui cherche une doctrine où l'immortalité ne soit plus un objet de terreur pour le pervers. Il se trouve quelques rapports entre Auguste et Charles II; le premier relève les autels des Dieux, et s'entoure de professeurs déclarés de l'athéisme; le second favorise les sectaires de Rome et déteste et poursuit ceux qui professent un culte épuré par l'idée de la grandeur divine et de ses sublimes attributs.

Waller se présente avec éclat comme poète, avec moins de dignité comme homme; il crut sans doute qu'à l'exemple du lyrique latin, qui s'étoit vanté de sa fuite aux champs de Philippe,

il pouvoit changer de parti, d'affection, flétrir ceux qu'il avoit loués, et louer ceux qu'il avoit blamés; fougueux parlementaire, il redevient le partisan de Charles Ier; de beaux vers lui méritèrent le pardon de Cromwel; il présente comme l'ouvrage de la Providence la prise d'une flotte espagnole, dont il prétendoit que l'or devoit contribuer à un événement que la prudence du protecteur empêcha d'effectuer; sa douleur est éloquente lorsqu'il déplore la mort de son héros; Virgile a vu le ciel, s'indignant de celle de César, faire pâlir l'astre du jour, entr'ouvrir les cratères des volcans, faire sortir les manes du fond des tombeaux; Waller tire parti d'une tempête qui ébranle l'île que son héros a remplie et de crainte et d'admiration; il peint les arbres tombant sans être ébranlés par la coignée, comme pour servir au bûcher qui doit le recevoir, image qui n'a point d'application réelle dans nos temps modernes; il compare sa mort à celle d'Hercule et de Romulus; il fait soupirer la nature entière, il agite les flots de l'Océan et les pousse vers les rivages les plus lointains, pour leur annoncer que leur dominateur n'est plus (*).

(*) L'on trouve ici une espèce d'imitation de Sénèque le tragique:

Aggeretur omnis Sylva et alterna trabes
In astra tollunt Herculi
Augustum Rogum.

Il fut moins heureux en célébrant le retour des Stuard, c'est que son imagination ne fut point enflammée par la présence d'un grand homme.

L'ouvrage le plus singulier de Waller est une prédiction de la ruine de l'empire Ottoman, qu'il offrit à Charles II le jour de l'anniversaire de sa naissance; il n'avoit point sans doute l'intention de le faire contribuer à cette grande catastrophe, il connoissoit trop bien son génie indolent et passif.

Comme poète lyrique, Waller occupe une place éminente; il est toujours naturel; ses sujets ont de la variété, ses idées de la justesse; il ne prend point ses images hors des objets familiers à ses lecteurs. Il ne s'est élevé au sublime qu'en célébrant les exploits guerriers de sa nation, qu'en louant le lord protecteur ou qu'en gémissant sur sa tombe. Les grandes choses produisent les grands mouvemens; le luth d'Anacréon ou le flageolet de Théocrite ne doivent point ressembler à la lyre d'Homère.

Les mêmes événemens furent célébrés ou déplorés par Cowley; ce dernier resta fidèle aux principes qu'il avoit puisés dans son enfance, il pleura la mort de Charles I.er, l'absence de son fils et le triomphe inespéré de sa cause; il essaya d'imiter Anacréon, Pindare, Horace. Si l'esprit suffisoit pour faire un poète, il n'y en auroit point qui l'emportât sur Cowley. Il abuse de cette facilité; il fatigue à force

d'être ingénieux ; au défaut d'idées neuves, il crée des combinaisons nouvelles ; il cherche péniblement des images dans une érudition peu familière aux gens du monde, pour lesquels le poète doit particulièrement écrire ; il compare la science au Phénix, qui compose son bûcher de bois aromatique, et Anacréon éprouvant les feux de l'amour à Méléagre, dont un tison fatal tranche la carrière ; métaphore d'autant plus mal choisie, que le vieillard de Théos jouoit avec la volupté, et ne connoissoit point les tourmens de la tendresse. Dans des vers à une femme, il parle de cercles, d'équateur, du mouvement du soleil, et compare un amant que la passion dévore à l'Egypte, qui n'est rafraîchie ni par les pluies, ni par les rosées célestes.

Cowley eut des imitateurs, fut admiré ; Adisson, qui avoit un goût exquis, le place parmi les grands poètes. On nous permettra de ne donner ce nom qu'à ceux qui ont pris la nature pour modèle.

Milton appartient à la même époque ; sa figure colossale s'élève comme celle du Jupiter de Phidias au milieu des autres divinités ; son génie, le plan qu'il a conçu, son style, tour à tour simple et ravissant, majestueux et sublime, lui donnent un rang à part. Nul ouvrage ne fut d'un dessein plus hardi, d'une exécution plus difficile que le Paradis perdu : c'est une nature toute

Il fut moins heureux en célébrant le retour des Stuard, c'est que son imagination ne fut point enflammée par la présence d'un grand homme.

L'ouvrage le plus singulier de Waller est une prédiction de la ruine de l'empire Ottoman, qu'il offrit à Charles II le jour de l'anniversaire de sa naissance; il n'avoit point sans doute l'intention de le faire contribuer à cette grande catastrophe, il connoissoit trop bien son génie indolent et passif.

Comme poète lyrique, Waller occupe une place éminente; il est toujours naturel; ses sujets ont de la variété, ses idées de la justesse; il ne prend point ses images hors des objets familiers à ses lecteurs. Il ne s'est élevé au sublime qu'en célébrant les exploits guerriers de sa nation, qu'en louant le lord protecteur ou qu'en gémissant sur sa tombe. Les grandes choses produisent les grands mouvemens; le luth d'Anacréon ou le flageolet de Théocrite ne doivent point ressembler à la lyre d'Homère.

Les mêmes événemens furent célébrés ou déplorés par Cowley; ce dernier resta fidèle aux principes qu'il avoit puisés dans son enfance, il pleura la mort de Charles I.er, l'absence de son fils et le triomphe inespéré de sa cause; il essaya d'imiter Anacréon Pindare, Horace. Si l'esprit suffisoit pour faire u poète, il n'y en auroit point qui l'emportât s Cowley. Il abuse de cette facilité; il fatigue à for

d'être [illegible]

des [illegible]

des [illegible]

[illegible] nt

[illegible] es

[illegible] ur

[illegible] lo

[illegible] ne

[illegible] ont

[illegible] re ;

colos[illegible] son

dias [illegible] ap-

le plan [illegible] pro-

simple [illegible] ciales

donner [illegible] ontent

dessein [illegible]

que [illegible]

neuve à peindre, c'est un univers idéal à créer, ce sont des êtres à faire voir, à faire parler, qu'aucun œil humain n'a vus, qu'aucune oreille n'a entendus; c'est le monde à présenter avec ses beautés vierges, avec sa majestueuse enfance et l'éclat de sa première jeunesse; c'est l'homme à montrer dans les premiers momens de l'existence, étonné de penser, de sentir, ravi du spectacle qui l'entoure, objet de la complaisance des anges, de la jalousie des démons, de la bienveillante prédilection de l'Éternel. Quel langage pour rendre les transports qu'il ressent, la reconnoissance qu'il éprouve, l'amour innocent dont il est ému! Quel pinceau peut satisfaire l'imagination, en décrivant les cieux et l'Eden, le séjour où l'homme pouvoit être constamment heureux, et celui où l'Eternel sera toujours grand! Quelle muse mélancolique peut dignement déplorer la chute qu'entraîne la désobéissance du premier père, catastrophe terrible qui atriste le ciel, fait triompher l'enfer, ouvre la terre à toutes les calamités! Quel poète sut réunir tant de qualités différentes, être comme Homère hardi dans ses fictions, comme Virgile, riche dans ses tableaux, comme Lucain, éloquent et nerveux dans ses harangues, comme Ovide, gracieux et séduisant dans les détails? Ce poète est Milton. Combien il est difficile de varier des personnages dont les imposans mystères de la

soi semblent avoir irrévocablement fixé le caractère! Milton sait diversifier les formes de l'orgueil, de l'audace, de la perversité chez les anges rebelles. L'indomptable fierté de Satan est celle d'un monarque qui se croit digne de l'autorité qu'il a perdue; sa fureur s'exhale avec des traits sublimes, et contre le soleil, qui usurpe l'éclat dont on le dépouille, et contre l'homme, tardif usurpateur de la félicité dont on le déshérite. Molock a le courage qui naît dans les ames fortes d'un désespoir généreux; Bélial a l'abjecte résignation des esprits timides, qui savent ériger leur foiblesse en prudence. Des traits également distinctifs frappent dans les vertus des anges; leur affection pour l'homme heureux, leur pitié pour l'homme abattu se modifient comme le son de ces instrumens, qui tous enchantent l'oreille, qui tous opèrent sur l'ame une douce impression, mais dont les uns font couler de délicieuses larmes, et dont les autres excitent une mélancolie vive et profonde.

Milton reconquiert cette énergie de langage dont il n'existoit plus de modèles depuis Shakespeare; son audace fut peut-être moins l'ouvrage de son génie que celui des circonstances auxquelles il appartient. Homère, Virgile aimoient à se rapprocher ou de leur siècle, ou des formes sociales qu'ils se flattoient d'embellir. Milton, mécontent

de ses contemporains, s'élance dans des régions imaginaires, et se console par la présence des objets qu'il crée, des maux réels qui l'accablent. Dans quel ouvrage trouve-t-on autant de tableaux enchanteurs? Quelle magnificence dans la description de l'Eden! quel charme ravissant dans la peinture des amours de nos premiers pères! quelle sensibilité touchante! quelle richesse de coloris dans le récit que fait Adam des impressions qu'il reçut du magnifique spectacle de l'univers et de l'apparition inattendue de celle que le créateur lui donne pour compagne. Quelle sublimité dans l'hymne de reconnoissance qu'il adresse à l'Eternel! Les autres poètes épiques ont agrandi leurs épopées par des épisodes; Virgile les multiplie, mais avec un art qui les rattache souvent à l'action principale; le Tasse les emploie pour étendre l'intérêt de son ouvrage; tous, à l'exception d'Olinde et de Sophronie, influent sur la marche du poëme ou sur le développement des caractères. Le sujet que traite Milton lui ôte la ressource des scènes épisodiques; s'il peut multiplier les bons et les mauvais anges, le genre humain ne se compose que de deux créatures; il ne s'écarte point de son sujet, mais il en épuise toutes les richesses. Les seules digressions qu'il se permette sont les plaintes touchantes qu'il fait sur l'accident fatal qui transforme pour lui l'im-

mense création en désert, qui le réduit à peindre des objets qu'il ne voit plus, qui lui voile le front majestueux de l'homme, les grâces enchanteresses de la femme, et cette vicissitude de saisons, cette succession perpétuelle de prodiges, qui révèlent au sage la constante attention et l'inépuisable libéralité de la Providence; et le morceau que l'indignation lui dicte contre la corruption de cette cour de Charles II, dont la vertu et l'auguste piété étoient proscrites. Qui ne saura point gré à Milton de ce retour éloquent et pathétique sur lui-même, qui nous fait gémir sur l'homme après avoir admiré le poète? qui ne souhaiteroit point que le génie immortel dont la gloire ne fait que s'accroître depuis trente siècles, eût consacré quelques vers de l'Illiade ou de l'Odissée à l'histoire de ses affections et de ses infortunes? L'écrivain qui enchante mon imagination, qui élève mon ame, n'est plus étranger pour moi; c'est mon ami, c'est mon bienfaiteur; fut-il malheureux, la reconnoissance qu'il m'inspire deviendra de la compassion; mes pleurs mouilleront les pages qui m'offrent son génie. L'esprit n'a besoin que d'admirer, il faut au cœur d'autres jouissances, un culte plus doux et plus tendre. Le grand homme que je vénère a-t-il soutenu l'infortune avec dignité? il nourrit mon courage au milieu des revers; l'injustice, les persécutions n'ont-elles

point flétri ses talens, affoibli sa noble soif de la gloire ? je m'élance dans d'autres siècles, et j'absous les pervers des outrages dont ils veulent m'accabler.

Les défauts de Milton sont nombreux et choquans, mais les beautés sublimes les couvrent. Plusieurs nous semblent appartenir au sujet qu'il traita, à la peinture d'objets qui n'avoient point de modèles; Voltaire a relevé avec trop d'aigreur et d'amertume les écarts de ce grand génie; avec l'esprit le plus capable de bien juger, l'admiration étoit pour lui un sentiment pénible. Dans quel ouvrage et dans quelle épopée surtout ne trouve-t-on point des défauts choquans? Le personnage de Thersite ne dépare-t-il point la majestueuse Illiade, et l'avilissement et le caractère abject d'Irus, ne blessent-ils point dans l'Odissée? malgré la pureté de son goût, Virgile n'a-t-il point flétri l'éclat d'un des beaux livres de l'Énéide par le malheureux larcin qu'il fait à Apolonius de Rhodes, de la fable dégoûtante des Harpies? Rien de plus aisé que de relever les imperfections des grands génies, rien de plus noble que d'être sensible à leur beautés, rien de plus glorieux que de pouvoir les imiter. Souffrons dans les ouvrages les plus éminens ce que nous voyons dans la nature; elle n'enchante point constamment nos regards par l'éclat de ses productions : là, elle semble créer

avec un sentiment d'orgueil, ici, elle paroît semer les êtres avec une sorte de négligence et de dédain. L'informe rhinocéros et le brillant coursier de l'Arabie sortent de la même main, et la même puissance qui ébauche les traits des hideux Samoyèdes a fourni des modèles parfaits aux Michel Ange et aux Jules romains.

Les succès de Milton sont tardifs; mais il laisse une gloire qui n'aura point de terme; il ramène les esprits vers les objets religieux, et ouvre une nouvelle carrière à une génération de poètes éminens. La mort d'Abel, de Gesner, où le pathétique des sentimens, la fraîcheur des tableaux, l'onction d'une piété affectueuse font excuser le peu de hardiesse du plan, semble naître du Paradis perdu. La désobéissance du premier homme a jeté le crime sur la terre, et il commence à expier sa faute par les malheurs de sa propre famille. Bodmer, peignant les cataractes du ciel s'ouvrant pour punir les crimes de la terre, et une seule race de justes échappant à la destruction et destinée à recommencer le genre humain, ne fait que retracer la longue suite d'infortunes dont le poète anglais avoit déploré l'origine. Le poème sublime où Klopstock nous offre le mystère qui fait la base de la foi chrétienne, l'Homme-Dieu, victime expiatoire de l'homme coupable, relevant par son sacrifice la nature humaine de sa dé-

gradation, signalant la divinité de sa doctrine par la foiblesse des moyens qu'il emploie et la grandeur des effets qu'il obtient, ces ouvrages, principaux ornemens du dix-huitième siècle, se rattachent au prodigieux ouvrage de Milton; la pensée y vient fixer leur origine; il rend hommage au premier Créateur, et pour les choses qu'il a produites, et pour celles qu'une heureuse émulation a fait produire.

Passer de Milton à Butler, c'est quitter les galeries décorées par le génie de l'école italienne, pour s'arrêter aux grotesques tableaux où les peintres flamands représentent les ignobles plaisirs d'une grossière populace. Son Hudibras est une espèce d'épopée que l'esprit de parti fit naître, fit admirer, et dont l'intérêt s'évanouit quand la faction qu'il ridiculisa cessa d'exister. Son héros est une copie maladroite de Don Quichotte; il le rend vil et méprisable, il en fait un fanatique et un fripon : contradiction choquante : le fanatisme égare la raison et laisse le cœur pur; il ressemble aux vapeurs qui agitoient la Pithie sur le trépied; elle étoit abusée, mais elle étoit de bonne foi dans son prophétique égarement. Hudibras est théologien, il argumente sans cesse; juge, il n'en exerce point les fonctions, militaire, le poète en fait un lâche; il prodigue les discours, les disputes, les dialogues, mais l'action du poème

est presque nulle. Il est facile de multiplier les conversations dans un ouvrage, mais le point délicat est de varier les incidens, de présenter les faits sous une forme nouvelle, de captiver l'attention par des événemens imprévus. Butler nous laisse ignorer le sort définitif de son héros; il l'abandonne sans le récompenser ni le punir; il est vrai qu'il nous attache si peu, qu'on le quitte sans aucun regret. Rendons cependant justice aux qualités de l'auteur : il déploie une multitude infinie de connoissances, fruits de l'étude et de l'observation; il associe d'une manière heureuse des idées et des images qui n'ont aucun rapport. Son plus grand tort est d'avoir choisi un sujet d'un intérêt local et momentané, d'avoir voulu flétrir des hommes que la persécution rendoit intéressans. Il outrage la vérité en imputant des vues basses et sordides à des sectaires qui n'étoient coupables que des sublimes et innocens écarts de l'enthousiasme.

Quel règne fut plus propre à exercer le génie d'un satyrique que celui de Charles II? La corruption, l'oubli de toute décence avoient remplacé des mœurs d'une austérité sauvage : Rochester paroît avec l'audace d'un cynique et le talent d'un poète. Il ne ménage ni les femmes, objet du culte d'une ame sensible, ni les idées religieuses, germes de toutes les vertus et con-

solation de toutes les infortunes, ni le monarque dont il étoit l'ami et le digne compagnon de débauches. Sa satyre sur l'homme est un composé de lieux communs et d'idées hardies. Combien de fois l'on a déploré la servitude de ce roi de l'univers, l'on a gémi sur ses erreurs et sur ses vices; on l'a mis au-dessous des plus vils animaux. Ces invectives contre notre espèce ne sont pas des services rendus au genre humain. Prouver que les hommes sont méchans par nature, c'est leur permettre d'être criminels sans remords : leur dire qu'ils sont nés pour l'abjection, c'est leur défendre de s'élever, c'est donner aux Achilles l'éducation de la cour de Licomède, au lieu de les confier au zèle du centaure Chiron.

Rochester connut Boileau, l'imita; le satyrique anglais a tout son talent en invective, en fureur; le français a tout son génie en raison et en justesse de pensée. L'un ne s'inquiète que de la force des traits qu'il décoche, l'autre songe moins aux effets du moment qu'à une impression durable. Rochester lance des éclairs, il éblouit; Boileau répand une lumière calme et douce, il instruit, il éclaire.

Le satyrique anglais avoit peu le droit d'attaquer le vice. Sa vie fut une suite de scandale et un véritable opprobre pour son nom. Une mort prématurée le punit de ses égaremens, et un

petit nombre d'ouvrages sauvent sa mémoire de l'oubli.

Les mœurs efféminées de la cour de Charles II n'étoient point favorables à la muse tragique; car cette cour faisoit autorité, et tout ce qui portoit un caractère de grandeur lui étoit odieux. Othwai, qui eut de grands succès et qui donna des espérances supérieures à ses succès, accuse le monarque qui le laissa périr de misère avant qu'il eût atteint son septième lustre; tendre, pathétique, il ne lui manquoit pour atteindre la perfection qu'un goût plus pur, et peut être qu'une existence plus longue. Dans Venise sauvée, il rend la foiblesse respectable; il nous fait excuser une trahison que commande l'amour; que d'énergie dans le rôle de Pierre! quelle force d'expression dans la scène où le conjuré, qu'une violente passion a rendu perfide, s'absout en partageant le sort de ceux qu'il immole! Chaque scène de cette pièce offre des morceaux frappans; mais le défaut de convenances dramatiques, de dignité morale, détruit souvent l'illusion.

Sa tragédie de l'Orpheline n'appartient point à ces terribles événemens ou à ces illustres familles qui changent la destinée des États : le sujet en est pris dans la classe mitoyenne de la société. Les grands maîtres français l'ont exclue des hon-

neurs du cothurne. La vérité des passions, la chaleur des sentimens, empêcheront cette pièce de vieillir; la nature a le même langage dans tous les siècles, et ses vrais interprêtes sont les seuls qui puissent nous captiver.

Othwai fut le premier qui mit au théâtre l'attentat que la jalousie et la politique firent commettre à Philippe II, sujet fortement tragique, et par la sombre impression que commande le père, et par la pitié que réclame le fils; mais Othwai n'avoit point l'esprit assez étendu, la tête assez philosophique pour faire un héros de l'humanité de la victime d'un exécrable tyran. Cette nouvelle manière d'envisager un objet, de prêter aux passions un caractère sublime, d'ennoblir par l'intention qu'on leur prête les infortunés que les passions immolent, agrandit la scène et en fait une école de morale. Cette manière large est noble; Schiller et Alfieri la portèrent dans le sujet qu'avoit traité Othwai un siècle auparavant.

Rowe, moins pathétique qu'Othwai, a plus d'élévation, de grandeur; son Tamerlan fut écrit dans des intentions patriotiques, servit au moins l'esprit national. L'astre de Louis XIV s'éclipsoit à son couchant, et l'orgueil britannique voyoit dans la chute de Bajazet des allusions aux désastres du monarque ennemi. Ces applications un

peu

peu forcées, tenoient aux circonstances; les beautés de l'ouvrage en sont indépendantes, et il en renferme du premier ordre.

Les Anglais, à peine affranchis du joug sanglant de Jacques II, virent dans Jeanne Grai l'une des plus illustres et des plus touchantes victimes de la cruelle Marie : c'est la pièce où Rowe a mis le plus de sensibilité. Young célébra la même catastrophe tragique, mais en y mettant cet intérêt religieux qui étoit ou l'effet de son ministère, ou celui de sa conviction. La Belle Pénitente produit de grands effets dramatiques, mais la morale nous en semble dangereuse, mais les tableaux outragent la timide pudeur. Lothario a des qualités trop brillantes pour être odieux; son exemple est plus propre à corrompre qu'à effrayer; il peut devenir l'objet d'une dangereuse émulation. Il faut que le poète déshonore les crimes qui échappent à la vigilance du législateur, et contre lesquels les lois sont toujours impuissantes. En est-il de plus funeste que la séduction? Ses victimes expirent dans l'agonie lente de l'opprobre, ou dans les horreurs du désespoir, et le triomphateur s'applaudit de ses conquêtes; il échappe à la peine, s'il peut échapper au remords.

Le dix-septième siècle, chez les Anglais, offrit peu d'historiens, bien que l'Europe appelât des Tacite. Clarendon écrivit l'histoire des guerres

civiles en homme de bien et en homme presque impartial; ministre d'Etat, il accuse la maison des Stuards; zélé royaliste, il parle de ses adversaires sans aigreur; s'il n'inspire point cette admiration qui est le partage du génie, il appelle cette confiance qui est le privilége de la vertu.

Quelques écrivains philosophes retrempèrent leurs ames au sein des dissentions civiles; étrangers à tous les excès, ils furent les conservateurs des idées généreuses que les crimes avilissent, et dont ils finissent par effacer l'auguste tradition. Algernon Sidney eut le génie de Platon et le courage de Régulus (*); son ouvrage sur les gou-

(*) La concision que nous nous sommes prescrite dans ce tableau ne nous permet pas de nous étendre sur les écrivains philosophes, autant que l'exigeroit l'importance de leurs ouvrages. Nous en avons fait ailleurs un examen plus approfondi; il suffit au but que nous nous sommes proposé ici, de faire sentir l'influence que ces hommes illustres exercèrent sur leur siècle. Ceux qui n'ont considéré Milton que comme poëte ont méconnu, ou à dessein, ou par ignorance, une partie de sa gloire. S'il fut l'heureux émule d'Homère, il eut encore la noble ambition de marcher sur les traces de Platon et d'Aristote; l'esprit de parti a versé l'opprobre sur ses ouvrages politiques. Voltaire, que ses erreurs, ses préventions, ses sarcasmes ne renverseront point du trône qu'il s'éleva par son génie, ne rougit point de se faire l'écho des détracteurs de Milton. Un homme

vernemens lui valut la mort et l'immortalité. Harington fit une espèce de roman politique, qui

---

qui aima tellement la gloire devoit-il affaiblir les titres de ceux qui avoient constamment vécu pour elle ? Sidney n'a point une réputation aussi populaire que celle de Milton; il n'écrivit que pour les têtes fortes et les esprits laborieux. Il paroît même qu'il ne destinoit point à l'impression l'ouvrage qui fut le prétexte de sa sentence de mort. Quelle réflexion ce jugement inique ne force-t-il point à faire ? On condamne pour des opinions inédites un des hommes le plus distingué de la Grande-Bretagne par ses talens, ses relations, la noblesse de sa conduite; et ce qui prouve combien les opinions sont mobiles, c'est que les victimes immolées par Charles II et par Jacques II, le continuateur de ses violences, furent les objets d'hommages sous le règne suivant. Sous ce rapport, les Milton, les Sidney, les Harrington furent plus heureux que ne l'avoient été les Cicéron, les Caton, les Brutus. Les écrivains qui vécurent sous les successeurs d'Auguste craignirent de réhabiliter des noms que le politique Octave s'étoit efforcé de flétrir, et sur lesquels il avoit condamné ses poëtes courtisans à un silence honteux. Cette proscription lancée sur leur mémoire ne faisoit que la rendre plus chère à leurs admirateurs : cette observation n'a point échappé à la pénétration de Tacite; ces fameux Romains, dit-il, ont péri depuis soixante-dix ans, et pourquoi, lorsque le vainqueur n'a point détruit leurs images, ne pourroient-ils point trouver place dans nos histoires; l'équitable postérité rend à chacun l'hommage qui lui est dû, et si l'on me condamne pour avoir loué Cassius et Brutus, il se trouvera des hommes qui

ne peut être entendu que par des têtes fortes. C'est avec un sentiment de répugnance que je vous parlerai du fameux et méprisable Hobes ; il calomnie la nature dans son plus bel ouvrage ; il fait l'homme essentiellement méchant ; il absout les maîtres qui l'accablent, les tyrans qui l'oppriment, en peuplant la terre de monstres ; il dépouille le ciel de sa majesté. L'athéisme révèle ou un esprit faux ou un cœur pervers ; plaignons celui qui a besoin d'échapper à la divinité, mais abhorrons le systhématique criminel qui veut ériger en doctrine les froides spéculations de son ame insensible, ou les désirs de sa conscience coupable, qui souhaiteroit que l'univers se tût pour le genre humain comme il se tait pour lui, que la nature, qu'il ne peut aimer, fût un temple sans pontife et sans adorateurs.

---

se souviendront non-seulement de Cassius et de Brutus, mais encore de moi.

An illi quidem septuagesimum ante annum peremti, quomodo imaginibus suis noscuntur, quas nec victor quidem abolevit, sic partem memoriæ apud scriptores retinent? Suum cuique decus posteritas rependit. Nec deerunt, si damnatio ingruit, qui non modo Cassii et Bruti, sed etiam mei meminerint.

FRANCE.

Un des plus beaux titres de gloire de Louis XIV, c'est d'avoir attaché son nom à l'un des siècles les plus mémorables, à un siècle qui l'emporte sur celui d'Auguste, et qui rivalise dignement ceux de Periclès et de Léon X. Richelieu prépara cette brillante époque par l'impression nouvelle qu'il sut donner à la nation : génie vaste, son opiniâtre constance le rend capable d'exécuter tous ses desseins, et l'insensibilité de son cœur lui fait mépriser les maux qu'ils doivent entraîner : conseiller d'un prince, il en devient le maître et l'effroi. La majesté du fils de Henri IV s'abaisse devant l'audace d'un homme nouveau : le superbe ministre s'indigne contre toute résistance que l'opinion, l'esprit de secte, l'orgueil de la naissance opposent à son despotisme; il achève de saper l'arbre féodal, non par amour du peuple, mais par haine des grands; il poursuit, il écrase dans la Rochelle le dernier boulevart de la liberté; il se délivre de ses ennemis par des exécutions d'éclat et par des assassinats clandestins; le sang le plus innocent et

le plus illustre fume sur les échafauds; il punit Cinq-Mars et de Thou de leur fidélité pour le monarque, et Montmorency, du grand nom qu'il a le malheur de porter; tyran de son roi, il l'attaque dans sa famille, dans les objets de ses affections; il fait périr sa mère dans l'exil et l'indigence; il dépouille son épouse de tout crédit; Christine de Savoye, par une violation inouïe du droit des gens, voit son plus zélé défenseur soumis à la terrible jurisdiction de Richelieu; Gaston, Vendôme, frères du monarque, Lavalette, époux de sa sœur, n'échappent ni par leur naissance, ni par leur service, à la tyrannie du cardinal. Tous les complots que l'on forme contre sa personne tournent à son avantage, ou par l'effet de sa fortune, ou par l'ouvrage de sa prudence. Ses vexations contre les grands invitent les plus courageux à l'insurrection, et leur courage trompé livre des victimes à la vengeance d'Armand, des richesses à l'Etat, dont il dispose en souverain, et des moyens d'exécution pour ses vastes projets. Il emporte dans la tombe l'horreur d'une foule de familles, et l'admiration de l'Europe : il a commencé l'abaissement de l'Autriche; il a créé le commerce, l'industrie, il a fait naître le goût des arts et des lettres, moins par la protection qu'il leur accorda, qui devoit trouver un terme dans celui de son existence, que par ses

changemens politiques, qui, donnant au peuple une existence plus indépendante, devoient répandre le goût et le besoin des lumières.

Eut-il dans l'amour qu'il manifesta pour les lettres le désir de couvrir ce que sa conduite avoit d'odieux, et d'opposer des panégyristes flatteurs ou reconnoissans au témoignage de l'histoire? Les vers d'Horace et de Virgile ont presque effacé le souvenir des proscriptions d'Octave, et qui ne liroit que les harangues de l'académie française, verroit dans Richelieu le premier des ministres et le plus parfait des hommes. Cette académie ne fut d'abord considérée par le public que comme un instrument nouveau qu'employoit son despotisme : cet instrument étoit bien foible alors, les nouveaux académiciens étoient la plupart ridicules, ou par les sujets qu'ils traitoient, ou par l'exécution.

Richelieu même paroîtroit d'un tact bien peu délicat, si l'on considère quels écrivains il employoit dans les ouvrages auxquels il ne dédaignoit point d'attacher sa réputation, et ceux qu'il récompensoit de la manière la plus libérale, si l'on s'arrête sur les vers de Colletet, qu'il admira :

> La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
> D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
> Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Mais la haine que cet homme avide de tous les

genres de gloire conçut contre l'auteur du Cid, prouve qu'il en sentoit les beautés sublimes. La passion qu'avoit Richelieu pour l'art dramatique, donna naissance à des productions ridicules qui sont oubliées, mais le goût du théâtre se répandit à la cour, dans la capitale, dans les provinces. Les succès de Bois-Robert, de Desmarets, de Scuderi, firent peut-être éclore les chefs-d'œuvre de Corneille.

Il est des génies faits pour créer les arts, ou pour en reculer immensément les limites; à quelques époques qu'ils appartiennent, ils doivent opérer une importante révolution; naissent-ils dans les temps barbares, ils ont tout à inventer, et de sublimes originaux sortent de leurs mains puissantes? Paraissent-ils dans des siècles enrichis des plus beaux titres de gloire de l'esprit humain, ils dédaignent la servile imitation, et s'ouvrent une carrière nouvelle. Corneille eût été un Eschile dans la Grèce; il donne en France une seconde création à l'art qu'il trouve inventé; sa tête sublime ne se développe que par degrés, son talent eut une enfance qui ne fit point pressentir sa vigoureuse maturité; quelques pièces romanesques exercent et amusent sa jeune imagination; il reste foible jusqu'au moment où il s'abandonne avec confiance à son génie, et ose se montrer entièrement original. Il avoit em-

prunté à Euripide et au déclamateur Senèque le sujet de Médée, révoltant par l'attrocité, dénué d'intérêt par le merveilleux et par la nullité, ou par la bassesse des caractères. Jason est timide et lâche dans sa trahison; Médée n'a point dans ses fureurs le mérite du courage; son art magique la dérobe à tous les périls; le rôle du roi de Corinthe offre de trop fortes absurdités pour être dans la nature, et celui de sa malheureuse fille nous montre un enfant dont les désirs puérils excitent plus de mépris que de pitié. Corneille ne fût point heureux dans les sujets pris de la fable : l'OEdipe, si admirable dans Sophocle, perd sous sa plume son caractère antique et sa belle simplicité. C'est dans l'histoire qu'il faut qu'il prenne ses personnages; ses conceptions sublimes ont besoin de s'attacher à des faits réels. Il est surprenant que les héros de Rome doivent à un français la plus brillante partie de leur gloire. Transportons-nous à la première représentation des Horaces, et figurons-nous l'effet qu'une telle pièce dut produire sur le peu de têtes capables de bien l'entendre : c'est le tableau de Rome, avec le patriotisme féroce et indomptable qui doit faire sa grandeur et la ruine des nations. Horace n'a plus d'alliés, d'amis, la voix du sang s'est tue dès que la patrie a parlé.

La scène entre les défenseurs des deux états

révèle, dès sa naissance, le génie qui doit animer les Régulus, les Scipion, les Marcellus. Cette haine, cet esprit de domination, manifestés contre Albe par un Romain, se manifesteront plus tard contre l'univers entier. Quelle peinture animée que celle du combat entre les illustres rivaux, imité de Tite-Live, mais embelli par le poète! Quelle éloquente fureur dans les imprécations de Camille. C'est la Didon de Virgile, mais avec une diction moins parfaite.

Que l'on ne dise point que Corneille a réuni deux sujets de tragédie; la mort de la sœur des Horaces, résultat de la victoire de ses frères, ne peut être plus séparée du combat sur la scène que dans l'histoire.

Corneille a pris des héros dans Rome naissante, et sa vaste pensée a gravé l'histoire de six siècles dans la peinture d'un grand événement. Il tire des sujets de son déclin, si imposant par les souvenirs qu'il retrace; il conduit Pompée sur les rivages du Nil, pour y recevoir la mort : c'est un fugitif, c'est un vaincu; mais les destinées du monde s'enchaînent à ses destinées. Cornélie est sublime, César est grand, et paroît se plaindre d'un excès de bonheur.

Pardonnons à Corneille d'avoir dans cet ouvrage trop imité Lucain dans ses beautés sublimes et

dans ses défauts, d'avoir employé des hyperboles plus audacieuses que justes. Les écarts des imaginations fortes, leur surabondante magnificence, n'est-elle point préférable à cette langoureuse sécheresse qui trahit un esprit sans vigueur et une tête sans mouvement ?

Le style de Corneille est plus sage dans Cinna, pièce où le grand peintre se montre dans le tableau des proscriptions, où le politique profond se révèle dans deux scènes d'éloquence délibérative, mais où les caractères sur lesquels doit porter l'intérêt finissent par perdre toute estime et par en revêtir le tyran qu'ils ont peint sous des couleurs si odieuses.

Auguste indulgent, Auguste, qui pardonne, doit-il changer aux yeux d'Émilie ? n'est-il plus l'oppresseur de sa famille, celui de Rome ? Un pardon avilissant a vaincu la colère de Cinna ; on lui fait grâce parce qu'on le méprise, et il reçoit ce mépris comme un bienfait. Quel contraste encore, que celui de faire le conseiller du maître du monde de celui que ce maître accable ensuite de ses dédains, et de faire tenir des discours sublimes à celui que l'on présente comme un personnage sans grandeur et sans génie. Le vice de cette pièce est inhérent au sujet, pris d'une déclamation de Sénèque, mais les beautés admirables dont il est rempli sont toutes à Corneille.

Le génie de ce grand homme ne s'exerce point constamment sur ces faits éclatans ; ou l'historien devance l'intérêt que doit produire le poète, ou le tragique se sent embrasé par la gloire des héros dont il doit agrandir la renommée. Il trouve le terrible sujet de Rodogune indiqué dans un abréviateur, il en fait un des chefs-d'œuvre de notre scène. Quel caractère il donne aux deux reines ! l'une excite la vengeance de ses deux amans, en leur offrant l'image sanglante de leur père immolé par celle qui leur donna l'existence, souhaitant que sa rivale soit punie, mais prête à repousser la main sanglante de son vengeur :

A force de respects votre feu s'est trahi ;
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi ;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance,
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.

L'autre, implacable et éternelle ennemie de la veuve de Nicanor, n'ayant point horreur d'un parricide qui réunisse à l'objet de sa jalousie les fils de la captive qu'elle abhorre. Quelques lignes de la légende firent naître Polieucte, où un zèle dont le christianisme condamne les excès, excite l'attendrissement, où Pauline est si grande, Félix si bassement odieux, Sévère si magnanime, où la religion, l'ambition, l'amitié, l'amour, se présentent sous des traits si naturels et si sublimes.

Ce n'est point par une froide analyse qu'il est possible de bien juger ce grand homme ; il a des défauts. Quel génie eut le privilége d'échapper à la critique ? Nul écrivain ne le surpasse en idées fortes et majestueuses. Il sut peindre avec vivacité les sentimens tendres, lorsqu'ils appartenoient au sujet, tel que dans le Cid, où l'amour rend un combat cruel pour un brave, une victoire terrible pour un héros, un pardon que le cœur commande à une amante, flétrissant pour l'honneur d'une fille, pièce aussi funeste à la morale qu'honorable pour l'art dramatique, pièce qui consacre le préjugé des duels par la plus imposante des autorités; il sait relever les pièces d'un ordre inférieur par des scènes de génie ou par des vers qui se burinent dans la mémoire; les preuves s'en trouvent dans Sertorius, dans Othon, dans Héraclius, dont le plan est si fatiguant et si pénible, et dans Nicomède, où la majesté du cothurne semble s'abaisser. C'est encore à lui que l'on doit la première comédie de caractère qui parut avant celles du premier comique de tous les pays.

Quelle difficulté n'eut point à vaincre l'écrivain qui osa, comme Sophocle, chercher des triomphes après ceux d'un nouvel Eschyle. Il falloit faire mieux, ce qui étoit impossible, ou d'une manière différente; c'est ce que fit Racine.

Dans ce tableau rapide sur la marche de l'es-

gna Bérénice, un si éloquent adieu. L'intéressante Lavallière ne vit, n'aima que l'homme dans le plus puissant des princes, et cessa d'appartenir au monde dès qu'il ne fut plus son amant; la jalousie, fruit déplorable de l'amour, précipita dans la tombe Henriette d'Angleterre; l'amour fit faire de grandes fautes à un héros sexagénaire, dont toute la vie n'avoit été qu'une suite de grandes actions. Racine dut sans doute aux mœurs de son siècle la vérité avec laquelle il peignit cette passion, mais la nature et l'art lui donnèrent ses brillans et sublimes pinceaux, et ce présent inestimable, et cet heureux effort ne se sont point renouvelés. S'il dut à des catastrophes produites par l'amour, qui frappèrent son ame ardente, le privilège d'être resté sans rival dans la peinture de cette passion, Esther et Athalie lui furent commandées par une femme dont tous les actes ne furent que le calcul de l'intérêt ou les ruses de l'adroite hypocrisie; une pièce foible par le plan, par les caractères, mais admirable dans les détails, et une autre où tout transporte, ravit le spectateur, ferment la carrière brillante du plus parfait de nos poètes.

Il est étonnant que les femmes aient dédaigné et presque frappé d'anathême leur pontife le plus dévoué, l'homme qui parut particulièrement attacher son génie à leur culte. Ni madame Sévigné, qui

qui fit des chefs-d'œuvre en laissant courir sa plume, ni l'aimable Deshoulières, qui écrivoit en poëte et pensoit en philosophe, ni les savantes de l'hôtel de Rambouillet, n'apprécièrent son prodigieux talent : plaignons-les de s'être montrées injustes, et d'avoir refusé de joindre des myrtes aux lauriers qui décoroient la tête de notre Apollon.

La nature mit une extrême différence entre les deux tragiques du grand siècle; Corneille dut presque tout à la nature, Racine accrut ses bienfaits par les ressources de l'art; le premier a plus de hardiesse, de fécondité, le second plus de sagesse et de goût; Corneille dédaigne les conseils, les règles, il veut régner en despote, Racine prend les grands modèles pour guides, et les secours d'une sage critique pour oracles; l'un s'éloigne de son siècle, semble dédaigner ses contemporains, embrasse un avenir aussi vaste que ses conceptions, Racine calcule ses effets d'après l'esprit des spectateurs. Paris et la cour étoient présens à sa pensée, lorsqu'il écrivoit Phèdre, Bajazet, Mithridate, Bérénice; la tête de Corneille étoit plus forte, le cœur de Racine plus sensible; l'un avoit cette confiance audacieuse et cette ardeur infatigable que l'on pardonne au génie :

Au Cid persécuté, Cinna doit sa naissance,

et d'injustes persécutions étouffent l'heureux talent

du peintre de Phèdre et d'Athalie dans sa vigoureuse maturité. Corneille ne cesse de produire qu'en cessant d'exister, et l'autre fait déplorer et condamner vingt années perdues et réclamées par sa gloire; l'un ressemble à l'Hercule des Grecs, dont la valeur s'accroît par la multiplicité des obstacles, l'autre à l'Achille d'Homère, dont une disgrâce désarme le bras invincible.

La tragédie est plus indépendante que la comédie des circonstances où vit le poète; il a besoin d'agrandir ses personnages par la distance des temps et des lieux; comme les passions fortes qu'il peint ont toujours le même caractère, il n'a point à craindre que ses héros perdent leur vérité morale par la révolution des siècles; l'ambition, la haine, la jalousie ont dans tous les climats les mêmes traits et la même expression. La comédie, qui s'empare de ridicules fugitifs et de passions invariables, vieillit dans la peinture des premiers, par la vicissitude des usages : les pièces d'Aristophane sont en général des énigmes pour les modernes, mais plusieurs de celles de Molière seront admirées par nos derniers neveux : il naquit dans de favorables circonstances; la nation sortoit en quelque sorte de la barbarie, mais ses pas vers une civilisation brillante étoient rapides et fortement marqués : on pouvoit faire contraster l'enthousiaste des mœurs nouvelles avec le respec-

tueux ou fanatique adorateur des anciennes habitudes, les Chrisale avec les Arnolphe. La lecture des romans avoit introduit de chimériques idées et un ridicule langage; on fuyoit le naturel pour éviter de paroître vulgaire, et le sentiment ne sembloit délicat qu'en devenant inintelligible; la science se présentoit encore avec toutes les formes de la pédanterie; les médecins, les hommes de loi se donnoient de l'importance, en hérissant leur style de grands mots et de pompeuses citations; le bourgeois se ruinoit par vanité, et achetoit au poids de l'or une alliance qui le rendoit l'objet des dédains de ceux dont il relevoit la fortune. Comme la dévotion étoit encore en honneur, l'hypocrisie, qui en est le méprisable masque, procuroit des succès, faisoit des dupes et des victimes : comme la corruption étoit encore loin d'être générale, l'on tenoit fortement à l'honneur des femmes, à la pureté du lien conjugal; de là les inquiétudes et les précautions de la jalousie. Comme le respect pour les castes nobiliaires n'étoit point anéanti, un marquis semblable au flatteur impudent de M. Jourdain, une femme de qualité adroite et friponne comme Célimène, piquoient l'attention par le contraste que l'on trouvoit entre leur conduite et la dignité et la délicatesse que l'on regardoit comme l'apanage de leur rang. C'est cette variété de conditions, cet empire du mau-

vais goût, ce reste de préjugés, ces vestiges de respect pour les anciennes mœurs, qui firent naître les Précieuses Ridicules, l'École des Maris et l'École des Femmes, le Bourgeois gentilhomme, le Misanthrope, Georges Dandin, le Tartufe. Né avec un génie contemplateur, une prodigieuse fécondité, un tact exquis, une gaieté sans effort, le talent de varier son style comme ses personnages, de saisir les ridicules avec une extrême finesse et de peindre les vices avec une inimitable vérité, Molière eût moissonné lui seul le vaste domaine de la comédie, si la longueur de sa carrière avoit répondu à son ambition, à l'étendue de ses plans, à cette confiance superbe qui lui faisoit envisager quelque chose de supérieur au Tartufe.

Bien que Molière soit un des génies les plus originaux de nos temps modernes, il imite souvent, mais il est créateur par le talent qu'il met dans ses imitations; il puise dans des sources obscures et fécondes, prend le sujet de belles scènes dans des contes sans intérêt, dans des canevas informes; regarde comme son bien tous les traits qu'il peut recueillir, et les rend sa légitime conquête par le talent avec lequel il les emploie. Son dialogue s'écarte rarement du naturel, et il eût toujours été heureux s'il avoit toujours été maître de choisir ses sujets; il ne seroit point descendu

à la bouffonnerie sans la nécessité de captiver la multitude. Dans les pièces les moins dignes de son génie, on le retrouve dans des traits, dans des caractères, dans des scènes dont lui seul étoit capable; tous ses acteurs parlent selon que l'exige leur condition, leur âge, leur degré d'éducation; il ne fait point faire assaut d'esprit à ses valets et à ses soubrettes; leur langage est naïf, quelquefois obscène, mais il est dans la nature. Emprunte-t-il au théâtre latin deux pièces, dont l'une a des Dieux pour principaux personnages, dont l'autre présente l'avarice avec l'abjection, les extravagances qu'elle commande à ceux qu'elle subjugue, il féconde la première par le rôle piquant de Cléantis, par un dialogue plus animé que dans Plaute; il augmente l'intérêt de la seconde par l'amour d'Harpagon, par la scène où le fils surprend son père jouant le rôle d'usurier : il paroît travailler sans effort, écrire par une sorte d'inspiration; les idées les plus comiques, les expressions les plus gaies, les traits les plus inattendus viennent s'offrir sous sa plume. Aucun écrivain n'eut une influence morale plus étendue; il détruit la plupart des ridicules qu'il attaque, il arrache aux faux dévots leurs masques imposteurs, il guérit les classes bourgeoises de la vanité d'être les trésoriers bénévoles et les jouets des grands; il attaque le mauvais goût, le faux bel esprit, et

seconde les efforts de Despréaux. Aucun homme, quelque éminent qu'il soit, n'est à l'abri des reproches; Molière pouvoit rendre à la morale des services plus grands encore; créateur de l'art en France, il pouvoit en étendre les bienfaisans effets; souvent il sacrifie l'intérêt moral à l'intérêt dramatique, l'intention d'être utile au désir de plaire; il récompense la séduction par des triomphes; cette séduction n'est point toujours innocente, comme dans l'École des Femmes; dans une autre de ses pièces, l'épouse adultère et l'amant corrupteur sont absous de leurs artifices par les applaudissemens que l'art de l'écrivain arrache au spectateur. Supérieur à Plaute, à Térence par le génie, que n'eut-il soin, comme ce dernier, de relever le mérite de ses savantes conceptions par des leçons de vertu, des maximes d'humanité. Excusez-nous, Messieurs, de mettre quelque restriction dans l'éloge d'un si grand homme; plus il eut de talens, d'influence, plus il nous permet d'exiger de lui. Si Molière avoit donné à notre comédie la pureté morale que l'on croit, d'après quelques fragmens et d'après d'imposantes autorités, que Menandre donna au théâtre d'Athènes, Regnard n'eût point abusé de son heureux talent, de sa verve originale, en se rendant le complaisant auxiliaire de l'artifice et de la friponnerie. Si le créateur d'un art peut s'attribuer des titres à

la gloire de ses successeurs, il est aussi responsable des fautes que son exemple leur a fait commettre.

Molière parut le seul qui rendît une justice éclatante à La Fontaine, dont Boileau affecta de ne point parler, à La Fontaine, que l'on met dans nos mains dès l'enfance, et qui ne peut être compris et bien goûté que dans la maturité de l'âge; il relève, il agrandit le genre le plus simple, il revêt de la robe de Vénus la nymphe indigente de l'apologue. Esope s'étoit contenté d'instruire; Phèdre, de rendre en vers d'une précision élégante les idées de l'esclave Phrigien; La Fontaine fait de ses fables des petits drames pleins d'intérêt, des tableaux gracieux, des leçons d'une aimable et douce morale; il nous attache à ses héros, parce qu'il s'y intéresse lui-même. L'instinct de ses animaux devient de la raison, et les passions et les intrigues de nos sociétés se peignent dans les antres, dans les étables, dans les forêts. Son grand talent est de nous faire une sorte d'illusion, et cette illusion naît de la simplicité même de ses récits; il énonce les maximes d'un politique, sans paroître y songer; il écrit en philosophe sans se douter de la hardiesse de ses pensées, et peint en grand poète, en semant avec abandon les images qui naissent sous sa plume facile; il ne sépare point la moralité du sujet qu'il traite; il ne la met point en sentences,

en épilogues, il la fait naître d'une circonstance, d'un trait plaisant, d'un mot qui paroît fin dans sa naïveté : souvent les idées les plus grandes frappent par le voisinage d'idées simples; ce sont des chênes majestueux à côté de bruyères ou de lys qui brillent près des humbles violettes. La plupart des imitateurs de La Fontaine ont cru, à force de travail, suppléer au génie : la nature, pendant son sommeil, inspiroit le charmant historien des avantures des deux Pigeons, des Animaux malades de la peste, de l'Ane, du Meûnier et son Fils, et son sommeil étoit aussi heureux que celui d'Hésiode. La Mothe veilloit, méditoit, travailloit, mais l'esprit faisoit fuir les grâces; il étoit fatigant à force d'être ingénieux. La Fontaine étoit né pour conter ; la décence voudroit jeter une gaze sur les sujets qu'il emprunte à l'ingénieuse Italie, mais la candeur de son ame l'absout des traits libertins qu'il emprunte ou qu'il imagine : s'il en décoche de dangereux, comme Cupidon, pensons qu'il avoit comme lui un bandeau sur les yeux. Le nom de bon homme, qui caractérise son innocence, ne nuit point à sa gloire : ses admirateurs l'ont consacré; il parut ne recevoir aucune influence de son siècle; son génie semble indépendant des objets qui l'entourent : cependant l'école de Gassendi, qu'il fréquenta, la société de Molière et de Despréaux, parut avoir quelque effet sur le dévelop-

pement de ses talens. Sous le rapport du courage et de la reconnoissance, il appartient à son siècle d'une manière bien honorable pour sa mémoire : Fouquet le protégea, et La Fontaine honora le ministre accablé d'une élégie touchante; il fit soupirer les nymphes de Vaux sur ses infortunes. Le monarque, qu'il offensoit par son attachement à sa victime, n'eut ni le courage de le récompenser de sa hardiesse, ni la cruauté de le punir d'une manière éclatante; il n'eut point de pension, Chapelain en avoit : les faveurs des puissances peuvent embellir l'existence fugitive des mauvais écrivains, mais la faveur publique et les hommages de la postérité ne s'attachent qu'aux vrais talens.

Aucun poète de ce grand siècle n'eut une influence plus marquée sur le goût et le talent d'écrire que Despréaux; ses satyres n'ont ni la variété, les pensées abondantes, l'enjouement heureux de celles d'Horace, ni la verve, le fougueux emportement de celles de Juvénal. Le favori d'Auguste s'armoit contre les travers et les ridicules, pour se distraire du souvenir de grands crimes : les vues intéressées du courtisan commandoient au génie du poète. Le contemporain de Domitien veut ramener ou l'existence, ou le regret d'antiques vertus, par la peinture des vices et des bassesses qui révoltent son ame pure et son cœur enthousiaste. Boileau ne paroît point dans de semblables circonstances; il n'a point de

proscription à faire oublier, d'Octave à servir; il n'a point, comme Juvénal, à peindre un sénat dont l'antique splendeur accuse la bassesse actuelle, à rassembler pour un Turbot des hommes dont les ancêtres ne se réunissoient que pour le salut ou l'effroi des empires. Boileau, étranger à toute vûe politique, ne semble faire des satyres qu'en faveur du goût, ou du moins la morale n'est dans ses écrits qu'un objet secondaire. Les écrivains qu'il assassine par le ridicule eussent fait autorité, puisqu'ils avoient des lecteurs, il empêche qu'ils ne soient imités; sa sévérité devient quelquefois excessive, de grandes beautés ne lui font point excuser un genre repréhensible, des fautes pardonnables; il se montre injuste envers l'Homère de l'Italie, et Armide et Roland invoquent en vain son indulgence pour Quinault. Il vit sans doute dans ce dernier un homme dont les succès et les talens pouvoient devenir dangereux, qui, en efféminant le théâtre de Corneille et de Racine, pouvoient frapper leurs successeurs d'interdit, et rendre le poète complaisant esclave du musicien. Le même sentiment du beau qui l'anime contre le mauvais goût dans ses satyres lui inspire son Art Poétique, chef-d'œuvre pour la justesse des pensées, et par l'heureux tour de l'expression; il prend le ton des objets dont il parle. Noble, élevé en traitant des régles de l'art dramatique, sublime en re-

traçant les majestueux écarts de l'ode, gracieux en peignant la modeste idylle, il caractérise en traitant de la satyre les grands maîtres qui s'y sont exercés. Il ne sème point les préceptes avec la négligence d'Horace; il ne fait point comme Vida une pompeuse amplification d'un traité didactique; sa raison sévère lui interdit tout détail inutile comme tout ornement superflu : il ressembloit à ce statuaire ancien, qui ne paroit point ses statues par la raison qu'il savoit les rendre belles.

Boileau jouit de toute sa réputation de son vivant : ce ne fut qu'au dix-huitième siècle que des esprits faux et des hommes à paradoxes attaquèrent sa mémoire. On lui reproche de manquer d'invention : le Lutrin, où tout étoit à créer, l'épître sur le passage du Rhin, où une fiction d'un caractère épique jette du merveilleux sur une entreprise bien effacée par les exploits de nos jours, réfutent victorieusement cette accusation ; il manque, dit-on aussi, de verve et de sensibilité, si l'on fait consister l'une dans une chaleur factice, l'autre dans un étalage d'émotion étudiée et déplacée, Boileau est exempt de ce défaut : une satyre ne ressemble point à une élégie, et un ouvrage didactique à une pièce de théâtre. Le grand mérite de Despréaux, celui qui doit le rendre immortel, est de n'avoir rien dit que de juste et de bien pensé, d'avoir orné la raison de beaux vers, de s'être

montré le premier oracle du goût, d'être resté infaillible, d'avoir contribué par ses conseils aux succès des plus grands écrivains de son siècle, et d'avoir devancé sur leurs chefs-d'œuvre la voix impartiale de la postérité.

Les poètes du règne de Louis XIV durent beaucoup à l'esprit général du siècle, aux événemens qu'il produisit, et cette influence fut plus remarquable encore sur les orateurs. L'imagination forte et sublime de Bossuet avoit besoin de grands spectacles, il les trouve dans la fortune d'un monarque qui n'a qu'à vouloir pour que des grands hommes naissent, qui commande à la nature comme à la fortune. Louis XIV est ambitieux, il veut envahir, il veut maîtriser ses voisins, il n'est point guerrier, mais des guerriers intrépides répondent à ses superbes volontés, et l'Europe s'humilie sous les degrés de son trône. Bossuet anime par le tableau des prospérités les sujets douloureux qu'il traite, unit l'image des grandeurs à leur déplorable néant, rélève l'éclat de ses discours par cette philosophie religieuse qui abaisse toutes les puissances devant l'éternelle majesté, qui ne semble sourire à la vanité des heureux du siècle que pour l'accabler ensuite par l'idée d'une mort qui efface tous les titres, qui triomphe des précautions que prend l'orgueil pour survivre à ses coups. A-t-il à louer Anne d'Autriche, espèce de fantôme placé sur un grand trône,

plus fait pour édifier l'église que pour servir la France ou étonner l'Europe? il décore la tombe de la mère des trophées du fils. Dans celle du chancelier le Tellier, l'auteur avoit besoin de cesser d'être chrétien, d'en imposer sur l'hypocrisie de son héros, de convertir en zèle pieux ses persécutions atroces : il n'étoit pas moins difficile de faire présider l'éloquence à la vocation monastique de La Vallière, de transformer en miracle de la grâce le dépit de l'amour. Il y avoit bien peu de choses à louer dans la princesse Palatine, intrigante subalterne, se donnant à Dieu lorsqu'elle perdoit l'espoir d'agiter le monde. Comme l'orateur sait agrandir son sujet en ennoblissant des images familières, en tirant parti d'un songe bizarre, en faisant du tableau de nos infructueuses guerres civiles une digression excusable par sa mejestueuse beauté! Bossuet est plus admirable encore lorsqu'il blâme que lorsqu'il loue; c'est que malheureusement pour le genre humain il est plus facile à l'orateur d'être sévère dans ses anathêmes que dans ses éloges : quel tableau sublime il fait de l'administration de Cromwel, trompant les peuples, se prévalant contre les rois, réunissant les sectes éparses, et faisant un corps redoutable d'un assemblage monstrueux, étonnant l'univers par des entreprises, par des victoires, par un bonheur dont la vertu s'indigne.

Condé fut l'homme, sans doute, que Bossuet dut louer avec le plus de plaisir. Il termine sa carrière oratoire sur le mausolée de ce grand capitaine; il annonce, motive et justifie sa retraite, et force l'auditeur au regret et au respect sur un talent qui va sacrifier son éclat à de sublimes devoirs, sur le premier des orateurs qui ne veut plus être que le pasteur vigilant du troupeau qui lui est confié.

Instituteur d'un prince, il applique l'éloquence à l'histoire; et Bossuet pouvoit-il écrire, pouvoit-il parler sans être éloquent! Il porte un coup-d'œil d'aigle sur le vaste tableau des empires; en indiquant un peuple, il le peint; rapide et majestueux, il remplit l'ame, il étonne l'imagination, il rappelle tout au même principe; il voit le doigt de Dieu imprimé sur tous les événemens. S'il fait de la Judée l'objet de sa complaisance, c'est qu'il y voit le temple de la seule religion pure qu'ait connu l'antiquité, et le berceau de celle qui doit régénérer le genre humain. Si les victoires des Romains, la réunion de l'univers sous une seule puissance excitent son enthousiasme, c'est qu'il voit dans cette domination unique les desseins de la providence pour le triomphe de la loi du Christ.

Sous quelque rapport que nous considérions Bossuet, il occupe un rang à part par son éloquence; il ne ressemble point à Démosthènes, qui a tout son génie en justesse de pensées et en rai-

sonnemens, en véhémence de passion, à Cicéron, qui ne cesse jamais d'être beau, lorsqu'il cesse d'être grand et sublime. Bossuet ne sait point descendre, il a toutes ses idées en mouvement et en inspiration : laisse-t-il éteindre le feu qui l'embrase, il est au-dessous des écrivains médiocres; tout ce qui ne porte point un caractère de majesté, semble au-dessous de son génie; il paroît dédaigner la multitude, ne s'intéresser qu'aux puissances de la terre, qu'aux révolutions imposantes des états : c'est un Moïse dont le vulgaire ne peut soutenir la majesté, et qui ne prononce ses oracles qu'au milieu des éclairs et de la foudre; prodigieux par la multitude de ses travaux comme par leur mérite éminent, il eut toujours les armes à la main, soit pour combattre les ennemis de sa croyance, soit pour fortifier le zèle des membres de sa communion. Son zèle avoit un caractère despotique; il pensoit que sa supériorité devoit lui assurer l'empire des consciences, comme elle commandoit à l'admiration des esprits : c'étoit un Athanase, qui eût préféré une mort glorieuse à une timide conciliation, ou un Augustin, qui eût cru cesser de vivre s'il avoit cessé d'avoir des adversaires, des admirateurs, des moyens de combat et de triomphe.

Bossuet avoit imprimé à l'éloquence un caractère inimitable. De grands hommes pouvoient renaître,

mais le grand panégyriste avoit cessé d'exister. Fléchier frappe plus par l'art que par le génie; l'écrivain perce à chaque période, et fait oublier l'orateur. On n'étonne, on ne subjugue dans la chaire sacrée, comme dans la tribune, que lorsque les sentimens que l'on exprime paroissent le fruit d'une soudaine émotion; il faut que les effets aient été longuement étudiés, mais il faut déguiser le travail et l'étude. Démosthènes employoit plusieurs mois à forger les foudres qu'il lançoit, mais elles sortoient subitement de la nue. Fléchier fut éloquent en louant un de nos plus grands hommes; il surpassa Mascaron, et, pour cette fois, il balança Bossuet. Quel orateur eût été froid en louant le héros dont la perte fut le deuil public, aimé de la France, comme son boulevard, comme son plus cher appui, craint et vénéré des étrangers, admirable par ses vertus, et plus grand par l'aveu de ses fautes que s'il n'en avoit jamais commis. Le rapprochement entre Machabée et Turenne, qui compose le sublime exorde du discours, est aussi frappant par l'heureuse application que par la magnificence du style et la beauté des images.

Tous les genres de littérature que nous avons examinés jusqu'ici portent l'empreinte du génie du siècle; il se manifeste également dans les fictions romanesques. L'esprit de galanterie se montre d'une manière fade dans des productions qu'on ne liroit

liroit plus quand Boileau ne les auroit point frappées d'anathême, et le véritable amour se peint avec toute sa vérité dans Zaïde et la princesse de Clèves. L'histoire, considérée comme institutrice des princes et des peuples, comme conservatrice des titres du genre humain, comme accusatrice inexorable du pouvoir sans vertu, et vengeresse de la vertu opprimée par la puissance; l'histoire, qui enrichit un siècle de l'expérience de vingt autres, est la partie la plus foible de celui de Louis XIV. Des moines compiloient des auteurs qui se seroient fait un crime de penser, et ils se faisoient un religieux devoir de les imiter. Avec plus de philosophie, Vertot mériteroit une place parmi les grands historiens; il sait écrire, il sait peindre, il est animé, souvent éloquent; mais la critique ne l'éclaire point sur l'esprit des écrivains qu'il consulte, et son goût le trompe souvent sur les secours qu'il leur emprunte. En peignant les révolutions dont Rome fut l'éternel théâtre, il absout constamment le sénat, il accuse constamment le peuple, parce que Tite-Live étoit le défenseur de l'aristocratie. Il fut plus heureux et plus indépendant dans celle de Suède. Ce peuple du Nord qui vit son trône occupé par une succession de héros, dont les uns brisèrent le joug d'une aristocratie qu'ils abhorroient, dont les autres, plus courageux encore, firent sortir de leurs tristes climats des

guerriers qui menacèrent les plus belles régions de l'Europe. Il eût fallu à Vertot, pour bien écrire sur la Suède, les connoissances politiques de Pufendorf, ou à Pufendorf la plume de Vertot. Ce dernier peignit avec l'éloquence de Saluste la conjuration qui affranchit le Portugal du joug Espagnol. L'histoire d'une autre conjuration, celle contre Venise, fit la gloire de Saint-Réal. Mais cet écrivain ne laissa plus deviner, dans une foule de productions insipides, frivoles ou froidement romanesques, la tête qui conçut ce chef-d'œuvre.

Les philosophes du dix-septième siècle n'eurent point une influence comparable à celle des autres écrivains. Les esprits voués au culte riant des beaux arts fuiyoent l'austère et épineuse recherche de principes presque toujours méconnus, et de vérités souvent couvertes d'impénétrables ténèbres. Descartes prépara la lumière, mais elle ne brilla que long-temps après lui. Mallebranche, le plus illustre de ses disciples, eut une partie du génie brillant et des rèves de Platon; mais le grec s'occupoit quelquefois des sociétés humaines, le philosophe français les dédaignoit; ennemi de tous les êtres matériels, il ne vouloit voir que de pures intelligences dans tout l'univers. Pascal se déclare l'ennemi d'une congrégation qui couvroit l'Europe de sa puissance, qui brisoit les princes qui ne s'abaissoient pas devant elle, qui, par le proséli-

tisme, les talens, l'opiniâtre persévérance, éleva ses autels en Asie près des statues de Confucius, se créa chez les Africains des esclaves reconnoissans, se fit un empire indépendant au sein de l'Amérique. L'ardent disciple de Jansénius soupçonnoit-il que les lettres attribuées à Montalte dussent préparer la ruine de ce colosse, qui sembloit de sa main puissante disposer de la foudre du ciel pour dompter et subjuguer la terre. Les pensées de Pascal, matériaux imparfaits d'un grand ouvrage, frappent l'esprit de crainte et de mélancolie. On admire l'auteur, on le plaint, il est malheureux : on croiroit qu'il veut forcer le monde entier à partager son sort.

La Bruyère peignit les hommes de son siècle, et des vices qui sont de tous les temps; la vérité de ses tableaux, l'énergie, la précision de son style, des allégories ingénieuses, le placent parmi les écrivains de génie : mais je m'empresse d'arriver à un homme que les étrangers envièrent à la France. Il est des réputations qui passent, celle de Fénélon s'accroîtra (*), au sein de la prospé-

(*) Fénélon est un des caractères les plus remarquables de son siècle; il indique surtout le passage d'une littérature qui sembloit ne s'occuper que de plaire à l'imagination, à celle où l'on vouloit faire des beaux arts l'auxiliaire d'une raison forte. Il est malheureux que des controverses perdues

rité des peuples, et au milieu de leurs infortunes; une nation heureuse verra les songes de ce philan-

---

pour la postérité aient enlevé tant de jours précieux. Que de formes touchantes l'on trouve cependant dans des écrits qui en paroissoient les moins susceptibles! l'ame aimante de l'évêque de Cambray se manifeste dans la physionomie qu'il imprime à ses ouvrages théologiques.

En examinant l'homme, l'on trouve un plaisir nouveau, l'on s'intéresse à tous les actes de sa vie; les persécutions qu'il essuya indignent contre ceux qui les lui font éprouver; car jamais homme ne dut être plus à l'abri de la haine et même de l'envie, puisqu'il se condamna long-temps à l'obscurité, et que la publication des ouvrages qui ont le plus contribué à sa gloire sont une violence ou un heureux larcin qu'on a fait à sa modestie. Que de sagesse! que de soin il mit dans l'éducation d'un enfant que le trône sembloit attendre! Education qui devint inutile par l'effet de circonstances ou de crimes, qui enlevèrent à la France un prince qui sembloit fait pour réparer les maux que l'insatiable ambition de Louis XIV avoit causés à l'Etat. Que de choses touchantes dans les relations entre le duc de Bourgogne et son illustre instituteur! Quelle énergie dans les tableaux des malheurs de l'Empire, des moyens d'y mettre un terme, dans les lettres que Fénélon écrivit, et dans les mémoires qu'il composa lors de la fameuse guerre de la succession; l'on y trouve la peinture la plus déchirante de la situation du royaume, et des vues de réforme et d'amélioration qui n'entroient encore dans aucune tête. Si le duc de Bourgogne étoit monté sur le trône, si Fénélon avoit été appelé dans ses conseils, que de malheurs étoient

trope réalisés. Une nation souffrante dira : Fénélon, gémiroit de nos douleurs. Il a vu la décadence d'un grand règne, il s'en afflige ; les erreurs du monarque, il les déplore; des proscriptions atroces, son ame bienveillante en frémit. Il ranime la cendre des héros consacrés par Homère; il y place des instituteurs pour ses contemporains et pour les âges futurs ; il ne se borne point à la peinture des lieux qu'a célébrés l'antiquité grecque; il interroge les prêtres de Memphis, il fait péser sur l'héritier de Sésostris le fardeau de l'orgueil de son père, il offre dans l'image de Tyr, régie par de justes lois, cette ville superbe qui a transformé en sceptre le caducée du commerce ; et dans cette

---

prévenus, pourvu que la Providence eût conservé à Fénélon une existence assez longue pour mettre ses philantropiques desseins à exécution. Nous n'aurions point eu cette désastreuse régence, qui prépara, dès le commencement du siècle, toutes les révolutions qui en signalèrent la fin ; cette régence qui porta le coup le plus fatal à nos mœurs, qui éteignit l'antique bonne foi, qui fit descendre la corruption des rangs les plus élevés aux dernières classes de la société. Souvent les destinées d'un Etat sont liées au plus ou moins d'influence d'un seul homme ; celle de Fénélon, en politique, fut entièrement spéculative, et quel génie mérita plus d'en obtenir une réelle! Le ciel semble souvent ménager des hommes pour le malheur des nations, il enlève ceux qui en feroient les délices.

même Tyr, opprimée par Pigmalion, les tristes fruits d'un pouvoir sans limites. Eclairé par l'observation, il rend ses héros malheureux avant de les rendre humains et justes. Dans la direction de la conscience d'un prince, il ne choisit plus d'interprètes étrangers, il n'a plus recours à de prudentes réserves : l'ami du genre humain avoue son glorieux apostolat, et le genre humain honore le courage de son défenseur par sa reconnoissance.

Le dix-septième siècle, que nous n'avons offert ici que dans ses masses les plus imposantes, et qui réclame un examen plus étendu, restera pour tous les âges un objet de surprise et d'émulation. Tous les arts vinrent l'embellir ; la France rendit l'Europe la tributaire de son génie comme de ses armes, de grands succès légitimèrent toutes les entreprises ; les talens se vouèrent au culte de l'admiration. Le soir de la vie du monarque se couvrit d'effroyables tempêtes ; ses revers firent la consolation de ses ennemis, et ses fautes les réjouirent plus que ses revers. Nous en examinerons plus tard les résultats sur les destinées de l'Europe ; mais sa mémoire a d'illustres défenseurs ; si les Anaxagore, les Eschyle, les Sophocle, les Phidias protégent le tombeau de Périclès, si les Virgile, les Horace, les Tite-Live ombragent de lauriers la cendre exécrable d'Octave, les Racine, les Molière, les Fénélon, les Bossuet n'offriront-ils point

leur auguste appui au prince dont le règne les inspira, qui sut par un heureux instinct deviner leur mérite et récompenser leurs talens. (*)

(*) Nous nous sommes moins étendus sur ce siècle que sur le précédent; plusieurs causes nous faisoient un devoir de cette briéveté, surtout relativement aux écrivains français. Tous avoient été jugés par des critiques si habiles, qu'ils ne nous laissoient presque rien à dire. Il suffisoit à notre plan d'indiquer leur physionomie morale, l'influence qu'ils avoient exercée. Nous ne nous sommes point arrêtés sur les écrivains d'un ordre inférieur; ils trouveront leur place dans l'histoire de la littérature que nous nous proposons de publier dans quelque temps. L'ouvrage actuel ne doit offrir que les hommes qui, en passant sur un siècle, ont laissé à tous ceux qui les ont suivis de grands modèles à imiter, des traits originaux à saisir. Celui de Louis XIV offre, comme tous ceux où les lettres ont brillé d'un vif éclat, un petit nombre de figures colossales et beaucoup d'esprits secondaires; c'est une espèce de Panthéon où l'on est frappé par la majesté d'un Jupiter, par les traits imposans d'un dieu Mars, mais où l'on rencontre ailleurs des demi-Dieux et des simples héros, des objets dignes des Phidias et des Praxitèles, et d'autres qui ne méritent d'occuper que des ciseaux vulgaires. Toutes les époques signalées par de grands talens, offrent les mêmes disparates partout où les arts offrent un brillant éclat, assurent de la considération; beaucoup d'hommes aspirent à la gloire qu'ils promettent; l'émulation, l'esprit d'imitation inspirent à des talens secondaires le désir de produire, ce qui n'arrive point dans les temps de barbarie;

alors le petit nombre d'hommes qui florissent est inspiré par la nature ; ils ne peuvent que créer, tels furent les Orphée, les Homère, dans le premier âge de la Grèce ; tels furent les Dante, les Bocace, les Pétrarque, dans le premier âge de l'Italie ; car si ces derniers eurent des modèles, on trouve néamoins dans leurs écrits peu de traces d'imitation. Ils sont aux yeux du lecteur, ce que sont aux yeux des voyageurs ces arbres majestueux que la nature place spontanément au milieu des déserts, comme pour avertir l'homme qui les parcourt de ne point oublier sa puissance.



TABLEAU

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

MESSIEURS,

EN retraçant l'histoire de l'état de l'esprit humain au dix-huitième siècle, j'éprouve plus que jamais encore la difficulté de la tâche qui m'est imposée : ici les événemens politiques ont la plus puissante influence sur le germe de la littérature, et les deux âges qui ont précédé cette époque préparent et déterminent le caractère qui la distingue. Au dix-huitième siècle, l'Europe change de face; des contrées long-temps sauvages sortent de la barbarie, d'antiques états achèvent leur longue décadence, ou par la foiblesse de leurs chefs, ou par la ruine de salutaires institutions. Le Nord s'efforce de conquérir les lumières et les arts du Midi, des serfs affranchis, des déserts peuplés, des cités superbes décorent du faste des monarques des lieux où la nature régnoit en souveraine depuis l'origine du monde, frappent les esprits d'un ma-

jestueux et auguste spectacle. Tandis que des créations imposantes donnent au Nord une existence politique, le Midi perd ses antiques lois et ses anciennes mœurs; le luxe y répand sa dangereuse contagion, l'esprit de commerce devient le ressort de la politique, la source des richesses et de la corruption, la cause prochaine des guerres désastreuses, et la cause éloignée de révolutions importantes. Le commerce donne de nouveaux maîtres à l'Asie, fait sortir des Gengis, des Tamerlans, des factoreries et des comptoirs. Aucun péril n'effraie l'audacieuse cupidité; elle pénétre dans les contrées les plus inhospitalières de l'Afrique, et des mers de glace ne défendent point de ses téméraires attentats ces lieux où la création bornée dans son pouvoir n'a jeté que d'imparfaites ébauches, que de monstrueuses productions; mais cette soif de gain, mobile des plus hasardeuses entreprises, étend les connoissances, sert les lumières, enrichit de nouvelles observations la philosophie du siècle; des voyageurs éclairés marchent sur les traces des navigateurs et des marchands; par eux le théâtre de l'univers s'agrandit, des préjugés se dissipent, les montagnes, les mers ne bornent plus l'horizon moral : l'on voit l'homme dans l'état sauvage, dans l'enfance de la civilisation, et l'on juge d'une manière plus certaine de la lenteur de ses progrès. Le Nouveau - Monde, dévasté par les navigateurs

du seizième siècle, n'est bien étudié que par les sages du dix-huitième : l'avarice y cherche de l'or, l'homme sensuel le suc de ces végétaux arrosés des sueurs et du sang de l'Africain, mais le philosophe y contemple une nature encore vierge dans de vastes contrées, prodigue de phénomènes et de majestueuses créations ; il voit avec attendrissement et respect cet empire dont Guillaume Penn jeta les fondemens, consoler l'Europe vieillie par le tableau de sa vigoureuse adolescence, et promettre des titres de gloire et de légitimes espérances au genre humain.

La plupart des événemens qui signalèrent le dernier siècle avoient été ménagés, et en quelque sorte commandés par les siècles précédens. En dominant sur les mers par ses flottes, sur le continent par son or et sa politique, la Grande-Bretagne ne fit que recueillir le fruit des actes de son long parlement, de la vigoureuse et prudente administration de Cromwel, et de la salutaire crise qui brisa le trône des Stuard. L'Espagne, en marchant à grands pas vers la destruction, ne fit qu'expier les crimes de l'atroce politique de Philippe II, et les erreurs de la tyrannie passive de ses successeurs. L'enthousiasme, la ferveur créés par les novateurs religieux du seizième siècle, secondèrent le génie de Gustave Adolphe; l'abaissement de la maison d'Autriche commença, et sans les efforts du parti évangélique,

l'on n'eût point vu au dix-huitième siècle un électeur de Brandebourg menacer l'Aigle impériale. L'héroïsme extravagant, les conquêtes sans but et sans fruit de Charles XII, ne furent que les suites de cette tradition de valeur, qui fut tant de siècles presque sans interruption l'attribut distinctif du sceptre ennobli par Gustave Vasa. La gloire de la Russie est seule indépendante de tous les événemens qui précédent sa naissance politique. Le grand caractère d'un de ses princes la présente à l'Europe surprise, et la rend digne de fixer ses regards, de menacer l'Orient et de rivaliser en bravoure les peuples les plus aguerris de l'Occident; mais ce pays, subitement né à l'état civil et politique, n'offre encore rien d'éclatant sous le rapport des arts d'imagination : ils y paroissent comme des plantes exotiques que l'on naturalise, soit que la rigueur du climat les frappe de mort, soit que la servitude, qui déshérite la plus grande partie de la population des droits de la nature humaine, étouffe le génie en étouffant l'émulation. L'Italie, à l'époque que nous allons parcourir, vivra moins pour nous par son existence que par ses souvenirs, et plus par les tombeaux qu'elle conserve que par les berceaux qu'elle décore : cependant quelques hommes réclameront nos hommages, ou par des talens qui honorent l'humanité, ou par des travaux qui la servent.

La littérature du dix-huitième siècle appellera nos regards sur quelques citoyens d'une république qui, depuis sa glorieuse émancipation, paroissoit étrangère aux mouvemens de l'Europe. La nature défendit ses institutions, ses institutions défendirent ses mœurs. Trop pauvre pour exciter l'ambition des conquérans, trop sage ou trop divisée pour être conquérante, trop stérile pour acheter la corruption en vendant des superfluités, l'Helvétie ne sut trafiquer que le sang de ses enfans, et offrit la bizarre conduite d'une nation fière de son indépendance, et qui fait de ses citoyens les stipendiaires passifs, les défenseurs mercenaires de tous les genres de tyrannie.

Aucun règne ni aucun peuple n'eurent une influence aussi marquée sur le dix-huitième siècle, que le règne de Louis XIV et le peuple qu'il gouvernoit. Nous avons contemplé cette mémorable époque, plus encore par les travaux qui la distinguent que par les résultats qui réfléchissent son existence sur les âges futurs. L'ambition de Louis change le système de l'Europe; il accroît ses armées pour envahir, ses voisins augmentent leurs forces militaires pour se défendre; il nous fait craindre par les victoires que remportent ses généraux, il nous fait admirer par les arts qu'il protège, en donnant le séduisant exemple de la

magnificence; il se crée des émules dans lès autres cours; le luxe triomphe de l'ancienne barbarie, l'industrie étend ses conquêtes, et de nouveaux vices et de nouveaux besoins relâchent les fers des peuples, que la vertu et la justice devoient briser. Louis XIV servit les lumières, les arts, plus encore par ses erreurs que par ses bienfaits, plus encore par ses proscriptions que par ses récompenses : si le français perdit cette prééminence que pouvoient lui procurer des arts exclusivement exercés par lui, il conserva la gloire d'avoir été l'instituteur, le guide, le modèle des autres peuples: aux yeux du citoyen qui concentre toutes ses pensées, toutes ses affections sur le coin de terre qu'il habite, la révocation de l'édit de Nantes est le plus impolitique des attentats, aux yeux du cosmopolite, qui ne borne son horizon qu'aux limites de l'univers; elle fut un bienfait pour l'Europe, dont elle hâta la civilisation, par les lumières, dont elle agrandit l'empire par la philosophie, dont elle étendit la jurisdiction en provoquant son examen sur les objets les plus importans. Cette proscription transplante des colons industrieux sur les rochers de l'Helvétie, et la stérilité du sol cesse d'être une calamité pour les habitans : nos artisans fugitifs, nos savans laborieux réparent une partie des maux que les armes du grand roi ont fait à la Hollande; les

états du Nord reçoivent par cette violente émigration les arts utiles, qui marquent le passage de la barbarie à la civilisation, et les arts brillans, qui sont le luxe et l'orgueil de la société. Nos français exilés portent dans les régions hospitalières qui les accueillent l'empire de notre goût, l'innocente domination de notre langue, et nos hommes de génie obtiennent droit de cité dans tous les états de l'Europe. De là un partage plus égal des lumières entre les différens peuples; de là les immenses progrès qu'a fait la raison humaine au dix-huitième siècle.

C'est surtout par la nouvelle direction que cette époque imprima aux arts, qu'elle s'offre avec un caractère imposant; il étoit difficile d'égaler et impossible de surpasser les grands modèles de l'âge précédent; il falloit qu'un but moral plus déterminé donnât aux lettres un caractère nouveau, rendît des arts que caressoit l'imagination les auxiliaires de la raison et du bonheur des peuples; il falloit au dix-huitième siècle, ou rester en arrière, ou s'ouvrir des mondes nouveaux; il ne falloit plus de Magellan, ni de Vasco de Gama, mais des Christophe Colomb ou des Cook. Quelle difficulté que celle de peindre des travaux, des réputations dont les uns attendent le bonheur des hommes pour récompense, les autres la postérité pour juge, et cette postérité,

elle arrive pour plus d'un grand homme; mais la passion, les préjugés forcent les enfans à l'erreur, parce que leurs pères ont erré; ils maudissent parce qu'ils entendent maudire, ils accusent l'innocence, ils absolvent la perversité; des ames généreuses gémissent sur des crimes affreux, et l'esprit de parti profite des accens de la sensibilité. Présenter sous les traits qui la distinguent, cette époque remarquable, en peindre les résultats, voir une éternité d'événemens dans les pages de quelques hommes de génie, les offrir avec leur physionomie morale, tel est le devoir que mon zèle me commanderoit de remplir, que mes foibles talens me défendent de dignement exécuter.

Nous avons remarqué la décadence de l'Italie au dix-septième siècle; elle reprit de l'éclat au siècle suivant, par les succès et les nobles travaux de quelques poètes distingués et d'écrivains philosophes. Scipion Mafei, nourri des chefs-d'œuvre de l'antiquité, fit une tragédie aussi simple que celle des Grecs, et plus touchante que beaucoup de leurs pièces; c'est l'amour maternel mis aux plus terribles épreuves; c'est une princesse qui n'a d'autres moyens pour sauver son fils que de recevoir la main du meurtrier de son époux. Un grand poète a transporté le sujet de Mérope sur notre théâtre, il a mieux fait

encore

encore que le poète italien, il a profité de ses beautés, évité ses défauts, imité comme Racine imitoit Euripide, en l'embellissant. Mafei borna sa carrière dramatique à ce seul ouvrage; cette abdication d'un talent si heureux nous paroît un phénomène inexplicable : cet écrivain consuma à ressusciter la gloire des anciens monumens de Véronne un temps qu'il pouvoit consacrer à élever des monumens à la gloire de l'Italie et à l'admiration de l'Europe. Un poète qui se sacrifie aux recherches de l'érudition, ressemble à un Phidias ou à un Michel-Ange, qui se fatigueroit à tirer le marbre de la carrière, au lieu de faire sortir de la pierre de Paros les images des Dieux ou des héros.

Métastase ne mérite point le même reproche, sa longue carrière fut signalée par de perpétuels travaux; la servitude à laquelle le musicien condamne le poète sur les théâtres d'Italie nuisit à ses talens, mutila ses plus belles conceptions; il fit des scènes admirables et point une pièce sans défaut; comme l'on ne fait point de poèmes lyriques sans amour, il associa cette passion avec les événemens les moins propres à la produire, avec les caractères les moins susceptibles de l'éprouver : un amour sans but, sans résultat, détruit la simplicité de sa tragédie de Thémistocle, et l'austère majesté de celle de Caton; le besoin

d'amener une ariette détruit l'effet d'un morceau imposant : là, le poète semble se venger sur lui-même de l'esclavage auquel il est réduit ; il sème des images gracieuses, mais souvent déplacées ; il devient ingénieux après avoir été grand et sublime, et glace par une froide comparaison les spectateurs qu'avoit attendri un mouvement pathétique : il a souvent la dignité du cothurne et le style de la tragédie ; il rivalise Corneille en grandeur dans quelques scènes de la Clémence de Titus, dans Régulus relevant l'énergie de ses compatriotes par un sublime exemple, et dans Caton d'Utique, offrant ce désespoir généreux qui convient aux grandes ames, quand la vie ne peut plus se concilier avec l'honneur. Métastase a toutes les qualités du grand peintre ; ses tableaux ont une fraîcheur, un coloris qui enchantent ; il sait décrire l'innocence avec tous ses attraits, l'amour heureux avec sa charmante ivresse, l'amour malheureux et combattu avec ses fureurs et ses transports ; ses caractères sont quelquefois dessinés avec énergie ; l'on peut citer comme modèles ceux d'Emirène, d'Adrien, d'Artabane, de Démétrius ; quelquefois aussi ne ménage-t-il point ses forces jusqu'à la fin. Un troisième acte, qui devroit accroître l'intérêt, le diminue ou l'anéantit ; quelquefois il ment à la tradition historique sans motif réel, et détruit l'effet moral et dramatique

dans son Thémistocle; par la magnanime conduite de Xercès, il transporte sur un barbare les vertus des Grecs.

Né en France, la réputation de Métastase eût acquis plus d'éclat; son génie, dégagé de toute entrave, l'eût placé au rang des grands poètes tragiques.

Alfiéri, plus audacieux, voulut réformer le théâtre de son pays, tentative glorieuse, mais qui avoit besoin d'être secondée par le goût, par l'esprit public de ses compatriotes. Pour régénérer la scène, il eût fallu régénérer les mœurs, retremper les caractères, et cette révolution ne peut être l'ouvrage d'un seul homme. Alfiéri porta dans ses productions l'énergie de son ame; républicain enthousiaste, il se comploît dans la peinture des conjurations; il ranime les ombres imposantes de ces deux Brutus, dont le premier attache sa mémoire à six siècles de grandeur, dont le second fait admirer et déplorer un attentat inutile, et un désespoir qui annonce à Rome qu'elle n'aura plus de citoyens; il abuse du privilège qu'a le poète d'altérer la vérité, en offrant les Pazzi sous les plus nobles couleurs, et en flétrissant Julien et Laurent de Médicis, qui étoient des chefs populaires et non des tyrans. L'histoire dépouille ces conspirateurs, vindicatifs ou mus par l'ambition personnelle, de cette considération dont elle revêt

les entreprises qui eurent le bien public pour objet. Alfiéri osa mettre sur la scène la catastrophe qui traîna Charles I.er sur l'échafaud, sujet malheureux sous le rapport moral, puisqu'il ne présente que l'ouvrage d'une faction, et non le triomphe de la liberté, et que le sang d'une victime ne coula qu'au profit d'une adroite et hypocrite ambition.

Le farouche Philippe II, aussi barbare envers sa famille qu'envers ses peuples, méritoit le pinceau énergique d'Alfiéri ; il faudroit, pour bien faire sentir le mérite de sa tragédie, la comparer à toutes celles que l'on a publiées sur le même sujet ; la palme resteroit probablement à l'auteur italien, mais cet examen excéderoit les bornes que nous nous sommes prescrites.

Il fit d'heureux emprunts à l'antiquité ; l'énergie d'Eschyle se retrouve dans son Agamemnon, et cette énergie étoit la partie distinctive d'Alfiéri ; il s'adresse plus à la tête qu'au cœur ; il est plus fécond en pensées qu'en sentimens ; le caractère dominant de son siècle se manifeste d'une manière particulière dans ses productions ; il est philosophe, mais il le fait trop paroître ; son dialogue ne se renferme point toujours dans les convenances dramatiques, mais c'est en parlant d'un art tel que la tragédie, que l'on peut dire que la critique est aisée ; la justice forcera de con-

venir qu'il falloit qu'Alfiéri s'armât d'un grand courage pour rappeler au théâtre ce goût sévère qu'en avoit banni le séduisant monstre de l'opéra ; que ses idées mâles et fortes annoncent un génie élevé, une ame fière et indépendante ; que les examens dont il accompagne plusieurs de ses pièces décèlent des études profondes et un esprit judicieux ; que dix-huit tragédies, toutes estimables, ou par un plan bien conçu, par de frappantes beautés de détail, par des caractères neufs et fortement prononcés, révèlent l'effort d'un immense travail, ou le prodige d'une heureuse fécondité. Alfiéri honora les lettres par sa conduite comme par ses talens ; invariable dans ses opinions, il n'acheta point la faveur au prix d'un sacrilège encens ; ennemi de la flatterie, le génie de Virgile ne peut absoudre à ses yeux le panégyriste d'Octave, et il l'accable du poids de sa vertueuse indignation. Quand une ame pure et noble se joint à un beau talent, une admiration sans mélange récompense le grand écrivain, et l'homme vertueux vient par ses austères hommages couronner et consacrer sa gloire.

Thalie, chez les italiens, ne décerna point autant de couronnes que Melpomène. La vraie, l'excellente plaisanterie se trouve dans plusieurs de leurs poèmes, et le bon comique est banni de leur théâtre ; ce n'est point faute de ridicules, mais il

en est que l'on respecte par circonspection ou par habitude : il semble que le chef-d'œuvre de Tartufe ait été dérobé à l'Italie ; mais il est des caractères qui cessent d'être originaux à force d'être communs ; ce que l'on rencontre à chaque pas n'excite ni intérêt, ni curiosité. En France, l'hypocrisie est l'ouvrage de l'art, le calcul de l'intérêt, le résultat des profondes combinaisons de fourbes habiles : chez les ultra-montains, elle est l'effet de l'éducation, de l'usage, et peut-être de la crainte. Goldoni est honoré du nom de Molière de l'Italie, ce qui prouve que malgré l'immense distance où il se trouve de notre grand comique, il est le seul que son pays ose signaler. Le français peignit des caractères, l'italien fit presque toujours des pièces d'intrigue ; il se rapprocha souvent par le choix de ses sujets de ce genre ambigu que nous appelons *drame* : quelqu'invention, une étonnante facilité, des peintures de mœurs souvent fidèles le rangent parmi les esprits d'un ordre distingué. Il eut, sur le déclin de sa vie, l'audace d'écrire dans la langue de sa patrie adoptive, et cet effort, qui dut paroître téméraire, enrichit notre théâtre d'un ouvrage qui l'honore.

La philosophie du siècle influa sur quelques productions italiennes, entr'autres sur le poème des Animaux parlans, de Casti. Il faut avouer cependant que les ouvrages allégoriques perdent une

partie de leur intérêt , lorsque les événemens auxquels ils s'appliquent s'effacent de la mémoire. On ne lit plus les voyages de Guliver, on lira toujours l'Illiade et la Jérusalem délivrée.

Si l'on peut reprocher au plus célèbre philosophe italien du seizième siècle des idées dont on a fait un terrible abus ou une funeste interprétation, ceux du dix-huitième sont à l'abri de tout reproche. Dédaigné par des jurisconsultes qui envisagent la terreur comme le seul ressort de la législation, Bécaria trouvera ses titres dans tous les cœurs sensibles; il s'élève contre ces formes effrayantes qui transformoient le sanctuaire de Thémis en temple des Euménides, et qui défendoient de trouver des innocens, afin de ne point laisser échapper de coupables. Le texte du livre des délits et des peines se trouve dans un chapitre de Montesquieu; mais les idées puissantes et fortes qui sortoient du cerveau de cet éminent génie avoient besoin que des développemens les missent à la portée des esprits ordinaires. Bécaria dispute à la société le droit de mort sur les individus; question embarrassante à résoudre, droit difficile à remplacer quand il seroit aboli. Des princes ont substitué au supplice d'un moment des tourmens aussi longs que la vie; ils ont prétendu servir l'humanité en l'outrageant : Joseph II épargnoit la tête des condamnés, mais une longue agonie, mais

souvent un demi-siècle de désespoir accabloit ou le criminel, ou l'innocent que l'erreur avoit frappé. L'homme ne doit infliger de peines à ses semblables, que pour leur faire expier leurs fautes, que pour appeler dans leurs cœurs un salutaire repentir ; creuser journellement leurs tombeaux, leur ravir jusqu'au rayon de l'espérance, c'est innoculer le poison de la rage dans leur cœur, c'est les constituer en révolte contre les lois humaines, et en état de guerre contre l'être auguste qui semble les abandonner ; c'est allumer sur la terre le feu des enfers, et faire sentir dans des lieux de repentir et d'expiation la rage et le désespoir des réprouvés.

Bécaria n'avoit traité qu'une des questions les plus importantes de la législation. Filangieri essaie d'en embrasser le vaste corps. Génie peu élevé, mais esprit sage, il n'excite point la surprise par des idées neuves; il réclame l'estime par d'excellentes vues; il est à l'égard de Montesquieu ce qu'étoit dans la mythologie ancienne Appollon auprès de Triptolème; l'un créoit des merveilles, l'autre produisoit sans éclat des choses utiles : le premier ne se communiquoit qu'à des intelligences sublimes, le second dirigeoit les travaux des simples et utiles nourriciers du genre humain. Béni soit le législateur qui profitera des articles de Filangieri sur la jurisprudence criminelle, sur le triste sort des accusés, sur le droit meurtrier de primo-

géniture qui, en faisant un heureux, condamne le reste de la famille au sort de la postérité d'Agar. Ce philosophe, moissonné à la fleur de ses ans, laissa des regrets sur ce qu'il eût pu faire, et des droits à la reconnoissance par les projets qu'il conçut et par le bien qu'il vouloit opérer.

Quel prodige dans les fastes du genre humain, qu'un pays qui conserve tant de siècles la gloire des arts et des lettres, qui, premier instituteur de l'Europe, continue presque constamment de rivaliser de gloire avec ses contrées les plus célébres. Peuples de l'Italie, ne laissez point échapper ce précieux avantage; plusieurs siècles vous parlent de vos anciens titres, vous êtes entourés des chefs-d'œuvre qu'ils ont produits, chaque site que vous contemplez vous rappelle un grand événement ou un homme illustre. Là des lauriers immortels croissent sur la tombe de Virgile; ici la lyre d'Horace s'est fait entendre; ailleurs, Tacite, en vouant à l'ignominie les tyrans de son siècle, a prononcé la sentence des Tibère et des Domitien de tous les âges et de tous les pays; plus tard, vous voyez le Dante, Pétrarque, Bocace dissiper par des flots de lumières les ténèbres de la barbarie; une époque plus brillante encore rappelle à votre pensée le peintre auguste de Godefroy, le peintre touchant de Tancrède et d'Herminie, le chantre badin de Roland, Galilée rendant le mouvement à la terre,

et fixant l'astre majestueux du jour, Michel-Ange élevant jusqu'aux nues le dôme majestueux des temples, faisant parler le marbre et respirer la toile. Que des nations pour lesquelles les siècles ont passé sans laisser d'immobiles vestiges végètent, languissent, expirent sans gloire : aucune génération ne les accuse ; s'ils interrogeoient la pierre des tombeaux, elle resteroit muette ; s'ils cherchoient des monumens, ils ne trouveroient que les autels élevés par une superstition cruelle, ou les palais construits par une tyrannie sans limites ; mais vous, peuples fortunés de l'Italie, de grands souvenirs vous parlent, les arts que vous avez créés invoquent de nouveaux chefs-d'œuvre, et l'Europe attend que vous multipliez les objets de son admiration et de sa reconnoissance.



ANGLETERRE.

Si l'Angleterre, en littérature, ne date point comme l'Italie du quatorzième siècle, elle conserva et accrut au dix-huitième la gloire qu'elle s'étoit acquise ; les noms des Pope, des Adisson, des Swift, des Thompson se recommanderont à tous les âges. Pope, plus fait pour embellir que pour créer, prêta des grâces à l'Idiome de son pays, adoucit l'instrument que Shakespeare et Milton avoit rendu si énergique et si sublime ; traducteur d'Homère, il le dépouille quelquefois de ses beautés antiques, mais il le rend plus aimable à des lecteurs modernes ; il cherche à populariser la philosophie, et son Essai sur l'Homme le met au rang des premiers poètes didactiques. Lucrèce avoit essayé de prêter quelques charmes à l'absurde physique et à la dangereuse morale d'Epicure ; il ne s'étoit montré grand écrivain qu'en échappant à son sujet, qu'en animant par ses digressions cette nature que l'inventeur des Atomes avoit couverte d'un voile funèbre. Pope, plus heureux dans le choix et dans l'exécution, nous entretient de la

majesté du créateur, nous parle de notre foiblesse sans nous décourager, fait naître la chaîne de nos devoirs du sentiment de nos besoins, établit dans l'univers une harmonie constante, venge la Providence des reproches de l'ignorance, qui condamne ce qu'elle ne peut connoître, et de la séditieuse impiété, qui se tait sur le bien qu'elle éprouve, et rend le ciel responsable des maux qu'elle ressent.

Son Essai sur la Critique, ouvrage de sa jeunesse, a toute la justesse d'idée, toute la solidité de goût qui sont le partage de la maturité : sa Boucle de Cheveux enlevée a la facilité gracieuse, l'enjouement qui convient à un genre où le poète se dispense de toute intention morale. Le pathétique sembloit étranger à son caractère; il en développe cependant tous les ressorts dans l'épître d'Héloïse à Abélard, dont l'original est un monument d'éloquence sans modèle, créé par une infortune sans exemple. Les héros font, par leurs lumières et leurs talens, une glorieuse exception à leur siècle; l'admiration, la piété, la compassion s'attachent à leur sort; ce n'est plus sur des êtres imaginaires que le poète fait couler nos larmes : l'histoire, dans ses plus touchans épisodes, a précédé l'émotion qu'il fait naître.

Bien inférieur à Shakespeare, à Milton, comme esprit créateur, Pope les surpasse en talent d'écrire en formes poétiques; ceux-ci, entraînés, dominés par l'impétuosité de leur génie, ressembloient à

l'Océan, qui tantôt pousse sur le rivage avec un bruit majestueux des flots où le ciel réfléchit son magnifique azur et les feux de ses astres étincelans, et tantôt, jette avec une horrible violence ces vagues chargées d'un limon impur et des déplorables débris des tempêtes; l'autre, peut être comparé à ces fleuves qui promènent sur de riches campagnes leurs ondes limpides et paisibles. Le rare talent de Pope étoit celui de rajeûnir des idées communes par la nouveauté des images ou par la richesse de l'expression, de savoir rendre ses larcins légitimes par un heureux travestissement, de joindre sans disparité ses conceptions à celles des plus heureux génies.

Le genre didactique, ennobli par Pope, est la carrière où les poètes anglais du dix-huitième siècle ont obtenu le plus de distinction. Le Salomon de Prior fut écrit dans une intention morale; il offre son héros fatigué des plaisirs, dégoûté d'une vaine science et arrivant à la vraie sagesse par la triste expérience des faux biens du monde. Le poète déploie une multitude de connoissances qu'il embellit par la richesse des images et par la noblesse du style. L'épisode d'Abra, où l'amour se peint avec toute sa vivacité et avec la chaleur d'expression des pays orientaux, enchante le lecteur. Toute la pompe des livres hébreux se déplioe dans cet ouvrage; l'homme religieux le lit avec

transport, le philosophe y trouve une morale qui l'attache, et les ames sensibles s'arrêtent avec attendrissement sur une foule de vers que le cœur a dictés. Prior pouvoit cependant donner à son poème une forme plus dramatique, y jeter plus d'action et de mouvement; de longs monologues fatiguent le lecteur. Salomon est éloquent, savant, mais il paroît trop prodigue de ses lumières. Son Alma a mérité les suffrages de Voltaire. Pope l'envioit à l'auteur : témoin d'événemens qui changèrent la face de la Grande-Bretagne, Prior les célébra avec enthousiasme : il loue Guillaume III comme Waller loua Cromwel, mais ce dernier étoit bien un autre homme. Une des odes de Prior est une satyre très-piquante; il ridiculise celle de Boileau sur le siège de Namur : c'étoit piquer Achille au talon. L'auteur du Salomon est, après Pope, le plus élégant des poètes anglais : son talent le tira du rang le plus obscur, l'éleva au plus brillant emploi, lui procura l'honneur de contribuer à la pacification du continent.

Le poème didactique le plus étonnant que nous connoissions est celui qu'Akenscide a publié à l'âge de vingt-trois ans; sur l'imagination : c'est un sujet très-vaste et même un peu vague par son étendue : l'imagination est la reine du monde, elle préside à tout, elle crée l'enthousiasme, elle modifie les caractères et les facultés, elle fait presque seule

la différence des esprits, elle laisse dans un sommeil stupide les êtres qu'elle abandonne; pour eux, plus d'illusions, plus de plaisirs; ceux qu'elle possède au contraire trouvent des jouissances au milieu des travaux et des tourmens; elle fait descendre le ciel dans la cellule de l'anachorète, et transforme en trône les chevalets sur lesquels les Galère, les Dioclétien étendent les martyrs; elle fait entendre à l'ami de la gloire la voix des siècles qui retentit sur sa tombe, elle change en guirlandes de fleurs les chaînes de l'amour, et en divinité l'objet que nous idolâtrons. Akenscide, fortement dominé par son sujet, n'écrit que sous l'inspiration de l'enthousiasme; il considère l'imagination dans ses plus nobles effets, dans l'impression que nous causent les phénomènes de la nature, le récit des grandes actions, dans cette sensibilité, qui prête des charmes à une vertueuse douleur, dans cette variété de goûts et d'affections, de talens qui animent le mobile tableau de l'univers, aucun genre n'exigeoit plus de poésie, de verve et de chaleur. L'auteur ne péche que par l'excès d'abondance et de fécondité; ses idées sont quelquefois voilées, et en quelque sorte englouties sous la brillante parure des images; s'il eût pu revoir son poëme dans la maturité de l'âge, il l'eût rendu meilleur en le déchargeant d'un excès de richesses. Ce reproche seroit un mérite pour beaucoup de poëtes.

Décrire les effets de l'imagination, c'est peindre la nature la, morale dans le plus merveilleux de ses phénomènes; chanter les saisons, c'est offrir la nature physique avec les productions qu'elle fait naître, les travaux qu'elle reclame, les plaisirs innocens qu'elle prodigue; après les géorgiques de Virgile, un tel sujet laissoit encore au poète une riche moisson à recueillir. Thompson peint en enthousiaste et pense en philosophe : son poème atteste l'époque à laquelle il appartient, époque où les talens se faisoient un religieux devoir de servir l'humanité, où le poète s'efforçoit de dompter l'orgueil superbe des grands, d'amolir le cœur d'airain des favoris de la fortune, de déshonorer l'égoïste opulence du luxe corrupteur. Thompson ne se borne point à frapper l'imagination, il éclaire, il embrase l'ame, il appelle la vénération sur la vertu, la compassion sur le malheur; il colore d'un doux enchantement le tableau de la félicité conjugale : en le lisant, l'homme corrompu s'indigne contre lui-même, la vertu recueille de nouveaux motifs d'encouragement, et l'infortuné se console.

Ce n'est point une imitation des anciens que cet heureux emploi de la poésie. Entourés d'esclaves avilis et de maîtres impitoyables, leurs yeux et leurs cœurs se formoient aux infortunes de la plus grande partie de l'espèce humaine; leurs écrivains sanctionnent

sanctionnent par leurs éloges ou par de timides complaisances des institutions barbares; les revers de la grandeur, la chute de la puissance, pouvoient seuls exciter leur pitié; ils gémissoient sur les palais détruits, et le désespoir du foible et le malheur sans éclat laissoient leurs voix muettes et leurs lyres sans mouvement.

Thompson promène son lecteur sur la nature entière; son pinceau est tantôt majestueux et sublime, tantôt riant et gracieux. Toutes les saisons se diversifient par les couleurs sous lesquelles il les présente; que de hardiesse dans le morceau sur la naissance des fleuves; quelle mélancolie touchante dans l'épisode des deux amans frappés de la mort; quelle élévation dans l'apostrophe aux hommes illustres qui ont honoré la patrie de l'auteur : « notre enthou-
» siasme, dit Jhonson, s'alimente de son enthou-
» siasme, nos pensées se confondent avec ses pen-
» sées, ses sentimens embrasent nos cœurs; il
» offre au naturaliste de nouvelles jouissances et
» d'utiles leçons, il l'aide à rassembler, à com-
» biner, à déposer ses découvertes, à donner à ses
» observations une sphère plus vaste et plus phi-
» losophique. »

Quel passage que celui des ouvrages de Tompson à ceux de Young! c'est quitter les jardins d'Armide pour suivre l'hermite Pierre dans les chemins sombres et mélancoliques qu'il indique à la ferveur

et au zèle des vrais croyans. C'est un écrivain moral et un poète éminemment religieux; il entraîne par l'abondance de ses idées et par le but sublime qu'il se propose; il dédaigne l'élégance, il offense le goût, il choque l'harmonie, il parle en inspiré, il a l'énergie des oracles et la majesté des prophètes. Frappé du spectacle des misères humaines, il se console du présent par l'image de l'avenir; le mystère qui réconcilie la terre avec le ciel, le jugement dernier, l'immortalité sont les objets perpétuels de ses méditations : avec quelle force d'argumens, quelle richesse d'images, quelle éloquente indignation il réfute cette doctrine du néant qui dépouille le ciel de sa majesté, la terre de son auguste harmonie, l'homme de sa dignité et du charme des plus pures affections.

Young fit des tragédies, mais son talent le servoit mal sur la scène : ce n'étoit point à peindre les désastres de quelques familles qu'il étoit appelé; ses Nuits assurent sa réputation. Original par le sentiment de ses forces, et peut-être plus encore par le caractère de son génie, il dédaigne toute imitation comme une honteuse servitude; ses pensées sont fortes comme celles de Pascal, mais elles ont cette richesse d'expression qu'autorise la poésie; il a souvent les sublimes talens de Bossuet, et laisse voir le beau désordre et le sublime caractère de l'inspiration; ses ouvrages composent l'élégie

la plus éloquente que l'on ait faite sur les misères humaines, mais il essuie les pleurs qu'il a fait répandre, il console après avoir affligé; ce n'est point un misanthrope qui distille sa haine contre ses semblables, c'est une ame bienveillante qui se soulage de ses douleurs en soulageant ceux qui souffrent; il parle pour les infortunés, les infortunés l'entendent; pour les justes outragés, il leur assure un rémunérateur; et s'il offre avec une sensible vérité les maux de la terre, il en assigne le terme et la compensation.

La tragédie, chez les Anglois, n'eut point le même éclat au dix-huitième siècle que dans les deux âges précédens; il n'y eut plus de Shakespeare, ni d'Otway. Le Caton d'Adisson commande plus l'admiration de l'ame que l'intérêt du cœur; il est plutôt écrit pour un cercle de politiques et de philosophes qui aiment à se rappeler des idées fortes, des sentimens qui font exception à l'ordre vulgaire, que pour une multitude qui veut que l'on réveille ses émotions par le tableau des passions qu'elle éprouve. Le héros d'Utique se montre, dans la pièce anglaise, comme dans Plutarque et dans Lucain, supérieur aux foiblesses de l'humanité, sans d'autre passion que cette gloire qui s'épure par l'abnégation de tout intérêt personnel, que ce zèle patriotique qui lui fait braver pour le salut de Rome l'horreur des guerres civiles, et lui ordonne de cesser de vivre lorsqu'il ne reste plus

d'espoir de la sauver : il est trop grand pour exciter la compassion : son désespoir n'est souillé, ni par l'abattement, ni par la foiblesse; il n'a besoin ni de compagnons dont le courage le soutienne, ni de spectateurs enthousiastes qui transforment ses funérailles en apothéose : c'est le héros du portique, le sage de Zénon, qui appelle l'Olympe au spectacle de sa mort, qui force l'admiration des Dieux immortels en peignant un homme que sa patrie n'étoit plus digne de posséder. Adisson se pénètre de la grandeur de son sujet; avec quelle fermeté majestueuse il nous offre Caton dans le sénat d'Utique; il ne déguise point les succès de César. Pharsale lui livre Rome, l'Egypte a reconnu son sceptre, le Nil coule sous sa puissance, et la mort de Scipion et la défaite de Juba ont innondé de sang les sables de la Numidie. Il cesse de s'abandonner aux charmes de l'espoir, mais il préfère un jour de vertueuse indépendance à un siècle de paisible et ignominieuse servitude (*). Il dédaigne une existence qui n'a d'autre garantie que la volonté d'un maître.(**) Avec quelle énergie il caractérise ce dictateur dont la fortune couronne.

(*) Tell your dietutor this; and tell him unto
Didanis à fife Whie he has power to offer.

(**) A day, an hour of virtuour liberty
Is worth à woh leeternity imbondage.

l'audace, absout les crimes. Il ne pleure que sur Rome; la mort de son fils lui inspire une douleur sans foiblesse; il admire un citoyen, il compte avec orgueil ses glorieuses blessures, il envie son trépas. Sa grande ame est fixée sur cette patrie nourrice des héros, maîtresse du monde, trop long-temps l'obet de l'affection des Dieux, sur cette patrie qui voit passer sous le joug du plus superbe de ses enfans tout ce que la valeur a conquis, tout ce que le soleil éclaire de magnifique, tout ce que lui ont valu le dévouement des Décius, la mort des Fabius, l'épée de Scipion et le destin long-temps prospère de Pompée. Que d'idées sublimes dans la scène entre Portius et Marcus, l'un comptant beaucoup trop sur l'influence de la vertu, sur l'honneur de Rome, sur le respect que doit imprimer la gloire de Caton, l'autre, moins enthousiaste, jugeant mieux son siècle, et voyant un grand homme opposer de vains efforts à la corruption de ses compatriotes, à la foiblesse de l'univers, à cette Rome qui n'offre plus que l'effigie de son ancienne grandeur, à une armée sans énergie, à un sénat que Pharsale a dépouillé de ses défenseurs. Quelle philosophie auguste dans le soliloque de Caton sur l'immortalité de l'ame ! quel tableau magnifique de cette vie future qui fait survivre l'homme à la ruine des élémens, à la destruction de la matière, à l'anéantissement du monde ! quelle opposition d ans la scène entr

Juba et Siphax, l'un, partisan de l'antique austérité, préférant les mœurs sauvages du farouche Numide à la politesse, aux arts de Rome, l'autre vénérant dans cette république superbe le temple de la civilisation, le foyer où doivent s'allumer les flambeaux destinés à dissiper sur le reste de l'univers les ténèbres de la barbarie.

Les idées fortes que cette tragédie renferme plurent à un peuple agité par des factions, qui venoit d'échapper au despotisme des Stuards, et qui conservoit plus de haine que de crainte pour leurs nombreux partisans. L'on admira le poète, et l'on fut reconnoissant pour le patriote qui honoroit la liberté dans la sainte image d'un de ses plus augustes martyrs. Le refroidissement de l'esprit national rendit moins sensible aux allusions, mais elle conserva l'estime des véritables juges par des beautés fortes, indépendantes de toutes les révolutions des empires. Adisson dégrada son talent dans le sujet de Rosamonde, maîtresse de Henri II, et déplorable victime de la jalouse Eléonore de Guienne; il pouvoit, en altérant quelques faits, rendre l'amour du monarque vertueux, et son amante l'objet d'une compassion sans scrupule; il affoiblit par le merveilleux de l'opéra une aventure faite pour captiver toutes les ames sensibles : il avoit conçu le plan d'une tragédie de Socrate, sujet bien moins théâtral que celui de Caton; les destins de Rome s'enchaînoient à l'exis-

tence de son plus intrépide appui; s'il ne pouvoit plus rien pour sa liberté, il pouvoit encore l'honorer et la servir par un sublime exemple; mais un sage qui pense en citoyen, mais qui se dérobe au tumulte des affaires, qui n'a que de vils accusateurs, et dédaigne de leur répondre, qui avale le poison sans murmurer, et semble, en quittant la vie, plutôt se décharger d'un fardeau que se résigner à un sacrifice, est plus susceptible de fournir un texte abondant aux réflexions du moraliste, que de prêter à l'enthousiasme du poète.

Adisson avoit fait une étude profonde de l'antiquité; tous ses ouvrages le prouvent. Congrève, son contemporain, se fit un mérite d'être absolument original; son Epouse en deuil est sa seule tragédie; quelques scènes que Shakespeare n'eût point désavouées, et un style d'une rare perfection, le font vivre pour le spectateur comme pour le lecteur. Ses comédies, en trop petit nombre, ont fait sa réputation, mais il les écrivit à un âge où l'imagination le servoit plus que la réflexion; la plupart de ses caractères manquent de vérité; ses acteurs pétillent d'esprit, mais leur gaîté est souvent de la caricature, et les situations où les place l'auteur pêchent contre la décence. La comédie d'Amour pour Amour ne seroit point soufferte sur nos théâtres, il y outre l'indécence dont avoient abusé les poëtes comiques du siècle d'Elisabeth;

mais pour le comique des situations, cette pièce l'emporte sur toutes celles qu'il a faites; il eut si peu d'estime pour la gloire, ou si peu de fécondité dans l'esprit, qu'il termina sa carrière dramatique lorsqu'il ne venoit que d'entrer dans son sixième lustre; il finit d'écrire à l'âge où la plupart des grands écrivains n'ont point encore commencé; il crut couvrir sa paresse ou parer le deuil d'un talent prématurément éclos et prématurément anéanti par les misérables excuses d'une ridicule vanité (*). Il est honteux de couler dans l'inaction l'âge que la nature destine à produire; il y a même plus de gloire à terminer comme Priam une belle carrière les armes à la main, que de flétrir comme Achille, par un indigne repos, les plus beaux jours de son existence.

La tragédie de Douglas, du docteur Home, a une teinte antique; les personnages y parlent au cœur, l'action en est simple et touchante, le sujet en est romanesque; mais il est une foule d'événemens qui ne prennent ce caractère qu'aux yeux de ceux qui n'ont pas bien observé, et dont les

---

(*) On a lu dans les lettres de Voltaire sur les anglais, que Congrève étoit plus fier du titre de gentilhomme que de celui d'auteur; il crut avoir dérogé en écrivant, et expia ce délit par le long sommeil de ses talens.

connoissances sur les incidens de la vie humaine sont extrêmement bornées. Les siècles de dissentions, de guerres civiles abondent en scènes qui, en s'écartant des règles ordinaires, offrent au poëte les avantages du merveilleux, sans qu'il viole les lois de la vérité. Les époques les plus désastreuses ont toujours été les plus poétiques; que le bienfait de la Providence ou que la sagesse des lois réalise cet âge d'or, que l'imagination a conçu; que les passions cessent de produire d'éclatans malheurs et de brillans attentats, le monde connoîtra le bonheur, et les muses s'endormiront sur une terre que la discorde, que la haine, que l'amour malheureux et que l'indomptable jalousie ne couvriront plus d'alarmes. Dans la tragédie de Douglas, c'est un fils qui retrouve son père après de longues infortunes, et qui a sauvé sans le savoir l'auteur de ses jours : la scène de reconnoissance est d'une simplicité touchante : un hermite joue un rôle important dans la pièce, c'est un héros des croisades qui expie par une longue pénitence un crime involontaire, mais qui en renonçant au monde n'a point perdu le souvenir de ses exploits, et qui enflamme par leur récit l'ame ardente et belliqueuse du jeune Douglas.

L'illustre Thompson fit des tragédies, mais ce peintre magnifique des plus beaux spectacles de la nature n'excelloit point à peindre les passions

humaines; il a de la grandeur, mais peu de variété, de belles tirades, mais un dialogue foible. Il est des génies formés pour les merveilles du monde physique, ils animent des scènes muettes, et la voix du créateur retentit dans tous leurs ouvrages; il en est d'autres à qui toutes nos affections, tous nos sentimens se révèlent, et que les hommes supérieurs de tous les siècles ont pris pour confidens et pour interprètes.

Cette décadence du théâtre anglais au dix-huitième siècle tient à des causes qu'il seroit très-long et très-difficile d'examiner Les plus grands écrivains de cette nation florirent à l'époque de ses dissentions politiques, et le caractère sombre de leurs productions a influé sur le caractère du peuple. Si les Français avoient eu au seizième siècle, à l'époque terrible de nos guerres civiles, un tragique tel que Shakespeare, les événemens dont il eût été témoin eussent donné à son génie une audace de conceptions, une fierté sauvage qui se seroient imprimés sur ses successeurs. Nous aurions moins de chefs-d'œuvre et plus de pièces d'un génie original. Naturellement mélancoliques, les Anglais ont besoin d'émotions fortes; leurs poètes se voient contraints de multiplier les catastrophes sanglantes. La sage régularité de nos tragédies ne feroit à Londres qu'une impression stérile; le doux son de la flûte charme, égaie

l'écho de la plaine, mais le bruit imposant du cor, de la trompette peut seul éveiller les échos des montagnes : c'est un despotisme ridicule que d'établir son goût pour règle générale, et de condamner ce qui plaît aux autres nations; le goût et le génie n'avouent point de servitude, ils sont aussi variés que les climats, que les formes politiques. Vouloir que tous les peuples pensent comme nous, écrivent comme nous, aient les mêmes plaisirs, les mêmes amusemens, c'est bannir du monde cette riche et magnifique variété, dont la nature a fait le principe fécond des merveilles qu'elle opère, au physique comme au moral.

Il résulte du tableau rapide que nous avons tracé de l'art dramatique dans la Grande-Bretagne, que Shakespeare fut le premier de ses tragiques, par l'étendue de ses idées, par la vigueur de ses tableaux, par la profonde connoissance des passions; que, malgré le tribut que lui imposa la barbarie de son siècle, il reste un phénomène; qu'Otwai eut plus le talent d'émouvoir le cœur que d'élever les ames; que la corruption des mœurs dissolues de la cour à laquelle il vouloit plaire, et dont elle donnoit l'exemple, le forcèrent à dégrader ses pièces par des traits d'une révoltante obscénité; que Rowe, né à une époque plus favorable, mit de la noblesse et de la grandeur

dans ses sujets et dans son style; que les tragédies qu'il tira de l'histoire de sa nation joignent le pathétique des sentimens à la vérité des caractères; qu'Adisson fut plutôt un poëte philosophe et républicain, qu'un tragique propre à remuer le vulgaire des spectateurs; que la comédie anglaise eut un caractère local; qu'elle peignit souvent des originaux qui appartenoient plus au pays qu'à la nature humaine, et que Londres offrit plus d'Aristophane que de Ménandre et de Térence. La gloire littéraire de l'Angleterre souffre une éclipse dont l'orgueil de ses citoyens s'humilie, bien que les nations se composent de générations qui se renouvellent et se remplacent, qu'elles jouissent ainsi d'une sorte d'immortalité; elles ont comme les individus leurs printemps, leurs jours de vigueur et leur décrépitude, après avoir été des objets d'admiration et d'envie : la léthargie, la langueur viennent les frapper, mais les individus périssent sans retour, et les peuples se relèvent quand l'apparition d'un grand homme, quand une révolution imprévue viennent souffler le mouvement sur des cadavres, et faire sortir l'existence et la lumière du fond des tombeaux.

Le genre romanesque compose une partie de la gloire littéraire des Anglais au dix-huitième siècle; Richardson est une espèce d'Homère par le rang qu'il occupe; il n'imita point, il créa,

il inventa, et malheur au téméraire qui entreprendroit de l'imiter. S'il exagère le vice, ses tableaux ont une telle force, que l'on s'indigne et que l'on frémit; s'il peint la vertu avec une perfection idéale, l'on admire ses héros, et ils deviennent l'objet d'une heureuse émulation : sa Paméla obtint un but philosophique qui n'étoit point dans la pensée de l'auteur. L'orgueil des titres cède au saint empire de la vertu, et le grand seigneur qui sacrifie le préjugé, trouve sa récompense par l'innocence qu'il recouvre, et par le bonheur d'estimer un sexe qu'il cherchoit à flétrir. Richardson embellit son heroïne par la dignité dont elle décore son nouvel état, et par les hommages qu'elle arrache à ceux qui se ménageoient des jouissances dans son abaissement. Dans ce roman, l'honnête indigence commande la vénération, et le rôle du bon Andrews a une telle vérité d'expression, que l'on peut croire que l'auteur en avoit trouvé l'estimable original.

Ce ne sont point les premiers personnages qui intéressent (*) dans Grandisson, mais les caractères

(*) « The character of Lothario seems to have been ex-
» panded by Richardson into that of Lovelace; but he has
» excelled his original in the moral effect of the fiction.
» Lothario, whitch gaiety with cannot be hated, and bra-
» very which cannot be despised, retains too much of the

tères épisodiques qu'il a su joindre à l'action; c'est la folie de Clémentine, c'est la superstition présentée avec ses plus terribles effets, c'est le combat de l'empire de la bigoterie sur un esprit étroit, et de l'amour sur un cœur ardent; c'est cette Emilie si innocente, si ingénue, si touchante dans l'aveu d'un sentiment qu'elle ne soupçonne ni dangereux, ni repréhensible.

Clarisse est le chef-d'œuvre de Richardson, et restera celui du genre romanesque. Put-il exister un être tel que Lovelace? Que ne nous est-il possible de répondre négativement! Nous ne chercherons point à justifier Richardson, en donnant à son ouvrage la triste authenticité de l'histoire; le génie de l'écrivain doit seulement nous occuper.

Rien de plus simple que la fable, rien de plus étonnant que l'exécution; une jeune fille que l'on veut unir à un homme qu'elle déteste cherche un protecteur dans celui qu'elle aime; il a toutes les qualités de l'esprit, mais les vices du cœur les dégradent; il élude un mariage qui sauvoit l'hon-

---

» spectator's kindness. It was in the power of Richardson
» alone, to theach us at once esteem and detestation; to
» make virtuous resentment overpower all the benevo-
» lence which wit, and elegance, and courage, naturally
» excite; and to lose at last the hero in the villain. »

neur de Clarisse, excusoit sa fuite de la maison paternelle, et tend à son innocence les pièges les plus horribles, l'entoure des odieux ministres et des déplorables victimes de la corruption; ne pouvant vaincre sa vertu, il obtient sur sa personne un horrible triomphe; la honte, la douleur tranchant l'existence de sa victime, les idées religieuses, l'heureuse éternité s'ouvrent devant elle, et transforment en pures délices l'horreur de ses derniers instans.

Cette fable si simple fournit à l'auteur des scènes pathétiques, des tableaux sans modèles, des mouvemens sublimes; l'exposition est lente et fatigue le lecteur impatient : c'est un palais superbe, mais où l'on n'arrive qu'après avoir traversé une immense avenue; à mesure que les événemens se développent, l'intérêt s'accroît, les caractères se présentent à l'estime ou à l'exécration, le cœur est attendri ou indigné, saisi d'horreur ou pénétré d'admiration. Lovelace se montre digne de tous les anathêmes de la vertu (*), Clarisse de tous

---

(*) Richardson had been accused of giving a coldness to his female characters in the article of love. The accusation was illfounded; for the circumstances of the story in his two former pieces forbade the display of a very tender sensibility; but he has made ample amends for the imputed omission in his Grandison, where he has entered into the

ses hommages. Aucun ouvrage n'offre de caractères aussi variés et aussi bien soutenus; la famille des Harlowe est un groupe où chaque figure se dessine par des traits marquans, le père est inflexible, le frère violent, emporté; la sœur a l'ame abjecte et l'esprit envieux; l'oncle est l'esclave de l'avarice; la mère a le cœur bon, mais c'est un être passif, incapable d'une volonté; miss Howe réunit d'estimables qualités que quelques défauts obscurcissent sans les éclipser; Hicman est plutôt son captif que son amant, mais toutes ses affections se dirigent sur Clarisse; son caractère s'ennoblit, s'épure, se sanctifie par l'héroïsme de l'amitié, celui de cette digne amie est le chef-d'œuvre de la nature; c'est l'assemblage des charmes les plus

---

passion with all the minuteness, and delicacy, and warmth, that could be desired, and shewn the female heart to be open to him in all its folds and recesses. In his Olivia, his Harriet, his Emily, his Clementina, he as well exemplified the sentiment of the poet —

Love, various minds does variously inspire;
In gentle bosoms kindles gentle fire,
Like that of incense on the altar laid;
But raging flames tempestuous souls invade,
A fire which every windy passion blows,
With pride it mounts, and with revenge it glows.

Extrait de la vie de Richardson, par Miss Barbot.

plus séduisans et des plus respectables vertus ; elle ne se rend coupable que d'une faute que sa position excuse, mais de quelle manière elle l'expie ! que de combats, que de tourmens elle entraîne ! de quel héroïsme elle a besoin pour en conjurer les funestes résultats ! L'on a reproché à Richardson les qualités trop brillantes dont il décore Lovelace ; l'on devoit sentir que s'il en avoit fait un libertin vulgaire, il eût dégradé son héroïne ; il falloit justifier son choix, le rendre digne de la préférence d'une femme qui ne voit que le beau côté, et qui est trop candide pour soupçonner la perfidie ! Quelle conception hardie que celle de ce phénomène de corruption ! aucun scrupule ne l'arrête, les ressources de son esprit répondent à la scélératesse de ses projets ; il a le génie et l'audace d'un chef de parti ; il est environné de disciples soumis, de complices dévoués, d'admirateurs enthousiastes ; son caractère se soutient sans altération ; ses compagnons éprouvent le repentir, le remords, et il meurt dans l'impénitence finale ; mais le but moral est rempli, le crime a son salaire, et la cendre de Clarisse trouve un vengeur.

Ce roman est rempli de scènes qu'il n'appartenoit qu'à Richardson de tracer, qui eussent effrayé un génie plus timide, qui eussent rebuté sous des pinceaux moins vigoureux. Quelle peinture que celle de cette maison de prostitution, où

le vice se présente sous des formes si hideuses, où la mort jette son crêpe effrayant sur une vile créature qu'entoure l'infamie et qu'assiège le désespoir ! Plusieurs scènes funéraires jettent un mélancolique intérêt sur cet ouvrage, mais toutes présentent un caractère différent. Clarisse expire dans l'abandon, trahie par celui qu'elle aimoit, injustement poursuivie par sa famille, mais son lit de mort est un sanctuaire où ceux qui la voient fléchissent un genoux respectueux ; Belford la contemple, et son indigne ami lui devient odieux ; le colonel Morden assiste à ses derniers instans, et la piété, le respect s'emparent de son cœur.

Les scènes qui suivent la mort de l'auguste infortunée présentent la douleur sous toutes ses formes, et la modifient selon le caractère des personnes qui lui survivent, et qui portent sur sa tombe ou des regrets, ou des remords, mais il n'est point de tableau plus pathétique ni plus déchirant que celui de la douleur de miss Howe.

Rousseau regardoit Clarisse comme un livre qui n'avoit d'égal dans aucune langue ; Diderot le loue avec une chaleur, un abandon qui purgent son style du néologisme et de l'entortillage qui le déparent souvent. Ce n'est point un simple éloge qu'il écrit, c'est un dityrambe sublime qu'il prononce ; le génie de Richardson le précipite dans un heureux délire ; son cœur s'émeut, son ima-

gination s'embrase, ses préventions s'évanouissent; il loue la religion qui console Clarisse, il partage la sensibilité de miss Howe. Le peintre de Paméla n'est plus un simple mortel, c'est un dieu dont il bâtit, dont il décore le temple, et dont il charge l'autel d'un respectueux encens.

C'est comme esprit créateur, comme esprit original, et non comme écrivain élégant, que Richardson mérite les regards de la postérité; ne sachant que sa langue maternelle, privé du secours des grands modèles de l'antiquité, il sut penser avec force, et ne sut point s'exprimer avec grâce. Sans le secours de bonnes études, l'on peut être un génie, parce que le génie est un bienfait de la nature, mais l'on ne sera jamais un modèle de style.

Les anglais et les étrangers placent Fielding à côté de Richardson, malgré la différence de talent des deux écrivains; le premier a une grâce, une aisance, une variété de style dont l'autre est dépourvu; il abonde en scènes comiques, il est grand observateur, il est habile peintre, il a la gaieté de Cervantes et l'originalité de Lucien; il ne frappe point, comme Richardson, le lecteur par les scènes les plus tristes; il ne met point comme lui ses héros aux prises avec la cruelle adversité; s'il peint le vice, c'est sans paroître indigné; il s'arrête même avec une sorte de complaisance sur les

tableaux qu'il lui fournit. Philosophe hardi, il ne ménage les ridicules d'aucune condition, et les travers et la corruption des grands trouvent en lui un impitoyable censeur ; l'esprit orné d'une foule de connoissances, il les sème avec discernement et mesure ; ami du naturel, il fuit et ridiculise le gigantesque et le merveilleux. Aucun de ses personnages n'excède, ni en bien ni en mal, les limites de la nature humaine ; il a fait plus de livres que Richardson, et tracé plus de caractères différens ; il entraîne, il enchante le lecteur en l'instruisant, il ménage ses forces et ne l'accable point sous le poids des émotions. Son Voyage dans l'autre Monde, la première de ses productions, est une satyre ingénieuse ; il fait passer l'ame de Julien, empereur, que le bien qu'il fit au monde n'absout point aux yeux de la théologie, dans le corps d'un juif, dans celui d'un ministre d'Etat, d'un général d'armée, d'un roi de France, d'un mendiant, d'un fou, et de ces métamorphoses naissent une foule de traits piquans sur les diverses conditions. S'il fit, comme on le prétend, Joseph Andrews pour ridiculiser Paméla, un motif qui n'avoit rien de noble nous valut une production charmante. Joseph Andrews a toute l'innocence et la candeur de la première jeunesse. Abraham Adam, malgré son âge, sa science, son mérite, est un vieil enfant que les fripons trompent,

dont les mauvais plaisans s'amusent sans pouvoir ni allumer sa colère, ni armer sa défiance. C'est un caractère neuf dans les romans, et bien rare dans le monde; quelle chaste expression! quelle touchante ingénuité dans la peinture des amours de Joseph et de Fanny! tableau dont celui des transports impudens de lady Boby et de miss Sislop ne fait que relever le coloris enchanteur. Ce roman est dans le genre comique; tous les personnages y prêtent à la plaisanterie, ou par leur singularité, ou par des vices qui ne sont point assez odieux pour enflammer l'indignation. Les contrariétés qu'éprouvent les héros se terminent d'une manière qui égaie et satisfait le lecteur.

Tout le talent, toute l'originalité, toute la gaieté de Fielding se déploient dans son Tom-Jones; Alvorthy est un de ces êtres qui font l'honneur de la nature humaine; Western a les ridicules qui s'associent avec une ame franche et généreuse; Sophie n'est point sublime comme Clarisse, elle n'est point soumise à d'aussi terribles épreuves; l'amour cause ses tourmens, mais l'amour les répare. Tom-Jones tombe dans tous les écarts d'un cœur ardent et d'une ame passionnée; ses fautes ne le rendent que plus aimable, parce qu'il n'est jamais ni faux, ni méchant; tous les événemens contribuent au développement de l'action, ou à faire ressortir les principaux caractères; les personnages

épisodiques accroissent l'intérêt, ou par les scènes originales qu'ils produisent, ou par les incidens qu'ils font naître; ainsi, quoique lady Bellaston et l'homme de la montagne ne fassent point partie essentielle de l'ouvrage, l'on n'est pas fâché de les y trouver; le but moral est complètement rempli, la trahison est déjouée, la perfidie confondue, et l'infâme Bifild est livré à l'opprobre.

Le roman d'Amélie nous semble inférieur aux autres ouvrages de Fielding, cependant il attache par le charme de la narration, par l'agrément des détails, par quelques scènes touchantes : ceux qui ne l'ont lu que dans madame Riccoboni ne peuvent se flatter de le connoître; ils lisent un ouvrage entraînant, mais ce n'est point celui de Fielding; la baguette magique de l'aimable française a métamorphosé tous les personnages anglais. Louons sa bonne foi, elle s'en accuse, elle s'en vante même; elle écrivoit si bien, qu'on lui pardonne de traduire infidèlement. Pourquoi se condamneroit-on à graver des estampes, quand l'on peut faire d'excellens tableaux?

On blâme Fielding pour quelques peintures licencieuses, pour s'être complu à reposer le lecteur sur des scènes où la décence n'est point la protectrice de la volupté. Le romancier est l'historien des mœurs; il doit offrir les hommes tels qu'ils sont, nous instruire et non pas nous tromper.

Sa vie fut dit-on souillée par des excès : cette accusation est plus grave, si elle n'est point sans preuves; le romancier doit rester sans justification, lors même que le désordre de sa conduite auroit servi à étendre le cercle de ses observations. Il faut que l'écrivain connoisse les passions, les vices, comme il faut que le peintre étudie les physionomies, mais il n'est point indispensable, pour décrire les effets de la peste, d'être frappé de la contagion. Ce n'est point sans dessein que la sage Minerve, sous la figure d'un mortel, fait aborder le fils d'Ulysse dans l'île de Calipso; elle veut qu'il connoisse la volupté avec ses attraits dangereux, la séduction des sens, l'empire des charmes corrupteurs; mais dès qu'il a fait cette utile et dangereuse étude, dès que son innocence est prête à succomber, la déesse le précipite dans les flots, et, par de violens efforts, l'arrache à de funestes plaisirs.

Ce n'est qu'en Angleterre que l'on vit des ministres de l'évangile se jouer du culte qui les nourrissoit, et conserver leur considération et leurs bénéfices. C'étoit abandonner les fruits de l'arbre à celui qui avoit jeté la coignée dans le tronc. Swift, dans son conte du Tonneau, imité sans doute de celui des trois Anneaux de Bocace, ménage aussi peu la religion anglicane que celle de Rome. Son roman de Guliver est plus vanté qu'il n'est en-

tendu; c'est une allégorie dont ses compatriotes avoient sans doute la clef, elle n'est pour nous qu'obscure et bizarre; il désignoit des factions politiques qui nous sont étrangères. Voltaire compare le doyen irlandais à notre fameux curé de Meudon, et donne l'avantage au premier ; mais Rabelais étoit excusable de se rendre obscur, de ne se laisser deviner que par quelques esprits pénétrans ; il vivoit dans un pays et dans un siècle où il falloit mettre la lampe sous le boisseau. Swift, dans un pays libre, chez un peuple éclairé, n'avoit point la même excuse.

Les écrivains originaux sont les seuls qui s'assurent une réputation durable ; le mérite ne se fonde point sur le grand nombre des productions, mais sur le génie qui les distingue, qui peint l'ame d'un auteur, qui nous présente la couleur de sa pensée, la teinte forte ou mélancolique de ses affections, qui ne le rend ni plus beau, ni plus parfait que les autres, mais le présente avec des traits qui le personnifient, avec une physionomie intellectuelle qui empêche de le confondre avec eux. C'est cette physionomie, au physique comme au moral, qui nous repousse ou qui nous entraîne, qui nous inspire, ou une vive horreur, ou une tendre sympathie. Nous voyons des beautés régulières, mais froides ; leur figure est sans défaut, mais elle est sans esprit, sans trait saillant; c'est

la Galathée de Pigmalion, que Vénus n'a point animée; mais quelle est cette femme séduisante qui s'empare tout-à-coup de nos regards, qui ne nous laisse plus de pensée, de désirs dont elle ne soit l'objet; la nature ne la fit point parfaite, mais elle lui donna des yeux où la sensibilité se peint, un visage où l'ame écrit ses mouvemens, une bouche où la volupté fixe son trône délicieux. Cette image s'applique sans effort aux ouvrages de Sterne. Ce n'est ni un écrivain parfait, ni un écrivain raisonnable; il n'instruit point, mais il captive, il entraîne, il retrace des scènes communes, mais il les rajeûnit par des traits neufs et originaux. Rien de plus simple que les événemens du Voyage Sentimental, rien de plus piquant que la manière dont il les raconte. Il est des hommes pour qui les objets se peignent d'une manière si riante et si douce, avec des couleurs si attendrissantes ou si enchanteresses, qu'ils jouissent quand les autres sont indifférens; qu'ils sentent leur cœur palpiter, leurs larmes couler à des spectacles qui laissent ceux qui les entourent stupidement libres de toute émotion. Le roman de Tristam-Sandy fut le premier ouvrage que Sterne publia. Peu de personnes devinèrent le but de l'auteur, si toutefois il en eut un, et saisirent la finesse de ses allusions; mais comme il falloit de la pénétration pour l'entendre, les gens qui ont de l'or-

gueil, et le nombre n'en est pas médiocre, s'imaginèrent l'avoir entendu. La réputation de l'ouvrage fut d'autant plus prompte, que ceux qui le jugeoient sur parole n'étoient pas les moins ardens à l'admirer. L'on voit quelquefois des ouvrages de l'art dont les esprits exercés pénètrent seuls les merveilles ; la multitude les vante, bien qu'ils soient pour elle, comme les mystères de la religion, des articles de foi. Ce livre singulier se fait supporter par des traits philosophiques, par des caractères originaux, par des observations dont la justesse surprend d'autant plus que l'auteur les met dans la bouche d'hommes qu'il affuble d'un costume burlesque.

L'histoire de Lefèvre est un chef-d'œuvre, et le Sermon sur la Conscience est plein de raison et d'onction. Le Voyage Sentimental plaît générageralement, parce qu'on le lit sans effort, parce que l'auteur prête du charme aux plus petits détails, nous attendrit pour les femmes qu'il aime, nous afflige pour les malheureux qu'il plaint, parce qu'il apprend, pour nous servir d'une de ses images, au lait de la bienveillance humaine à couler à longs flots et sans interruption. O infortunée Marie ! je suis Sterne sous le peuplier où tu pleures ton amant. J'entends ta voix touchante répéter le nom de Sylvio. Hélas ! combien la sensibilité, cette source des délices et des tourmens

des ames tendres, me retrace de foibles créatures plus à plaindre encore que toi, elles ont survécu à la perfidie, à la trahison, au triomphe d'indignes séducteurs, leur raison n'a point succombé comme la tienne, elle leur reste pour gémir et haïr, pour compter les blessures du malheur, et épuiser lentement la coupe amère de l'ignominie.

Les compatriotes de Sterne le regardent comme un homme qui avoit en partage la gaieté, le génie; mais auquel il ne manquoit qu'un peu de sagesse.

> With humour genius hadst thou all gree
> One grani of wisdom had ben woth the three.

Un moraliste anglais, le docteur Knox, l'accuse d'avoir corrompu les mœurs, favorisé les unions illicites. Cette accusation est très-grave; j'ignore quel en est le fondement, mais elle est cachée dans un livre bien ennuyeux, où peu de personnes iront la déterrer.

On reconnoît une intention très-philosophique dans le roman que fournirent à Foë les aventures d'un voyageur confiné dans une île déserte, contraint de remplacer, à force d'industrie, le genre humain qui étoit disparu pour lui : c'étoit une situation neuve. Dans la société la méchanceté de nos semblables nous désole; dans la solitude nous gémissons de leur absence; nous aimons mieux

lutter contre leurs injustices et leurs persécutions que chercher la sécurité dans les déserts. Une solitude où la nature semble dire à l'homme : jouis de mes bienfaits, règne avec moi, tes besoins seront satisfaits : l'ambition, la crainte, la jalousie ne déchireront point ton cœur ; chaque jour t'offrira le même calme, te présentera un immense horizon, un domaine sans bornes au lieu de la vile cabane qui te renferme dans ta contrée natale, ne séduit point le plus misérable des Européens. Au milieu de cette prison où le sort le confine, il croit trouver des plaisirs que le plus magnifique désert ne lui présenteroit pas. Pauvre, d'autres infortunés partagent son indigence ; ses enfans le transportent dans un riant avenir, il trouve des êtres plus à plaindre que lui, et cette idée peu généreuse le console ; il défend la société, qui le dédaigne ou l'opprime, avec plus de zèle que l'homme opulent qui en recueille tous les avantages.

Robinson Crusoé peut se considérer, ainsi que l'observe l'immortel auteur d'Emile, comme un de ces ouvrages qui peuvent hâter dans l'adolescence le développement des idées, et stimuler le génie inventif. Sophocle et Fénélon ont peint un homme dans un isolement semblable au héros de Foë, mais dans une situation d'esprit bien différente. Philoctète relégué dans une île par l'ingratitude des Grecs,

gémit et maudit les auteurs de ses maux. Il est vaincu par la douleur, il est tourmenté par le remords, il peut détester ses compatriotes, mais l'ombre d'Alcide le poursuit. Il ne cherche point les moyens d'adoucir sa solitude, il ne soupire qu'après le tombeau. Robinson, au contraire, se fait une patrie dans son exil, un compagnon, un ami d'un sauvage, une innocente société des animaux qui l'entourent.

Tous les romans que nous avons examinés ont le cachet de la nation qui les a produits; le goût de terroir se manifeste dans l'ensemble de l'ouvrage ou dans les épisodes. Les Anglais excellent dans le tableau de la vie domestique. On voit qu'ils sont satisfaits comme pères, comme époux; dans la peinture des idées religieuses, l'on s'aperçoit qu'ils sont trop sages pour bannir même de leurs fictions des principes dont l'empire est la sauvegarde des sociétés humaines. Le vicaire de Walfièle n'offre que le tableau d'une famille innocente dont un scélérat vient troubler le bonheur. Primerose rappelle Abraham-Adams, il en a l'ingénuité, la science, la bonhomie, mais sa vertu est bien plus cruellement éprouvée; l'opprobre, la misère désolent sa maison. Il est jeté dans l'asile des scélérats, mais la piété empêche son ame de succomber, et le rend un objet d'édification pour les misérables qui l'entourent. Goldsmith a porté dans ses poésies la même empreinte

que dans ses romans : celle d'une ame douce et sensible. Son Voyageur, son Village abandonné nous rendent les témoins compatissans des crimes de l'injustice, nous font maudire l'oppresseur barbare qui abandonne aux bêtes fauves les habitations des hommes, et livre à la stérilité les campagnes qu'avoit fécondé l'opiniâtre travail.

Un roman sans amour est une espèce de phénomène; Godwin tenta cette innovation dans Willams Caleb, philosophe; il peignit les funestes suites d'un préjugé qui fait dépendre l'honneur de l'homme le plus recommandable des outrages de l'être le plus vil. Son héros se venge d'une manière indigne d'un cruel outrage; il laisse peser le soupçon sur un innocent que les tribunaux immolent, et fait l'objet de ses perpétuelles vengeances de celui qui a dérobé son affreux secret. Tout est neuf et original dans cet ouvrage. Le romancier y dévoile les abus de la jurisprudence, y montre les lois servant aux forts et aux riches de lances et de boucliers, les rendant capables d'être oppresseurs sans dangers comme sans mérite. Godwin, dans cet ouvrage, est constamment original; il ouvre à l'imagination une carrière nouvelle. Une femme illustre a jugé ce livre étonnant avec une telle supériorité, qu'elle ne nous laisse rien à dire. Parler sur un sujet où l'auteur de Delphine et de Corine a porté ses méditations, c'est imiter,

pour me servir de l'expression d'Horace, le téméraire qui osa marcher sur les traces de Pindare, et qui, comme le fils de Dédale, ne devint célèbre que par sa chute.

De grands événemens à peindre, et beaucoup de liberté de pensée, firent de quelques Anglais des modèles dans ce genre d'écrire, où l'auteur rassemble des milliers de générations pour la curiosité ou l'instruction d'une seule; s'ils sont irreprochables sous le rapport de la franchise et de la vérité, on leur souhaiteroit des couleurs plus fortes, un ton moins didactique. L'historien n'a point, comme le poète, le privilége de feindre, mais il a comme lui l'avantage d'animer son style et d'y épancher les mouvemens de son ame. Tacite est quelquefois plus énergique et plus pittoresque dans sa prose que Lucain dans ses vers. S'il suffisoit, pour bien faire l'histoire, d'avoir étudié les antiquités de son pays, porter une critique judicieuse sur l'origine et l'esprit de ses institutions, David Hume mériteroit la palme; mais les ames généreuses qui ont besoin de croire à la vertu pour se consoler du spectacle d'abjection qui les révolte; mais les enthousiastes, qui ne sont grands et sublimes que parce que des êtres grands et sublimes les ont précédés, repoussent les pages froides où ce sceptique fait sa propre confession, en flétrissant l'héroïsme auquel il ne peut croire; en souillant, par des motifs intéressés, de

grandes actions dont il ne soupçonne point le principe ; en interprétant d'après sa conscience vénale la conscience des plus grands hommes ; en se montrant comme Dion Càssius le détracteur des soutiens de la patrie et le panégyriste de ses fléaux. Quelque bien ordonnée et quelque sagement écrite que soit l'histoire de Hume, elle ressemble à ces corps d'une belle taille et d'une élégante proportion dont le visage sans coloris, les yeux sans vivacité et sans mouvement, révèlent qu'un sang corrompu ou sans vigueur circule dans leurs veines. Catherine Macanlay mérite peut-être un reproche contraire ; c'est une Cornélie armée du burin de Tacite ; elle transforme en héros et en sages les défenseurs de la cause qu'elle protége, et flétrit du titre d'esclaves ceux qui la combattent. Ses vives émotions rendent son style dramatique ; elle fait l'apothéose des Vanes, des Hampdens. Elle veut fixer l'opprobre sur la mémoire de Cromwel ; elle est brillante et quelquefois sublime, lorsque l'enthousiasme la domine, et judicieuse et profonde dans ses vues, lorsque sa tête plus calme lui permet de parler des factions sans aigreur ou sans emportement, et d'en décrire les résultats sans prévention et sans haine.

Le sage Robertson est à l'abri de tout reproche ; il a les qualités du véritable historien ; il appelle l'intérêt sur l'Écosse, théâtre de grands crimes et de

révolutions

révolutions sanglantes. Les infortunes de Marie Stuard composent le morceau le plus attachant de son ouvrage. Sans excuser ses fautes, il excite la compassion sur des malheurs assez longs et assez cruels pour désarmer la vengeance de l'opinion. La plus belle époque de nos temps modernes réclamoit un historien philosophe; Robertson s'empare du règne de Charles-Quint. Si la réputation du héros n'étoit point colossale, si sa gloire n'égala point sa puissance, et si sa puissance fut un fléau pour l'Europe, il fut l'ame des principaux événemens de son siècle, le contemporain et l'adversaire de ses plus grands hommes. Il vit la naissance du luthérianisme et ses prodigieux effets; il s'arma contre les héros intrépides qu'enflammoit la doctrine nouvelle, et fut le proclamateur de cette guerre terrible qui devoit embraser l'Europe, depuis le jour où fut conclue la ligue de Smalkade jusqu'au traité de Westphalie; guerre plus féconde en désastres et en importans résultats qu'aucune de celles qu'allumèrent l'ambition ou l'intérêt. L'introduction de cet ouvrage, où l'auteur retrace l'état de l'Europe depuis l'invasion des barbares jusqu'au seizième siècle, est le monument le plus vaste et le plus instructif qu'ait élevé l'érudition secondée par l'esprit philosophique.

Robertson étoit digne de retracer le singulier événement qui vint frapper l'ancien monde par

l'apparition d'un monde nouveau. Quel spectacle que celui du génie et de l'opiniâtre persévérance de Colomb ; que l'audace d'une poignée d'aventuriers détruisant de vastes empires, d'abord adorés comme des Dieux par des peuples innocens, et renversant par leurs fureurs les autels que leur élevoit la crédule superstition. Quel caractère que ce Cortès, qui lutte contre des millions d'ennemis, contre la nature et contre ses propres compatriotes, contre le découragement de ses soldats; qui ferme l'océan aux lâches qui voudroient fuir, et qui donne à sa révolte un caractère légal en l'environnant des formes les plus augustes. Génie sans culture, Pizare trouve toutes ses ressources dans son courage, et, privé du prestige de la naissance, de secours de l'éducation, obtient par la supériorité de son caractère la domination sur ses égaux. Quelle riche matière pour l'historien, qu'un hémisphère où la nature s'offre sous des traits où elle s'écarte des lois des proportions qu'elle observe dans les autres parties de l'univers.

Robertson fut moins heureux dans cet ouvrage que dans celui de Charles-Quint; sa narration élégante manque souvent de chaleur et de rapidité : il avoit rendu ses lecteurs difficiles; et c'est un avantage qu'obtiennent peu d'écrivains.

Les règnes de Philippe II et de Philippe III furent signalés par de glorieux et de déplorables

événemens. Le premier, sans courage, sans talent militaire, tourmentoit ses états et menaçoit l'Europe par les talens de ses généraux et par ses trésors; il alimentoit en France les fureurs de la Ligue, il envahissoit le Portugal, il inondoit la Belgique de sang, et forçoit le Batave à élever sur des monceaux de cadavres l'autel de l'indépendance; le second, esprit passif, superstitieux, imbécile, dévastoit son empire à la voix des inquisiteurs. Watson présente ces deux règnes en écrivain judicieux; il n'achèva point le second, il fut terminé par Thompson; ses couleurs ne sont ni brillantes, ni hardies, mais il inspire l'horreur de la persécution et de la tyrannie, non par des réflexions que tout le monde peut faire dans un siècle éclairé, mais par des faits qui en révèlent les funestes suites.

Un état qui a donné des lois au monde fixe encore l'attention dans sa décadence; Gibbon s'arrête sur cette superbe Rome à l'instant où elle venge l'univers en recevant le joug d'Octave; il peint sa politique avec la profondeur de Tacite, mais non avec la vivacité de ses traits et le feu poëtique de son expression; il se montre trop partisan du despotisme, qui est un outrage au genre humain, et trop ennemi de la religion, qui est sa plus puissante garantie contre les oppresseurs; il discute en philosophe le caractère de Constantin, le génie de ses institutions, les causes humaines des progrès mer-

veilleux du christianisme; il fait jaillir de nouvelles lumières sur les projets de Julien, et justifie le restaurateur du Polythéisme. Une sage critique, une discussion lumineuse nous attache au tableau des synodes, des conciles d'où partoient les foudres qui embrasoient les États. Sa narration, toujours abondante, se revêt des plus riches couleurs lorsqu'il fait sortir de l'Arabie les conquérans des plus belles parties du monde, lorsqu'il place sur les débris de l'empire romain le berceau des républiques destinées à ranimer la gloire de l'Europe et le trône d'une puissance assez forte par l'opinion, par le prosélitisme, pour briser les sceptres des monarques, pour déchaîner l'Europe contre l'Asie, pour dominer au nom du ciel toutes les autorités de la terre. Si Gibbon a un style souvent diffus, s'il se plaît trop à décrire, il sait animer des landes arides, nous fixer avec plaisir sur la tente de l'arabe, nous faire suivre le tartare dans ses courses vagabondes, ressusciter par d'imposans souvenirs des pays déshérités de leur gloire. Son histoire embrasse quatorze siècles; il falloit de la hardiesse pour en concevoir le plan, et une patience et un talent rares pour l'exécuter.

La philosophie du dix-huitième siècle ne fit que continuer chez les Anglais le mouvement que le seizième avoit imprimé aux esprits. Locke fut celui qui eut une influence plus remarquable; il rendit

les mêmes services à la métaphysique que Newton aux sciences exactes ; il écarta les ténèbres des écoles : cependant ses idées sur l'entendement humain avoient été entrevues par le fameux Hobes, dont les opinions étoient si détestables en politique, et qui avoit sur les autres parties de la philosophie des conceptions très-lumineuses. Locke s'est créé d'autres titres à la vénération des hommes, que ceux qu'il s'est acquis comme métaphysicien. Les Etats-Unis d'Amérique lui doivent une partie du code bienfaisant qui les régit, et le philosophe eut la gloire de consolider par ses écrits immortels l'ouvrage de Guillaume Penn. Les œuvres politiques de Locke ne sont que le développement de la doctrine prêchée par Milton un demi-siècle auparavant : la résistance à l'oppression, le droit de s'insurger contre la tyrannie y sont établis en principes ; et en envisageant les objets de cette manière, Locke ne faisoit que justifier l'heureuse révolution de 1688, comme Milton s'étoit créé l'apologiste de celle dont il avoit été le témoin. Bolimbroke eut une réputation qui s'est beaucoup affoiblie ; il en dut l'éclat aux postes éminens qu'il remplit, à des opinions audacieuses, à une énergie d'expression, fruits d'une imagination féconde et d'une tête ardente. En métaphysique, il professe le pur déisme ; en politique, ses opinions se ressentent de la mobilité de son caractère et des variétés

de sa conduite; il écrit plutôt en factieux qu'en homme libre, plutôt en mécontent de tout ce qui existe qu'en génie capable de remédier aux maux des états : sa morale n'a rien qui puisse élever l'ame; c'est celle d'un Epicurien qui ne fait aucun cas des hommes, qui, forcé de renoncer aux grands emplois, se console de ses disgrâces par des voluptés dont la vertu et la délicatesse ne dirigent point toujours le choix. Le beau poème de Pope a beaucoup contribué à la réputation de Bolimbroke : en empruntant quelques idées au philosophe, le poète a fait comme les lapidaires, les pierres précieuses qu'ils mettent en œuvre doivent leur principal éclat. Shafteburi s'est fait un nom comme moraliste;ses caractères ont produit une grande sensation, ainsi que son ouvrage sur l'enthousiasme; ses idées sont en général assez justes, mais son style n'est point celui d'un écrivain philosophe; il est trop recherché dans ses expressions, il court trop après les ornemens. Si le philosophe ne doit point dédaigner de plaire, il faut que les beautés de sa diction coulent sans efforts; son style doit avoir la gravité des leçons d'un sage instituteur. Vers le milieu du siècle, quelques philosophes anglais dirigèrent particulièrement leurs études vers l'économie politique, science importante qui devoit surtout être étudiée dans un pays qui doit à son commerce, à ses manufactures la prospérité dont il jouit. Adam Smith

eut le grand mérite de porter sur une matière neuve la clarté nécessaire pour la rendre intelligible à toutes les classes de lecteurs. Son traité des Richesses des nations répond parfaitement au titre; il y sème une multitude de connoissances, l'esprit le plus étendu s'y développe. Cet ouvrage a donné naissance à une foule d'écrits que les hommes d'Etat peuvent consulter, et qui sont plus médités par le philosophe que par ceux qui gouvernent. Ces sortes de productions font naître de singulières réflexions; l'on s'aperçoit en les lisant que les principaux véhicules de la richesse, de la prospérité publique sont ignorés des esprits même les plus cultivés, et que ce qui est regardé par les uns comme une cause certaine de bonheur pour les peuples, est envisagé par d'autres comme problématique. Si l'on ne peut douter qu'une Providence, aussi active dans sa marche que sage dans ses moyens, ne préside au gouvernement du monde physique et moral, l'on peut croire que les sociétés humaines n'ont pour Providence qu'une espèce de hasard; et que souvent des effets merveilleux résultent d'une cause infiniment aveugle. Comme nous ne parlerons ici que des écrivains qui ont eu une influence remarquable, qui ont dirigé les esprits vers de nouvelles études, nous ne nous arrêterons point sur plusieurs auteurs anglais de la dernière époque. D'après ce point de vue, le célèbre Hume ne peut pas même occuper la place que de-

voient lui assigner ses talens. Ce sceptique n'affirme rien; fidèle à son systême, il n'ose tirer des résultats certains des faits nombreux qu'il avance : incapable d'enthousiasme comme de sensibilité, il ne se passionne pour aucune doctrine; il a la froideur de Montaigne, mais il n'a ni l'énergie de son style, ni la variété piquante de ses idées. Les philosophes anglais du seizième et du dix-septième siècle s'étoient montrés ou fortement imbus des idées religieuses, ou pénétrés pour elles d'un sage respect. Hobes fait seul exception à cette règle, il est même glorieux pour l'espèce humaine que son plus atroce calomniateur et son plus cruel ennemi ait méconnu la divinité. Le caractère d'irréligion, ou du moins de pyrrhonisme, en matière religieuse, signale les écrits de quelques philosophes anglais de la dernière époque. Colin et Tindal se distinguèrent surtout par la hardiesse de leurs opinions : leur manière d'écrire, peu populaire, ne rend point leurs ouvrages dangereux. Quelques détracteurs des lumières ont rejeté sur les anglais cette espèce de contagion d'athéisme qui s'est répandue en France dans le dix-huitième siècle : cette accusation est dénuée de fondement; nos Anaxagores, nos Diagoras n'ont point pris leurs instituteurs hors du continent. Si quelques philosophes anglais ont étendu la faculté de penser au-delà de ses justes limites, le nombre des écrivains vraiment religieux les surpasse de

beaucoup, et le caractère de piété s'imprime même d'une manière très-remarquable à la plupart des productions célèbres de la Grande-Bretagne. Si quelques superstitions ont été pour ces écrivains les objets d'innocens sarcasmes, la plupart se sont fait un devoir de respecter les principes sur lesquels reposent le salut des sociétés. Des esprits superficiels ou des cœurs pervers peuvent seuls essayer d'arracher à l'homme ses plus douces jouissances et ses plus pures affections, mais les génies profondément méditatifs calculent les effets des idées qu'ils énoncent; ils ne veulent point, comme Samson, ébranler les colonnes du temple, et s'ensevelir avec la multitude sous ses débris.





ALLEMAGNE.

Ce vaste pays est le dernier qui se présente dans la carrière de la littérature ; diverses causes influèrent sur cette espèce de léthargie dans laquelle il restoit, tandis qu'une partie de l'Europe se distinguoit dans les arts et les lettres. Le régime féodal se maintint plus long-temps dans la Germanie que dans les autres contrées ; bien que plusieurs empereurs se distinguassent par des qualités héroïques, ils ne s'attachèrent point à dompter leurs grands vassaux, et laissèrent l'aristocratie opprimer leurs peuples, et insulter à leur puissance. La conquête de l'Italie, qu'ils tentèrent plusieurs fois, qu'ils n'achevèrent jamais de subjuguer, absorboit toute leur attention, et les empêchoit d'imiter quelques princes voisins dans le plan politique d'abaisser les barons. Le caractère des Allemands parut se refuser long-temps aux plaisirs de l'imagination, aux charmes séducteurs des arts agréables. L'on a remarqué que tous changemens, toutes nouveautés furent long-temps à leurs yeux une espèce de délire. Ils ne prirent aucune part aux premières croisades, et traitèrent

d'insensés les aventuriers qui se précipitoient par bandes sur les belles contrées de l'Asie. La division de l'Allemagne en petits Etats fut encore un obstacle au développement des esprits, quoique cette division l'ait favorisé en Italie; mais ce dernier pays s'étoit couvert de villes libres; ses petits princes avoient le goût des arts. Le spectacle de l'indépendance qu'ils voyoient briller à côté d'eux les forçoit à ménager leurs peuples, à couvrir de fleurs les liens légers dont ils les chargoient, de crainte qu'ils n'exigeassent une émancipation absolue. Les princes germains étoient exempts des mêmes craintes; leurs châteaux forts étoient d'impénétrables citadelles d'où ils dominoient sans crainte sur leurs dociles esclaves. L'allemand n'étoit point éveillé, comme l'italien, par le tableau d'une riche nature, par l'aspect de deux mers qui l'invitoient à l'émigration si l'oppression l'accabloit, par de nombreuses îles qui lui offroient un refuge contre la tyrannie. La féodalité se maintint en Allemagne sans altération; cependant quelques villes libres s'élevèrent. L'on connoît les effets de cette fameuse ligue anséatique qui se forma pour l'intérêt du commerce de la navigation, et qui, des rives de l'Escaut à celles de la mer Baltique, présentoit les miracles de la plus active industrie. Mais ces cités libres s'occupoient des arts utiles, et ne montroient ni goût ni talent pour les arts agréables.

Un fait digne de remarque, c'est qu'aucun empereur d'Allemagne n'eut une véritable inclination pour les lettres. On ne vit sur le trône des César modernes, ni un François I.er, ni un Louis XIV. Le seizième siècle vint changer la face de la Germanie. Nous avons examiné dans un autre ouvrage l'influence des novateurs religieux. Nous avons vu que Mélancton joignoit le talent d'écrire aux connoissances les plus étendues; que Luther étoit à la fois poète, orateur, théologien. Ce ne fut que relativement aux études austères que la réformation eut d'abord un empire marqué. Les beaux arts ne pouvoient naître au milieu des troubles qui agitoient le nord entier, au sein des guerres allumées par l'enthousiasme, par la haine de la servitude, par le désir de faire triompher sa doctrine. Le seizième siècle fut pour l'Allemagne celui d'un véritable héroïsme; le désintéressement, la pureté des mœurs, la dignité des sentimens religieux relevoient et ennoblissoient le caractère des guerriers. La poésie, l'éloquence ne retentirent point sur leurs tombes, l'on eût cru peut-être avilir le caractère auguste que leur imprimoit la cause qu'ils défendoient, si on les associoit par de profanes apothéoses aux héros qui combattoient pour des intérêts temporels.

La guerre allumée par la réformation se prolongea jusqu'au milieu du dix-septième siècle;

alors le culte évangélique reçut la sanction de la victoire ; des princes catholiques se virent forcés de le reconnoître ; la Germanie prit une face nouvelle, et il est très-singulier que la plupart des hommes de génie qui ont honoré l'Allemagne soient sortis des états protestans. Ce fait, qu'il est si facile de prouver, atteste l'influence des bonnes études, et elles ne peuvent exister que dans les lieux où le théologien, se renfermant dans le domaine des choses sacrées, ne s'arroge point le droit de garrotter les intelligences dans les objets temporels.

Au dix-septième siècle, les sciences exactes obtinrent en Allemagne de brillans succès ; celles-ci sont plus indépendantes de la forme des gouvernemens que la littérature et les beaux arts. L'astronomie, la physique ne contrarient point les systêmes politiques ; mais quelquefois, comme on l'a vu en Italie, le pouvoir ecclésiastique s'offense des découvertes que l'expérience révèle au génie. Polidore-Virgile et Galilée furent flétris ou honorés d'une condamnation, l'un pour avoir deviné, long-temps avant la découverte de l'Amérique, qu'il existoit des Antipodes ; l'autre pour avoir révélé le véritable systême des astres. Peut-être Leibnitz, le plus célèbre des philosophes allemands du dix-septième siècle, eût-il essuyé des persécutions chez les ultra montains pour le sys-

tème ingénieux et brillant qu'il développe dans sa Théodicée ; l'on eût trouvé mauvais qu'il cherchât à justifier la Providence, que la bible ne justifie point, qu'il trouvât que Dieu avoit choisi parmi une foule de mondes possibles celui qui réunissoit le plus d'avantages et le moins d'imperfections. Cet optimisme, entrevu par Platon et par quelques autres philosophes anciens, satisfait notre foible raison en nous rendant compte d'une manière assez satisfaisante des apparentes contradictions qu'elle aperçoit dans l'univers ; mais ce système semble borner la puissance divine en la dépouillant de cette perfection absolue dans ses plans, dans l'exécution de ses desseins, dont la théologie fait un de ses attributs distinctifs. Il est plus facile sans doute de justifier la Providence au physique qu'au moral ; malgré les imperfections de l'univers, rien n'arrête la marche des saisons, le cours annuel des astres ; le monde n'éprouve point de changement sensible ; la beauté, la magnificence, la richesse éclatent dans tous ses ouvrages ; mais l'homme, au milieu de ce magnifique spectacle, n'est-il point comme Damoclès au banquet de Denis ? Il souffre en naissant ; toute son existence est tourmentée par les passions ou par les maux physiques qui en sont les résultats ; il est esclave des erreurs de la superstition ; son imagination lui fait concevoir des projets extravagans, l'entraîne de chimère en chi-

mère. Est-il bon, sensible, vertueux, il est en proie à l'injustice, aux persécutions ; il voit le triomphe du crime et l'abaissement et l'ignominie accabler les hommes de bien. De quelques côtés que se tournent ses regards, il ne contemple qu'oppression, que malheur, que tyrannie; l'avenir est pour lui une énigme ; les diverses opinions entre lesquelles flotte l'esprit humain ne lui permettent point de s'arrêter à une idée qui le console. Quel homme a quitté la vie sans avoir éprouvé de longues années d'amertume? Cependant, si l'on examine combien l'Éternel a répandu de richesses, d'éclat dans cette vallée de larmes, où il nous emprisonne quelques instans, peut-on douter qu'il n'ait été en sa puissance de le rendre parfaitement heureux ? La philosophie religieuse seule donne une satisfaction absolue; elle peint le monde que nous habitons comme un lieu d'exil, la vie comme un passage, l'éternité comme le terme de toutes les espérances. Leibnitz a fourni à Pope la plupart des idées de son poème de l'Essai sur l'Homme, mais cette métaphysique avoit besoin, pour devenir populaire, des riches couleurs de la poésie. Tandis que la philosophie brilloit en Allemagne, tandis que l'érudition s'y enrichissoit des trésors de l'antiquité, la poésie, les beaux arts y restoient dans une sorte d'enfance. Ce fut sans doute un malheur pour les Germains d'entrer si tard dans la carrière; l'Europe étoit chargée de

chefs-d'œuvre qui offroient des modèles d'encouragemens et des productions séduisantes par de grandes beautés, et dont les nombreux défauts rendoient l'imitation dangereuse. Les Allemands parurent s'attacher à ces dernières ; ils étudièrent plus Shakespeare que Racine; il faut avouer aussi que la perfection de ce dernier convenoit moins à un peuple encore voisin de la barbarie que les drames, où chaque spectateur croit voir ce qu'il a vu dans le monde, voit passer sous ses yeux tous les rangs et toutes les conditions, entend un langage qui se rapproche du sien. La plupart des tragiques allemands du dix-huitième siècle ne peuvent plaire qu'à leurs compatriotes ; nous en excepterons cependant Klopstock, Schiller, et Wielland; nous connoissons du premier une tragédie d'Adam : le sujet est de la plus belle simplicité, l'exécution en est sublime; le premier des humains peut parler avec la plus haute éloquence, sans que l'illusion soit détruite, puisque l'Ecriture nous le peint avant sa désobéissance, comme le confident de l'Eternel, comme ayant reçu de lui toutes les connoissances qui convenoient à l'état de bonheur auquel il étoit destiné, et conservant après sa chute cette supériorité d'intelligence qui lui rend sa situation plus déplorable. Le second prit ses sujets de l'histoire moderne, et nous le trouverons plus tard au rang des premiers historiens de l'Europe ;

rope: si son don Carlos excède les bornes que le goût et la vraisemblance assignent aux ouvrages faits pour la représentation , ce défaut échappe au lecteur, et il voit dans ce drame le génie du philosophe, la physionomie de l'homme sensible, l'éloquence de la vertu, et des caractères peints avec une vérité frappante ; en est-il un de plus sublime que ce marquis de Posa : c'est le héros de l'humanité, c'est une de ces ames héroïques que le ciel montre quelquefois à la terre pour consoler les gens de bien de la dégradation de leur siècle. Un écrivain vulgaire n'eût point manqué de rendre son don Carlos captif de l'amour, de faire de cet amour le ressort unique de la pièce. Cette passion étant la plus générale de toutes, semble la plus facile à peindre ; mais Schiller ennoblit les rôles de don Carlos et d'Elisabeth par les sentimens généreux dont ils sont interprêtes; avec quels traits il peint Philippe II, esclave de la superstition, tourmenté par ses propres fureurs, abjurant tous les sentimens de la nature. Schiller ne fut point aussi heureux dans sa tragédie de Jeanne d'Arc, sujet si intéressant dans l'histoire, qu'il a défiguré par un merveilleux absurde, par des moyens dépourvus de tout intérêt; cette femme illustre n'y paroît qu'un ridicule personnage de comédie; il la rend amoureuse aussi subitement que les héroïnes de l'Arioste, et sans que cet amour eût aucun but; il avilit

16

le père de la Pucelle, sans qu'on puisse en deviner la raison ; Agnès Sorel, que l'on pouvoit présenter comme faisant rentrer le sentiment de ses devoirs dans le cœur du monarque, s'exprime avec le langage des plus fades romans. Pour rendre la péripétie touchante, il ne falloit que se conformer à la vérité. Quel spectacle que celui d'une jeune fille enthousiaste qui a sauvé son pays, qui a rappelé la confiance dans l'ame des guerriers, qui a replacé la couronne sur la tête de son roi, qui est trahie, abandonnée par les ingrats qu'elle a servis, et livrée aux plus affreux supplices par des ennemis incapables d'admirer la vertu. Ce sujet seroit digne du cothurne, si un grand poète n'avoit eu le malheur de l'avilir, et de couvrir d'une injuste ridicule un des plus beaux et des plus étonnans caractères que nos temps modernes aient produits. Schiller fut plus heureux dans sa tragédie de Wallenstin ; il paroissoit affectionné pour ce héros, puisqu'il en fit le sujet de deux ouvrages ; c'étoit cependant un grand homme manqué : il savoit concevoir de vastes desseins, et ne les exécutoit point ; il restoit inactif lorsqu'il falloit agir ; il se contenta de faire trembler l'empereur d'Allemagne, tandis qu'il lui étoit facile de lui enlever la Bohême, et d'ouvrir dans cet état que lui auroit conquis son épée, un asile aux nombreux mécontens dont les persécutions religieuses et la

tyrannie de Ferdinand avoient couvert une partie de l'Allemagne. Schiller écrivit l'histoire de cette fameuse guerre de trente ans, l'une de celles qui fixent le plus l'attention du philosophe, parce qu'elle offrit quelques résultats bienfaisans, parce qu'elle fit triompher la bonne cause, et que l'on y vit combattre une foule de peuples divisés d'intérêts politiques, mais réunis par l'intérêt sacré de la religion. Le style de Schiller n'est point au-dessous de son sujet; l'introduction aux grands événemens qu'il doit retracer, est d'un esprit vaste, d'un homme qui en embrasse toute l'étendue; il rend justice au talent des hommes qui étoient opposés à la cause évangélique, mais l'on s'aperçoit de la juste admiration que lui inspire Gustave Adolphe. Est-il possible d'ailleurs au philosophe de se rappeler sans émotion un héros qui eût changé les destinées de l'Europe, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé aux espérances des peuples dont il se déclaroit le généreux protecteur. La narration de Schiller est vive, animée, ses formes sont souvent dramatiques, mérite que possédoient les grands historiens de l'antiquité, et inconnu à la plupart des modernes; il entreprit d'écrire l'histoire des Pays-Bas, que malheureusement il n'a pas continuée. C'étoit un beau spectacle que celui d'un peuple qui osa lutter contre les puissances les plus formidables de l'Europe, qui vit quel-

ques-uns de ses concitoyens les alliés, les auxiliaires d'illustres monarques, qui avoit des manufactures, une industrie brillante, une marine, lorsque les autres nations étoient sans commerce; la cause de ces avantages est simple, elle se trouvoit dans les institutions que les Belges défendirent, avec tant de vigueur, et qui, en expirant sous le despotisme de Charles-Quint et de Philippe II, entraînèrent dans leur chute celle de la prospérité publique.

L'épopée exige de si grands talens, qu'il est peu de nations qui puissent se vanter d'en avoir produit une; Klopstock peut être classé parmi les esprits originaux; il trouva sa gloire en traitant un sujet que Milton avoit entrepris de célébrer dans le déclin de sa vie; il nous semble que le mystère de la Rédemption offre bien moins de ressource à la poésie que le mystère, presqu'aussi incompréhensible, de la chute de l'homme; l'évangile, objet de nos premières études et de nos constans hommages, ne peut souffrir aucune altération; la bible, offrant des événemens beaucoup plus éloignés, ayant un caractère réellement poétique, se prête davantage au génie de la fiction. Milton avoit à peindre le monde dans sa naissance, l'homme dans son innocence primitive, les anges dans leur révolte; l'idéal pouvoit s'exercer sur ces grands et majestueux tableaux, avec d'autant

plus de liberté qu'aucun œil humain ne les avoit vus. Des difficultés plus grandes s'offroient en peignant l'Homme-Dieu s'immolant pour l'homme coupable. En retraçant cet auguste et salutaire événement, étoit-il possible de s'écarter de la narration évangélique? narration si sublime dans sa touchante simplicité. Klopstock agrandit son sujet, et par les vœux des ames justes qui attendent avec impatience le mystère qui doit réconcilier le ciel avec la terre, et par le caractère auguste qu'il prête aux douze apôtres, personnages également dignes de respect. L'évangile, en faisant participer Jésus aux foiblesses humaines, en lui faisant redouter la douleur, en lui faisant prier son père de détourner s'il se peut la coupe amère qu'il doit boire, prête au pathétique. Des prédicateurs éloquens ont fait couler souvent les larmes de leur auditoire, en retraçant l'agonie du Sauveur. Klopstock excite l'attendrissement et l'admiration par la prière éloquente qu'il met dans la bouche de Jésus, attendant au jardin des Olives le sort qui lui est préparé. Si le poète allemand a moins de hardiesse que le poète anglais, si ses conceptions sont moins originales, c'est son sujet seul qu'il faut en accuser. Klopstock étoit réellement enthousiaste; tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde enflammoit son esprit; la religion, la vertu, la liberté lui inspirèrent des odes comparables aux

plus belles productions de l'antiquité. Il est malheureux que sa langue ne soit pas assez répandue pour populariser les génies qui, depuis cinquante ans, lui font le plus grand honneur (*).

Gesner, moins grand poète que Klopstock, jouit d'une réputation plus étendue ; ses productions, d'un genre peu hardi, conviennent davantage au vulgaire des lecteurs. Le Théocrite de Zurich a fait de ses idylles des tableaux enchanteurs ; son imagination est brillante, et son cœur plaît encore davantage que son imagination : partout il offre un acte de vertu ou un trait de bienfaisance. Le pasteur de Sicile, en peignant des mœurs grossières et souvent révoltantes, ne fait admirer que le vif coloris de ses peintures, et l'art de répandre sur trente idylles des couleurs différentes. Gesner n'est pas moins varié, et l'ame est toujours satisfaite des objets qu'il lui présente ; le respect pour la vieillesse, la pitié pour l'infortune, prêtent un but moral à chacune de ses productions. Nous sommes fâchés seulement qu'il ait eu recours à l'ancienne mythologie, qu'il n'ait point trouvé le moyen de suppléer à des divinités qui n'ont plus d'intérêt

(*) Voyez, sur le caractère de cet homme célèbre, une lettre de Mad. Klopstock, que nous avons traduite à la suite de la vie de Richardson : elle fait autant aimer l'homme qu'admirer l'écrivain.

pour nous. Nous souhaiterions qu'il nous eût laissé plusieurs églogues tirées de l'histoire de son pays; les annales de la Suisse pouvoient offrir plusieurs sujets intéressans; ses libérateurs étoient des laboureurs ou des pâtres; aucuns pays n'est sans doute plus propre à la muse champêtre que la Suisse : là les bergers, plus heureux que ceux de Théocrite, ne sont point des esclaves qui dépendent de la volonté d'un maître, ce sont des hommes libres, contens dans leur pauvreté, puisqu'ils y trouvent l'indépendance; la plupart d'entr'eux n'ont jamais quitté les montagnes où paissent leurs troupeaux, le luxe, la corruption, les inquiétudes de l'ambition, les besoins factices leur sont absolument inconnus. Le poème intitulé le Premier Navigateur, est une des productions les plus charmantes de Gesner : c'est une idée heureuse que celle de faire naître la plus hardie des entreprises de la plus tendre des affections. Rien de plus naturel que la peinture des sentimens qu'éprouve une jeune fille à l'âge où ses sens commencent à parler, et où tous les êtres qui l'entourent lui révèlent des idées de bonheur, d'union, que sa mère cherche à lui dérober. Le coloris de Gesner tient presque toujours à une sensibilité douce; il a cependant le défaut des poètes de sa nation : celui de tout décrire. Les anciens peignoient la nature à grands traits, et laissoient à

l'imagination le soin de composer les détails ; les écrivains allemands ressemblent un peu aux artistes de l'école flamande, qui aiment à s'arrêter sur les plus petits objets. Gesner ne craignit point de s'élever jusqu'à l'épopée; il est vrai qu'il choisit un sujet qui entroit dans le genre de ceux qui l'avoient occupé toute sa vie. La mort d'Abel n'est qu'une pastorale d'un ton plus élevé que les autres; le grand mérite de cet ouvrage consiste dans les descriptions, dans les teintes pathétiques. Qui ne s'arrêteroit qu'au début de l'ouvrage, jugeroit le poète au-dessous de son entreprise. Au lieu de remplir l'esprit de grandes idées, il s'arrête longtemps sur des lieux communs ; mais en avançant dans la carrière, son imagination s'étend, s'agrandit, et quelques endroits rappellent le génie et la force de conception de Milton. Le songe de Caïn est surtout d'un très-grand effet; mais il rend le premier des meurtriers moins odieux, mais il justifie sa jalousie, il légitime ses fureurs : c'est un père malheureux qui voit la proscription de sa postérité, qui voit ses déplorables descendans esclaves des fils et neveux de son heureux frère : *ces derniers recueillent sans travail les bénédictions du ciel et la graisse de la terre*, les autres sont voués à l'opprobre, à l'ignominie, à l'infortune. Le songe qu'Armaleck envoie à Caïn nous semble une imitation très-heureuse de la vision

d'Adam dans le Paradis perdu, mais l'effet des deux fictions est différent ; tout ne s'offre point aux yeux du premier père sous des couleurs sombres ; il voit le mélange des biens et des maux, mais tout ce qui se présente aux yeux du fils aîné de nos premiers parens ne peut qu'allumer sa rage, exciter sa fureur. Il n'est dans aucun poète rien de plus touchant et de plus neuf que le tableau de la surprise d'Adam, lorsqu'il est frappé par l'image de la mort, dont il ne s'étoit fait aucune idée. Quelques autres allemands, moins distingués, se sont exercés dans la pastorale, mais comme ils sont dépourvus d'originalité, nous n'en parlerons point ici : ce genre est décrié en France, et la raison nous en paroît simple : il ne convient point à nos mœurs ; et quand il y conviendroit, les poètes qui s'y sont livrés suffiroient pour le décrier (*).

La Suisse eut quelques autres poètes d'un mé-

(*) Nous en exceptons Florian, jeune écrivain qui nous a été ravi au milieu de ces dissentions civiles qui ont créé des talens si prodigieux, et qui nous ont enlevé tant de talens aimables, qui ont dépouillé la société de ses ornemens, et dont les résultats appartiennent aux pages de l'avenir. Florian, dans sa Galathée, a corrigé d'une manière avouée par le goût le plus célèbre écrivain de l'Espagne. Il a réuni dans cette pastorale des aventures romanesques qui ne blessent pas la vraissemblance, et des épisodes qui s'emparent du cœur. Il nous semble moins

rite éminent; de beaux vers, des idées fortes, des métaphores hardies ne peuvent guère ajouter à la réputation d'Haller; médecin illustre, grand naturaliste, écrivain politique distingué, il réunit presque tous les genres de gloire. Nous nous abstenons de parler des écrivains allemands qui florissent encore; et plus malheureux en parlant de leur littérature que de celle des peuples qui nous ont occupés jusqu'ici : nous sommes forcés d'avoir recours à des traductions, et l'on est exposé à mal juger les écrits qu'on ne peut lire dans la langue originale. Des traducteurs sans talent gâtent ce qu'il touchent, des traducteurs qui se piquent de goût dénaturent des productions étrangères, et leur ôtent la physionomie qui les distingue. C'est méconnoître les droits du génie que de tout soumettre aux régles établies par un peuple, et de faire de

---

heureux dans son Estelle; il a voulu joindre quelques traits historiques à la fable, mais ce n'est point la partie la plus attachante de l'ouvrage. Lorsqu'il plaît davantage, c'est en retraçant des mœurs locales, des tableaux qui attendrissent toutes les ames sensibles, en ce qu'ils tiennent à une civilisation qui n'est point l'effet des lois, mais celui des usages. Les charmantes églogues de Boz et Ruth, de Tobie, ont cet intérêt qui tient aux livres saints, et celui que sait y ajouter l'onction d'une ame sensible. Dans Numa Pompelius, Florian eut le malheur de méconnoître la portée de son talent, il voulut se faire l'émule de Fénélon, il n'étoit né que pour imiter Gesner.

ces régles une loi générale pour toutes les nations. Cette variété, produite par la diversité des mœurs, des climats, des religions, rend les beaux arts, comme la nature, la source de plaisirs ravissans (*). Si le Nord n'a point encore joué un rôle brillant dans la littérature, l'époque de sa gloire n'est peut-être point éloignée; tout semble épuisé pour les peuples du Midi; une foule de grands hommes, une multitude de chefs-d'œuvre semblent condamner les générations qui s'y élèvent à une malheureuse impuis-

---

(*) Les hommes qui ont un goût exclusif sont presque tous des esprits étroits; il en est d'autres qui condamnent tout ce qu'ils ne peuvent atteindre. Les grands talens sont pour eux les objets d'une haine qui est la déclaration manifeste de leur médiocrité; ils feroient des beaux arts les enfans malheureux de la routine et de la servitude. Je me rappelle d'un certain apologue que je fis un jour contre ces détracteurs des hommes illustres qui ne peuvent pardonner aux ouvrages de génie qui dépassent le cercle des régles qu'ils se sont prescrites.

Dieu créa les anges avant que de former les hommes; il fit des premiers ses conseillers, et en quelque sorte les coopérateurs de ses travaux; il les consulta lorsqu'il fit notre premier père: je ne sais s'il suivit leurs avis. Lorsqu'il voulut lui donner une compagne, l'on assure qu'il daigna les consulter encore; ils mirent plus d'intérêt qu'à la première création, et l'on présume bien pourquoi la bible nous apprend que les anges aimoient les filles des hommes, et que de cette passion naquit la race impie des géans, dont les crimes forcèrent l'Eternel à ouvrir les cataractes des cieux pour innonder la terre. Les anges furent donc consultés, et

sance ou à une servile imitation. Les peuples du Nord ont tout à faire, ils ont de grands hommes à célébrer, des événemens à décrire, qui n'ont été qu'imparfaitement médités par les autres peuples;

---

puisqu'ils aimoient les femmes lorsqu'il en exista, il est probable qu'ils avoient un corps, et comme le grand architecte de l'univers n'aime point l'uniformité, tous n'étoient ni également grands, ni également beaux; les petits chérubins et les petits séraphins trouvèrent notre première mère d'une taille trop majestueuse, et vouloient qu'on la diminuât de quelques centaines de coudées (*). Les dominations, anges d'une superbe taille, trouvoient, d'après la prescience qui leur faisoit voir le monde tel qu'il seroit dans tous les temps, que la belle Eve seroit le modèle des femmes Lapones ou Samoyèdes. Il y avoit des anges d'un teint pâle et blême, c'étoient probablement des envieux, et je ne doute pas qu'ils ne soient devenus des diables un peu plus tard; ils trouvoient notre bonne mère d'un teint trop vif, trop fleuri, et disoient toujours, d'après leur esprit prophétique, c'est sur ces traits que l'école flamande dessinera dans quelques milliers d'années les nymphes des Musicos d'Amsterdam. Dieu entendit la critique, en démêla les motifs, laissa la femme telle qu'elle étoit: l'on croit qu'il fit bien, puisque celles dont Eve a fourni l'original font quelquefois nos tourmens, et bien plus souvent nos délices.

(*) Les rabbins disent que le cadavre d'Adam, après sa mort, couvrit plusieurs arpens de terre; puisque Eve étoit sa compagne, elle devoit être grande à proportion, et cette différence entre ces deux époux devoit être, selon les belles dimensions, ce qu'est celle de l'Apollon du Belveder à celle de la Vénus Médicis.

ils ont l'avantage d'une instruction très-étendue, et, dans la plupart de leurs contrées, d'une religion qui laisse à la pensée la plus grande latitude. L'enthousiasme, les principes moraux presque effacés dans le Midi par l'impiété, par la contagion du luxe, trouvent encore un asile dans le Nord. Des spectacles imposans feront naître une foule de nouvelles idées, la civilisation fera de grands progrès par l'effet de nos conquêtes. Des institutions barbares anéanties, des serfs transformés en hommes, les arts et les lumières venant à la suite de la liberté, tel sera le tableau qu'une partie du Nord pourra bientôt offrir. Il n'est plus de marche rétrograde à craindre, l'imprimerie sera pour les lumières ce que fut la découverte de la boussole pour la navigation : il n'y a point de connoissance qu'on puisse craindre de perdre, et l'imagination n'en conçoit point qu'il soit impossible de conquérir; c'est la navigation qui nous a valu l'Amérique, et c'est l'imprimerie qui transporte à Philadelphie, à Quebec, les lumières de l'Europe. Un nouvel Omar ne seroit aujourd'hui qu'un fou privé de la puissance de nuire (*).

(*) Nous ne nous sommes point étendus sur les progrès des allemands dans la critique, dans l'histoire littéraire, dans l'économie politique ; le savant et profond ouvrage de

M. de Villers, sur l'influence de Luther, ne laisse rien à désirer sur ces différents objets; il inspire une très-grande estime pour une nation dont les travaux n'étoient point assez connus.



FRANCE.

La littérature française, au dix-huitième siècle, se recommande par des noms éminens, par une grande influence sur le genre humain, et sur les lois et la constitution politique des états. Nous tâcherons, dans une matière aussi délicate, d'éviter cet enthousiasme sans bornes, qui ne voit que des objets d'idolâtrie, et ces préventions aveugles qui substituent les passions à la vérité, et une haine sans fondement à l'impartiale justice.

Nous avons déjà observé que quelques bons esprits du dix-huitième siècle avoient jeté le germe des idées philosophiques; que Fénélon surtout sut honorer l'apostolat qu'il entreprit pour le genre humain, par les vertus les plus touchantes; qu'en offrant aux talens d'heureux modèles par ses écrits, il leur offrit des exemples aussi dignes de vénération que ses meilleurs ouvrages. Bayle fit jaillir quelque lumière, en développant des doctrines respectables, ou en attaquant des systêmes bizarres; il conduit quelquefois à la vérité par la route dangereuse du Scepticisme; sa profonde dialectique compose son génie,

et l'érudition, qui n'offre aux têtes vulgaires qu'un aliment stérile, devient sous sa plume la source féconde de nouvelles vues et de traits qui avoient besoin que des idées étrangères leur servissent de passe-port et de voile; il arme la raison d'une force irrésistible dans le commentaire d'un des passages de l'Evangile, dont l'intolérance a le plus abusé; et à l'occasion d'une comète, il ridiculise toutes les erreurs qui ont agité les esprits et troublé les nations : spectateur tranquille des folies humaines, il ne s'adresse jamais au cœur, il ne voit dans les cultes que les conceptions d'une habile politique, dans l'idée de vices et de vertus, que les conventions d'un pays, détruites par les usages d'un autre. Une partie de cette philosophie froide fut partagée par Fontenelle, esprit moins hardi et moins audacieux; malgré le calme d'une tête qu'eussent fatigué de grands mouvemens et d'un cœur impassible, il sapa les superstitions dans son histoire des Oracles, chef-d'œuvre de discussion et de sage critique, et popularisa les sciences dans sa Pluralité des Mondes; il attache les yeux de l'ignorant comme ceux du savant, sur le magnifique spectacle du ciel; il nous rend astronomes sans la fatigue des calculs, et livre à la contemplation du vulgaire les merveilles qui n'étoient que l'objet du culte d'un petit nombre d'esprits : les plus beaux ouvrages de l'Eternel ne sont plus couverts d'un nuage;

nuage ; les distances se rapprochent et notre intelligence conçoit la marche et le mouvement de ces milliers de corps qui roulent dans l'immensité ; l'exécution, sans doute, est loin de répondre à la majesté du sujet. Fontenelle se montre élégant, mais il est trop familier : l'historien des plus augustes phénomènes du monde physique doit se sentir comme embrasé, lorsqu'il invite les cieux à révéler à la terre la gloire de leur auteur ; toute image dépourvue de grandeur, toute expression sans noblesse, sont des disparates dans un livre où l'enthousiasme d'Orphée devroit se joindre à la dignité de Cicéron, où il ne suffit point que l'esprit du lecteur s'éclaire, il faut que son cœur se remplisse, se pénètre de religieuses émotions.

Il appartenoit à l'homme qui s'efforça d'étendre l'heureux empire des sciences d'en honorer les enthousiastes, d'en peindre les héros, d'en célébrer les martyrs. En louant les savans, Fontenelle les fait aimer, rend témoins de leurs travaux, en fait estimer les motifs et apprécier les résultats. On pénètre avec lui dans le laboratoire du chimiste, on gravit avec les Tournefort et les Jussieu sur le sommet des montagnes : la plante, ornement du désert, devient pour nous une conquête ; on s'élève aux cieux avec l'astronome, on admire avec l'anatomiste cette Providence qui fait naître d'instrumens si fragiles de si prodigieux effets ; on se passionne avec le géomètre pour des vérités froides :

quelquefois l'histoire des sciences vient se mêler à l'histoire politique ; les grands de la terre vont chercher parmi les savans des leçons pour régénérer leurs empires ; on aperçoit un Czar Pierre, que son heureux naturel avertit qu'il règne sur des barbares, et qui dépose quelques instans le sceptre pour devenir le compagnon de l'artisan, l'élève de l'artiste, le disciple du philosophe.

Fontenelle n'ambitionna point cet éclat que tant d'écrivains ont acheté au prix de leur repos; il préconise dans les savans qu'il loue ce bon esprit qui leur fait trouver la récompense de l'étude dans l'étude même, qui les rend incapables de ces intrigues qui hâtent la renommée aux dépens de la vraie gloire, qui les console dans l'indigence et l'obscurité par l'espoir d'une tardive justice, semblables à ces hommes vraiment pieux qui, n'envisageant que le grand être, dérobent aux regards le spectacle de leurs actions et de leurs vertus. Si Fontenelle n'est point au rang des génies créateurs, ni des modèles de goût, son influence sur son siècle fut très-remarquable; en dégageant la science du langage des écoles, il rendit ses trésors plus accessibles. Une élégante clarté vient répandre ses charmes sur les matières les plus abstraites : le physicien, l'astronome, le naturaliste, ornèrent du style de Théophraste ou de Pline, des faits, des découvertes qui avoient échappé à ces illustres anciens.

Montesquieu, plus ferme, plus grand, plus fait pour honorer le genre humain et pour le servir, laisse deviner dans une production de sa jeunesse des vues, des idées qui attendent la maturité de l'âge pour éclore; il brille d'abord d'un éclat doux et modeste, il fait sortir des palais d'Orient les peintures de nos vices, les censeurs de nos ridicules; là, il badine avec les grâces et la légéreté de Lucien; ailleurs, il invente avec la hardiesse de Platon, et l'ingénieuse fiction des Troglodites est le plus bel apologue dont la raison et la vertu aient flétri l'égoïsme; avec quelles couleurs il nous retrace les misérables intrigues et les mœurs cruelles de ces pompeuses prisons de l'Asie, où l'amour ne crée que des tyrans et des victimes, où la fidélité n'est garantie que par la crainte et l'image des supplices, où les esclaves ne se vengent de leur avilissement que par la cruauté, et du malheur d'avoir cessé d'être hommes, qu'en accablant de leur tyrannie les objets d'impuissans et stériles désirs. Une production d'un genre plus austère annonce d'une manière évidente le caractère de son génie; il trace dans un petit nombre de pages l'histoire philosophique de ce peuple, dont les institutions firent les conquêtes, dont le patriotisme et l'ambition furent pour le genre humain le plus beau des spectacles et le plus terrible des fléaux. Les historiens de Rome, complaisans ou timides, n'avoient été que

ses panégyristes; ils condamnoient ses victimes, ils rendoient le ciel complice de son ambition. Montesquieu juge les maîtres du monde, développe le principe de leur grandeur et la cause de leur ruine. Peint-il César, Cicéron, Caton, ces personnages célèbres se représentent sous un nouvel aspect; le génie des grands écrivains anciens est vaincu par la force d'idée et la pénétration d'un moderne: s'arrête-t-il sur la sublime doctrine du Portique, il en voit éclore cette force d'ame inébranlable, ce dévouement généreux, ce désespoir tranquille qui honorent le déclin de la liberté et décorent de quelques épisodes sublimes les jours de la servitude; pénétre-t-il dans les palais de Bizance, il décrit avec l'énergie de Tacite et la profondeur de Machiavel des intrigues sans éclat, des grandeurs sans dignité, une puissance colossale que la foiblesse détruit, des princes, théologiens au lieu d'être soldats, présidant à des synodes au lieu de diriger leurs conseils, armant des fanatiques quand il eût fallu ranimer le courage des légions. Sous quelles couleurs il nous offre ces peuples du Nord, dont Rome antique écrasoit par la discipline de ses armées les redoutables essains, qui accablèrent la Rome moderne, furent les fléaux de l'empire d'Orient, et finirent par régénérer, à force de courage, le Midi, qu'ils avoient dévasté et vaincu.

Riche d'idées, mais avare de mots, Montesquieu

abandonne les détails aux écrivains vulgaires; il voit tout d'un seul regard, il exprime tout d'un seul trait; semblable à ces dieux d'Homère, qui en trois pas franchissoient le monde, mais qui laissoient des traces mémorables de leur passage sur les peuples qu'ils protégeoient ou sur les empires qu'ils accabloient.

Quelle gradation admirable et que d'immenses progrès dans le génie de Montesquieu ! chez lui le romancier s'ouvre une marche nouvelle, l'historien n'a de guide que son génie, et trace à ses successeurs une route inconnue jusqu'à lui; le politique porte la lumière sur le dédale des lois, saisit l'esprit de toutes les institutions, absout, par l'intention qu'il leur prête, des législateurs condamnés par des juges superficiels. Ses vastes conceptions s'étendent à mesure qu'il avance, et un horizon sans bornes se développe à ses regards; semblable au navigateur qui sort de la Méditérannée, il n'a d'abord sous les yeux qu'un spectacle magnifique, mais limité : franchit-il les colonnes d'Hercule, une mer immense s'offre à ses regards, et l'Océan atlantique lui présente des îles aussi vastes que des continens, et des continens qui paroissent un univers.

L'esprit des lois fut d'abord au-dessus du siècle, mais le philosophe mit les penseurs de ce siècle au niveau de son ouvrage; il traite toutes les matières qui intéressent le sort des peuples, ou ap-

pelle l'examen sur celles qu'il ne fait qu'indiquer; il venge la raison des outrages, et l'humanité des blasphêmes que lui ont fait de sacriléges et atroces publicistes : parle-t-il de jurisprudence, il écarte de nos tribunaux les formes arbitraires, défend le juge des honteuses séductions de la crainte par l'indépendance dont il l'investit, flétrit ces supplices atroces qui forcent le foible innocent à devenir son délateur, habituent le peuple à la crainte, et font même du coupable un objet d'intérêt et de compassion : examine-t-il les causes de la grandeur des peuples, il développe cette véritable science de l'homme d'état, si malheureusement méconnue par la plupart de ceux qui gouvernent, il les place dans un respect inviolable pour les droits des hommes, dans l'estime accordée aux talens et aux vertus, dans le privilège de ne point voir notre volonté étrangère aux lois qui nous gouvernent : porte-t-il ses regards sur cette île célèbre qui vit éclore ses plus belles institutions du sein de ses plus terribles tempêtes, il revèle à ses plus habiles citoyens des secrets échappés à l'orgueil de leur patriotisme et à l'effort de leur méditation : traite-t-il l'article délicat des cultes, il saisit les motifs qui ont fait triompher dans le Nord la réforme d'Ausbourg, et qui ont laissé le Midi sous l'empire spirituel de Rome; vengeur des prérogatives de la nature humaine, il déshonore le despotisme en

lui donnant la crainte pour ressort; il réprouve l'esclavage, que des philosophes anciens avoient eu le malheur de justifier; il élève contre cet outrage à la nature la voix de l'intérêt bien entendu, celle de la raison et de la justice; partout il ramène à un principe méconnu, fait ressortir les avantages d'une institution salutaire ou les tristes résultats d'une erreur législative : ses ouvrages les moins étendus laissent la tête remplie; quel livre offre autant d'idées neuves que le dialogue entre Eucrate et Silla. Le fléau du tribunat, le bourreau des familles plébéiennes devient un politique réfléchi; il baigne la ville de sang, mais il veut régénérer la république : le romain paroît féroce; mais le dictateur pense et agit en citoyen. Montesquieu indique la science de l'économie politique, et donne naissance au fameux ouvrage de Smith sur la richesse des nations; il inspire l'ame forte de Bécaria et l'esprit courageux de Filangiéri, et se trouve le promoteur d'une foule d'ouvrages éminens qui attestent ou par le motif qui les fit concevoir, ou par le bien qu'ils ont produit, la noblesse de leur origine.

Penseur profond, peintre sublime, politique sans préjugé, Montesquieu devoit faire de la philosophie une divinité auguste, et non une divinité populaire : cet avantage étoit réservé à un homme prodigieux, chez lequel la nature, par une exception rare, unit au trésor du génie tous les genres

de talens et toutes les ressources d'un esprit universel. Une ambition sans bornes, une précoce maturité lui permettent de vastes plans et des succès heureux dans un âge où toute grande tentative devient une déplorable témérité; il est déjà grand homme dans sa miraculeuse adolescence, et commence sa carrière par le sujet qui avoit consommé la gloire de Sophocle. La persécution éprouva sans la flétrir l'aurore de son existence, le transporta dans cette île où Locke venoit de créer une philosophie nouvelle, où Bolimbroke, Shaftesburi couvroient d'astres lumineux le monde intellectuel entrevu par Baçon, où Pope, parant la philosophie de grâces étrangères, sembloit un prêtre de Vénus se vouant au culte de Minerve, où Adisson épuroit le théâtre tragique, et Congrève rendoit la comédie plaisante sans la rendre morale. Voltaire profite de l'entretien des sages, interroge la cendre des morts illustres, juge les hommes célèbres et le système politique qui les a fait naître, et trouve des trésors inconnus dans des mines étrangères et inexploitées.

Aucun des grands poètes du dix-septième siècle n'avoit tenté de cueillir les palmes de l'épopée: Voltaire fit à vingt ans ce qu'il eût peut-être hésité d'entreprendre à quarante : son patriotisme lui commande un ouvrage d'une exécution bien plus difficile que le tableau des révolutions guerrières et re-

ligieuses qui servirent de texte aux grands poètes de l'antiquité. Le seul Lucain lui avoit offert l'exemple d'un génie audacieux, faisant frémir les petits-fils par le récit des malheurs et des attentats de leurs aïeux ; le caractère poétique des mœurs barbares avoit servi l'imagination d'Homère, le favorable éloignement des siècles permettoit à Virgile d'agrandir le berceau de Rome et d'en imposer sur la gloire de ses héros. Le contraste du culte, des usages de l'Asie et de la religion de l'Europe, le brillant prestige de la chevalerie, un siècle encore crédule et un peuple enrichi de toute la pompe de la cour des souverains pontifes, servoient, secondoient, enflammoient le génie heureux et l'ame ardente du divin Torquato ; le respect pour les livres saints, la magnificence du tableau de la création, l'innocence touchante et la chute déplorable de nos premiers parens, le genre humain expiant leurs fautes par sa longue misère, prêtoient un intérêt général au poème de Milton : Voltaire, moins heureux, avoit des scènes locales à peindre et des malheurs récens à retracer ; il ne pouvoit dénaturer les faits, altérer les caractères ; l'histoire s'armoit contre les séductions de la poésie. Qu'on reproche à Voltaire des tableaux foiblement esquissés, qu'on l'accuse d'avoir été trop sobre de fictions, de n'avoir qu'imparfaitement effleuré les scènes de la nature physique, que l'on rapproche

malignement la peinture des amours de Henri IV de celles de l'Enéide et de la Jérusalem, nous ne défendrons point la Henriade par des objets de comparaison, mais par les traits originaux qui la distinguent, et par un but philosophique qui l'honore. L'auteur peint le fanatisme sous des traits odieux; il en inspire l'horreur, il épouvante sur ces dissentions civiles qui font des princes et des peuples les victimes d'une adroite ambition, il ramène la poésie à sa destination auguste; par lui elle revient éclairer les hommes, par lui des maximes puisées dans une tête forte et dans un cœur sensible provoquent la méditation, et le vers s'enrichit de pensées que la prose n'avoit encore rendues que d'une manière timide. Estimons Voltaire pour l'audace et la générosité de son entreprise, louons-le pour cette diction élégante dont l'auteur de Phèdre avoit seul offert le modèle, pour cette variété d'images qui captive et qui charme, pour cette éloquence tantôt forte, tantôt douce, selon qu'elle s'épanche ou d'un cœur attendri, ou d'une ame indignée, pour avoir décrit le premier les opérations de cette tactique qui lance la mort avec le bruit et l'éclat de la foudre, et les découvertes de cette physique qui traite toutes les substances en tributaires et tous les élémens en esclaves. N'ayons point l'ingratitude ou la démence de rejeter un monument du génie national, que l'étranger ad-

mire et qu'il nous envie. Bien qu'inférieur, comme esprit créateur au chantre d'Achille, d'Enée, de Godefroy, en se pénétrant du but moral dont Voltaire fut animé, des leçons sublimes qu'il donna, de l'heureuse influence qu'il obtint, ne pourroit-on point lui appliquer cette antique fiction : Homère et Hésiode se disputent le prix des vers. La palme du génie appartenoit au premier, le second l'obtient; l'un, en décrivant les combats, excitoit l'admiration, mais faisoit naître un dangereux enthousiasme et une funeste émulation; l'autre, en semant de sages préceptes, honoroit d'utiles travaux et répandoit le génie des arts bienfaisans et consolateurs.

Rival fortuné de l'Arioste, après avoir été l'émule d'Homère et de Virgile, il égale le chantre badin de l'Italie dans un poème que lui dictèrent les grâces à l'insçu de la pudeur, où la nature se montre avec son heureux abandon, l'imagination avec une liberté sans contrainte, l'esprit original avec ses brillans écarts et son excusable erreur : là des leçons d'humanité expient des tableaux trop voluptueux, et la morale et la philosophie se travestissent sous un masque libertin; on peut comparer le poème de Jeanne d'Arc à ces jardins où le goût de la singularité, l'art des contrastes, l'amour du plaisir ont varié les scènes, les situations, les objets de surprise, où un temple se trouve

à côté d'un riant bosquet, un tombeau dans le voisinage d'une grotte, une Minerve près d'une Nymphe grâcieuse, des figures informes de la Chine en face de chefs-d'œuvre de nos grands maîtres; réunion enchanteresse qui fait jouir les sens, qui captive l'esprit, qui fait succéder une douce mélancolie à une bruyante gaieté (*).

(*) Il y eut sans doute des écrivains plus parfaits que Voltaire, dans chacun des genres qu'il traita; mais il n'en est pas dont l'influence soit plus étendue, dont l'ambition fut plus vaste. L'antiquité n'offrit point d'esprits plus universels qu'Aristote et Cicéron; le premier n'avoit point le talent des vers, et le second ne sera jamais au rang des grands poètes. Voltaire dut beaucoup aux circonstances où il vécut, aux faveurs de la fortune, à l'esprit d'audace que l'administration foible du régent avoit introduit, à la protection politique ou ostentatrice, que des souverains du Nord accordoient à la philosophie! Il fut assez persécuté pour stimuler son génie, et ne le fut point assez pour que son existence fût cruellement traversée; tout servit à sa gloire, et la protection des rois, et la haine du sacerdoce; il sut opposer l'affection des uns à l'aversion des autres; ennemi déclaré des autels, il ménagea toujours les trônes; cet esprit anti-religieux le rendit même souvent injuste; il tombe, par l'effet de son antipathie contre le christianisme, dans des erreurs dont un si bon esprit devroit être exempt; il dissimule le bien que la religion a fait au monde, et ne s'arrête que sur les maux causés par la superstition. L'on n'envisageroit qu'imparfaitement Voltaire, si l'on ne con-

Corneille et Racine attendoient un successeur; qui pouvoit se flatter d'égaler le premier en force, en

---

sidéroit en lui deux physionomies morales absolument distinctes ; dans quelques-uns de ses écrits, et souvent même dans ceux qui exigeoient le caractère le plus sérieux, il semble se jouer des maux de l'humanité, il porte l'ironie sur des objets qui ne doivent provoquer que l'attendrissement des ames sensibles, il semble à dessein calomnier son cœur ; mais ailleurs il paroît rempli de l'enthousiasme de l'humanité, et s'indigner contre ses oppresseurs. L'étendue de ses connoissances, la flexibilité de son imagination lui offrent le moyen de s'occuper de toutes les questions ; il n'en est aucune sur laquelle il ne porte ou des vues judicieuses, ou des réflexions nouvelles ; lors même qu'il ne semble qu'effleurer un sujet, il indique le moyen de l'approfondir ; s'il ne creuse point toujours la matière, ce n'est point faute de profondeur de pensées, mais c'est par l'effet de cette vivacité singulière, qui l'empêchoit de s'arrêter long temps sur les mêmes idées. Forcé de se faire un parti puissant, il trahit souvent la vérité avec une sorte d'impudeur. Cicéron défendit quelquefois des coupables, parce qu'il avoit besoin de les opposer à d'autres pervers. Voltaire fut le panégyriste de Frédéric, dont toute la vie ne fut qu'un enchaînement d'artifices, et dont la conduite étoit d'autant moins excusable aux yeux du philosophe, qu'en violant toutes les lois de l'humanité, il avoit l'audace d'en proclamer les droits ; et de cette fameuse Catherine, qui monta sur le trône par un crime, et dont toute l'existence fut marquée par le scandale des mœurs ou par les désastres dont sa funeste puissance accabla l'Europe. Cependant Voltaire n'est point entièrement inexorable ; en flattant deux souverains, les seuls de leur siècle

grandeur, le second, en nature, en vérité, en harmonie de style ? l'un sembloit condamner à des

---

qui eussent du génie, il leur indiquoit en forme d'éloge le bien qu'ils pouvoient faire en paroissant vanter le bien qu'ils avoient fait. Quel que soit le nombre des détracteurs de Voltaire, il s'est créé une réputation qui ne peut s'affoiblir : quelques-unes de ses productions, créées par les circonstances, seront toujours curieuses comme monumens historiques. Elles peignent un siècle qui offrit tous les caractères ou le fanatisme et la philosophie présentoient une étrange bizarrerie, où l'on brûloit des foux qui insultoient au culte public, et où les productions les plus audacieuses jouissoient d'une tolérance qui ressembloit à la protection, où nos mœurs étoient frivoles et nos esprits séditieux, où, par une singulière métamorphose, des Pâris devenoient des Achille. Voltaire méritera la reconnoissance des siècles, malgré les fautes et les erreurs dont il s'est rendu coupable; son esprit, comme nous l'avons remarqué, trop flexible, nuisit souvent à son cœur; mais l'homme qui attaqua tant d'abus, qui prévint, sur ceux de la jurisprudence criminelle, les ouvrages des Bécaria et des Filangiéri, conservera des droits éternels à l'estime des gens de bien, il eut les foiblesses de l'humanité; les fautes des grands hommes s'oublient, leurs travaux sont des bénédictions pour tous les âges. Nous pouvons encore observer, pour la gloire de Voltaire, qu'une foule d'écrivains célèbres, qui florirent dans des temps corrompus, furent constamment les complices de la bassesse et de la corruption, et que Voltaire paroissoit quelquefois étranger à ses contemporains, et reconquéroit, à force de génie, les mœurs des temps qui font l'honneur de la nature humaine.

chutes ou à d'humiliantes comparaisons celui qui entreprendroit de peindre l'héroïsme dans son imposante majesté ; l'autre, à un impuissant désespoir celui qui oseroit s'emparer des plus tendres affections du cœur. La réputation de Corneille ne fait qu'exciter l'émulation de Voltaire : le premier avoit offert un romain immolant à son indignation une sœur qui gémit sur ses lauriers et qui maudit sa gloire ; le second nous présente un père faisant couler le sang d'un fils sur l'autel de la liberté naissante, et le pinceau de l'auteur de Brutus paroît aussi ferme et plus pur que celui de l'auteur des Horace. Il lutte encore de force de pensée et de grandeur de sentiment avec le créateur de notre scène, dans le véhément tableau de l'inutile conjuration des ennemis de César, et dans celui des atroces projets de Catilina ; comme Corneille, il présente Rome dans sa grandeur et dans sa décadence, dans des temps où la vertu sans génie pouvoit se sauver, et dans ces jours où le génie, la vertu et l'éloquence ne pouvoient plus rien pour elle. Moins fécond, mais aussi pathétique qu'Euripide, Racine avoit peint la tendresse maternelle, l'amour malheureux, quoique innocent, l'amour empoisonné par le crime et la jalousie. Voltaire l'admire, envie sa gloire, fait une étude de son style, et Mérope, Adélaïde, Zaïre, obtiennent l'attendrissement des justes admirateurs d'Andromaque et d'Iphigénie ; enthousiaste des grands caractères,

noblement avide des moyens d'éclairer les peuples, de les prémunir contre la séduction des funestes talens, il offre Mahomet préparant par le fanatisme qu'il crée la dégradation morale des furieux qui le servent, et la ruine des braves qui lui résistent : Est-il au théâtre de conception plus profonde que celle du prophête arabe, de scène plus neuve que celle où le sublime ambitieux révèle ses vastes projets, de caractère plus touchant que celui de Palmyre? Le monde n'est point trop vaste pour son inépuisable fécondité ; il a peint des grecs d'après Sophocle, des romains, sans suivre Corneille et sans l'imiter, des asiatiques sous des rapports qui avoient échappé aux autres poètes; il fait contraster les mœurs fortes des tartares avec celles des efféminés disciples de Confucius, et les sectateurs de l'idolâtrie, avec les unitaires : son imagination s'élance sur le théâtre des conquêtes et de la gloire des Castillans; il nous fait respecter les vertus sauvages de Zamore, d'Alzire, et nous force d'absoudre et de plaindre Gusman. Dans les derniers jours de sa carrière dramatique, il nous fait encore admirer dans Sémiramis des scènes d'un grand effet, et dans Tancrède, une peinture de l'amour digne de sa jeunesse.

Deux grands maîtres sembloient avoir épuisé les ressources dramatiques : il crée de nouveaux chefs-d'œuvre, il recule les limites de l'art, lorsque l'histoire

l'histoire lui manque, il invente; fidèle à la vérité, dans les caractères que la tradition lui fournit, il l'est constamment à la nature dans les sujets qu'il imagine; il est à la fois le poete de la multitude et l'écrivain des sages; il remue le vulgaire par l'appareil du spectacle, par le pathétique des situations; il captive les esprits cultivés par la force des caractères, la justesse des pensées, la sublimité des maximes; il fait du théâtre une école où la vertu reçoit des encouragemens, où le coupable est puni, où le crime heureux entend prononcer sa sentence.

Comme poete didactique, Voltaire obtient encore le rang le plus distingué; s'il n'a point la profondeur de Pope, il a plus de variété; s'il creuse moins les principes, il sème plus de vues d'observations; s'il ne console point, il instruit; s'il n'élève point toujours l'ame, il charme, il captive constamment l'imagination; rien n'échappe à l'inquiétude active de son esprit; il tire parti de tous les événemens, signale les intrigues éclatantes, flétrit les petits ambitieux, s'égaie sur les superstitions populaires, les querelles théologiques, comme sur les erreurs et les écarts du génie. Le raisonnement et la sensibilité, le langage de l'esprit et la touchante doctrine du cœur donnent à son épître sur les trois Imposteurs le caractère auguste d'un traité de morale et d'un chef-d'œuvre poétique; il confond, et par les preuves que l'expérience fournit,

et par les armes d'une plaisanterie sans modèle, ces faux sages qui croyent rendre l'homme meilleur en l'affranchissant de crainte et en le privant d'espoir, en plaçant l'affreux néant aux limites de notre triste et briève existence : que de raison, que d'éloquence dans ses discours sur l'homme, quelle variété, quels tours heureux présente l'art de faire passer des vérités fortes dans les épîtres qu'il adresse à des princes qu'il veut éclairer, à des écrivains qu'il préconise, à des pays qu'il peint avec les heureux accidens de la nature, avec la physionomie morale que *leur impriment* leurs institutions, leur système religieux et leurs formes politiques.

Il ne dédaigne point de s'égayer sur les traces du peintre piquant d'Honesta, de l'heureux imitateur de Bocace et de l'Arioste, mais il ennoblit un genre frivole par des grâces nouvelles et par une philosophie qu'il sembloit repousser; il éclaire, il enchante, il étonne, il est original lorsqu'il *emprunte*, comme lorsqu'il crée avec Parnell; *il prend* le caractère et le génie des Orientaux; il leur dérobe la fable de Zadig, et l'embellit. Le présenter comme l'homme le plus difficile à peindre, c'est s'absoudre d'un effort téméraire, c'est imiter Léonard de Vinci, qui, dans un de ses tableaux, laisse imparfaite la figure qu'il ne croit point possible de rendre d'une manière qui réponde au sentiment qu'il éprouve. Que de chefs-d'œuvre n'aurions-

nous point à citer dans ses poésies légères, qu'il écrit sans effort et sans but, amusemens d'un grand homme, et qui créeroient plus d'une réputation : il nous semble voir Cyrus, vainqueur de l'Orient, cultivant des fleurs, et leur donnant, par sa savante culture, et des odeurs plus agréables, et un éclat plus vif.

En écrivant l'histoire, Voltaire fit une révolution dans cette partie importante de la littérature; il effraye l'avenir des crimes du passé, les peuples ont un protecteur, les institutions utiles et salutaires un panagyriste éclairé; il écarte les faits insignifians, les événemens vulgaires; mais l'heureuse audace qui change les destinées du monde, mais le génie qui ne passe sur un siècle que pour s'associer à la gloire de tous les autres, mais le navigateur qui agrandit l'univers, l'artiste qui l'embellit, occupent une place que le peuple des historiens accorde au peuple des rois. Voltaire n'est point un peintre de paysages qui s'arrête sur un hameau, c'est un Michel-Ange ou un Jules romain, qui ne repose son œil d'aigle que sur les monumens où la gloire a fixé son empire.

Il falloit un historien de génie à ce héros du Nord, qui accabla ses voisins sans agrandir ses états, prodigue du sang de ses peuples et des royaumes que ce sang lui achetoit, ne voulant pour lui qu'une gloire qui le rendît pour le genre hu-

main un objet de haine et de surprise, Voltaire fut moins heureux en peignant ce législateur de l'empire Russe, qui fit presque avorter ses vastes desseins en trop hâtant leur exécution, et en ne songeant point qu'il falloit créer des hommes avant de former une nation, et qu'on ne fait point un citoyen d'un esclave dégradé. Sa philosophie s'égare dans son siècle de Louis XIV, et l'historien n'est souvent qu'un panégyriste; il étoit excusable à un adorateur des arts de se laisser éblouir par la plus brillante des époques : l'ombre de Louis ne s'offroit à ses regards qu'escortée, que protégée par les premiers génies d'un des plus beaux siècles; la reconnoissance pour leur protecteur sembloit un devoir, et l'idolâtrie cessoit d'être un crime.

Comme historien, Voltaire fait des disciples parmi les historiens dont l'Europe s'honore; des hommes qui pouvoient penser avec hardiesse, et écrire sans crainte, profitent de ses leçons. David Hume lui doit son esprit critique; Roberson et Gibon, la philosophie dont le premier anime le passage de la barbarie à la civilisation, dont le second embellit le triste spectacle du Bas-Empire, spectacle qui ne réveille l'ame que par les souvenirs qu'il laisse, que par l'espoir que donnent les peuples nés de ses débris. D'après l'impulsion que communique Voltaire, les érudits commencent à penser : l'on discuta des faits au lieu de copier des

fables; on écarta les objets d'admiration de l'aveugle pédantisme, on ne fouilla plus les ruines antiques pour accabler une mémoire passive sous le poids des inscriptions, des noms, des dates, mais pour y chercher le registre enseveli de l'empire des législateurs, de la puissance des politiques, de l'innocente domination des grands artistes. Ainsi, Voltaire sert bien moins encore le genre humain par ses écrits que par son influence.

S'il descend au genre romanesque, il se joue avec son lecteur, mais il le charme, il l'entraîne, captive la raison en la révoltant, et blesse la vraisemblance sans paroître blesser la vérité. Avec Candide, l'on s'égaie de toutes les folies humaines, et sous la plume du moderne Lucien, tout offre un côté plaisant que lui seul a l'art de saisir; avec Zadig, l'on est frappé du pouvoir de cette destinée qui est la providence du vulgaire, et une énigme pour la raison des sages. Comme il se moque dans Memnon de ces vains projets de réforme conçus le matin, et que de beaux yeux, qu'une figure séduisante, qu'une avanture imprévue ont détruits avant le soir!

Laissons les détracteurs de cet immortel génie se faire une réputation de l'opprobre dont ils se couvrent en attaquant une mémoire qu'ils ne peuvent outrager, et reconnoissons qu'aucun homme, dans aucun siècle, n'eut d'influence plus éclatante ni plus étendue. Des monarques l'avouent

pour instituteur et pour ami, souscrivent aux conseils qu'il donne, aux bienfaisantes réformes qu'il propose, et l'Europe voit en eux l'élite de ses potentats. Sa voix perce l'enceinte des tribunaux, et la tardive justice console les mânes des Monballis, des Sirvens, des Calas ; il parle, il supplie, il tonne, et les serfs du Mont-Jura voient briser leurs fers ; il flétrit la persécution, il invoque des lois humaines, et l'affreuse torture cesse de mutiler les victimes ; il plaide pour les malheureux de toutes les contrées, et de vastes domaines de la Russie et de la Pologne sont cultivés par des mains libres ; il accuse l'intolérance des malheurs du genre humain, et des voix éloquentes réclament pour les enfans des victimes de nos guerres religieuses le bonheur d'avouer le plus doux engagement de la nature et le lien le plus auguste de la société. Il agrandit le domaine de la pensée ; qu'il en reçoive nos remercîmens au nom du genre humain ; il honora la nation, la patrie reconnoissante lui doit des hommages ; il lègue à ses compatriotes, aux peuples civilisés, aux admirateurs des talens, de grandes choses à faire, de vastes sujets d'émulation ; que la postérité recueille ce précieux héritage. Il ne fut point exempt des erreurs et des foiblesses de l'humanité : il étoit homme. La critique trouve quelques défauts au Jupiter de Phidias ; mais ce front imposant où la

majesté étoit empreinte, mais ces yeux qui menaçoient et consoloient la terre, mais ce bras qui lançoit la foudre, annonçoient la présence d'un Dieu.

Avec un esprit moins flexible, un génie moins étendu, Rousseau obtint une réputation presque égale à celle de Voltaire; la chaleur de son éloquence, la vérité de ses sentimens, la majesté de son style, le rendent l'interprète des ames fortes, le confident des cœurs sensibles et le créateur d'un nouveau genre d'écrire. Lent à paroître, il attend, avant de produire, la maturité de l'âge; il offre, à son début, les fleurs de la jeunesse ménagées avec soin, et les trésors de l'âge mûr dispensés avec art; les scènes romanesques de son adolescence, les erreurs ou les fautes qu'il expia par des infortunes, développèrent son génie en développant sa sensibilité. En décrivant les arts, il se fit admirer de ceux qui les cultivent; il reporta le bonheur dans les forêts; alors il ne consulte que son imagination, et l'âge d'or des poètes devient le patrimoine du stupide sauvage; mais il déploie une métaphysique hardie, en indiquant les diverses gradations du passage de l'état de nature à l'état de société; c'est un disciple de Locke, avec un talent d'écrire qui n'est point de l'école de ce philosophe; toutes les idées ont une filiation chez les hommes de génie. Le discours sur les causes de l'inégalité, produit l'Emile,

livre peut-être défectueux dans son ensemble, mais frappant par de nouveaux aperçus, par des épisodes enchanteurs, par un art d'écrire qui nous attache aux préceptes, nous défend de les discuter et nous rend l'ami du pédagogue, lors même que nous récusons son autorité. Emule, digne rival des anciens par l'éloquente simplicité de son *style*, combien il les surpasse en chaleur, en onction, en force de principes! Aristote, Zénon, Cicéron, dans son Traité des Offices, subordonnent la morale aux formes politiques, et la font dépendre de ces *systêmes auxquels* l'orgueil peut élever l'esprit, mais où le cœur *ne trouve ni plaisir ni* illusion. Athènes perd ses lois, il n'y a plus de *citoyens*; les institutions de Lycurgue expirent, il n'y a plus de Spartiates. Rousseau attache nos devoirs à des principes plus indépendans des révolutions humaines : il existe une divinité, il n'y a plus d'opprimé sans appui, de juste malheureux sans consolation, d'infortune sans remède (1). Nul autre que lui n'eût peint les amours d'Emile et de So-

(*) Un talent qui le distingue est de parler de la vertu avec une majesté qui annonce que l'écrivain est convaincu ; c'est d'avoir peint les passions tendres avec un langage qui les épure, qui élève l'ame en pénétrant le cœur ; c'est d'avoir embelli des couleurs les plus chastes le sentiment impérieux que la nature destine à perpétuer ses ouvrages.

phie; c'est la chaleur, c'est le coloris de Milton, appliqués à des êtres voisins de nous, et que l'imagination, échauffée par les douces illusions du sentiment, peut en rapprocher.

Les avis, la généreuse tutèle d'un prêtre vertueux, ont rappelé Rousseau à la dignité de son être; il se ressouvient de son bienfaiteur et l'immortalise dans cette profession de foi du vicaire savoyard, où la théologie devient aimable et populaire, où la philosophie se montre religieuse et tendre, où les plus consolantes vérités s'appuient et d'une raison forte qui les fait triompher, et d'une conviction de sentiment qui assure et consacre leur empire. Ce morceau, supérieur aux plus beaux dialogues de Platon, par l'onction qu'il respire, n'est qu'un épisode; mais il n'offre point de disparate dans un livre qui présente à la fois l'austérité des formes didactiques, et les formes séduisantes du roman.

Qu'on reproche à Rousseau d'avoir fait un plan d'éducation inexécutable dans la plupart de ses parties, l'Emile n'en restera pas moins un des meilleurs traités de morale. En est-il de plus propre à fortifier l'ame contre les revers, à pénétrer l'homme du sentiment de son indépendance, à lui faire chérir les devoirs de citoyen, de père, d'époux? L'on n'a point formé de république d'après celle de Platon; mais les principes de justice,

les idées de providence, d'immortalité; mais le dogme des supplices et des récompenses, qu'il établit avec tant de force, ont secondé le génie, servi la politique bienfaisante et les grandes vues de plus d'un législateur.

Les évènemens de la jeunesse inquiète de Rousseau, ses passions ardentes combattues par des sentimens vertueux, le désir de servir les mœurs en se rappelant ses foiblesses et ses fautes, lui dictent la Nouvelle Héloïse, production où l'auteur semble faire divorce avec les idées qu'il manifesta dans ses premiers écrits, où le panégyriste des sauvages ne présente que des acteurs dotés d'un rang honorable, d'une éducation brillante, où le détracteur des sciences fait des savans et des docteurs de tous ses personnages; production où le critique d'une ame aride trouve partout des défauts, où l'esprit éclairé, avec un cœur sensible, oublie les fautes et se console par des larmes délicieuses de la censure qu'un goût sévère lui avoit prescrite. Comme roman, la Nouvelle Héloïse reste à une grande distance d'ouvrages conçus avec plus d'art et de sagesse, sous le rapport des idées et du style, mais nulle fiction de ce genre ne lui peut être comparée; il est vrai que Rousseau, dialecticien profond, orateur sublime, se ménage les moyens de développer ses talens : s'il fait naître un duel, c'est pour armer la douce éloquence de

Julie contre un préjugé féroce ; s'il désespère un amant, le suicide est défendu et condamné ; s'il prive Volmar de l'espoir d'un heureux avenir, c'est pour faire entrer dans le cœur de son épouse les saintes et sublimes inquiétudes qui troublent sa félicité.

Si ce roman est dangereux, en peignant l'amour avec les plus attrayantes couleurs, l'on peut dire à Rousseau : tu rends la séduction innocente par l'enchantement dont tu l'environnes. Qu'un vil débauché retrace ses infâmes plaisirs, il révolte, il ne se fait des complices que parmi les êtres nés pour la dégradation ; mais tu couvres de fleurs l'abîme qui peut engloutir la foiblesse et l'inexpérience ; tu absous les coupables par les vertus dont tu les décores, tu les rends les objets d'un vif attendrissement et peut-être d'une funeste émulation. Télémaque triomphe de la séduction des nymphes de Calipso ; mais résisteroit-il au pouvoir d'Antiope, quand Mentor s'armeroit contre ses feux ? Rousseau vaincroit ses accusateurs par le tableau de la conduite sublime de Julie et de St.-Preux, après leurs foiblesses. Il diroit : j'ai vécu dans un siècle où le plus saint des engagemens devenoit un objet de dérision ; j'ai fait triompher les lois de l'hymen des transports de l'amour ; j'ai rendu des amans plus satisfaits d'eux-mêmes, par les plaisirs auxquels ils renonçoient, que par les

jouissances, qui leur eussent coûté des remords sur le présent, et les eussent contrains à un cruel retour sur le passé; j'ai fait, pour mes héros, d'une erreur d'un moment, la source des actes sublimes qui ont embelli leur existence.

Rousseau est le seul écrivain, à la réserve de Richardson, dans son Grandisson, qui, sans faire contraster le vice avec la vertu, sans éveiller notre intérêt par de grands crimes ou de terribles infortunes, captive l'attention, sans employer d'autre rôle épisodique que celui d'Edouard Bomston, qui vient se joindre à l'action principale par le mouvement qu'il y jette, par l'intérêt qu'il y porte, par l'impulsion qu'il communique aux principaux personnages. Poëte dans sa prose pittoresque, il rend classiques les lieux qu'il décrit, et les montagnes du Valais et le lac de Genève appellent ce culte religieux que le génie imprime aux contrées qu'il honore de sa prédilection.

Il est peut être le seul qui ait lié un écrit polémique à l'intérêt général, et fait de sa cause celle du genre humain; il répond à l'accusateur d'Emile et dénonce à l'opinion ces hommes qui font du droit d'être injuste l'attribut des grandes dignités; il emploie l'ironie sans amertume, la récrimination sans aigreur; il s'indigne et ne s'emporte point, et met le bon droit de son côté par la décence et le ton noble de sa justification. Un théâtre lui

paroît dangereux pour la ville qui protégea son berceau ; l'on croit entendre un citoyen de Sparte, armé du tonnerre de Démosthène, qui voit la ruine d'un état dans le succès d'une innovation. Si, comme Platon, il veut bannir les poètes de la république, comme lui, il rend justice à leurs talens, il décore de bandelettes et de fleurs les victimes que son patriotisme immole. En combattant pour les mœurs d'un coin de terre, d'un atome d'empire, il attache les habitans de tous les pays par des considérations générales, par des tableaux qui seroient sans ame sous un pinceau vulgaire. Il fait de sa Genève ce qu'Homère fait de la pauvre Ithaque ; il fixe sur elle les regards du monde.

Il prend pour un vœu le besoin qu'éprouve un état du nord d'institutions et de lois ; déjà son imagination lui peint des serfs transformés en citoyens, et son génie lui révèle les moyens de rendre une révolution pure de sang et de crimes. Ami des hommes, il défend leur dignité ; il n'écrit point une seule page qui ne tende à les rendre meilleurs ; profondément sensible, il exerce sur les ames la plus puissante et la plus heureuse domination ; écrivain laborieux, il fait de son style un désespérant modèle ; il ramène au vœu de la nature, et le sein maternel se rouvre, et de tristes liens cessent de garrotter l'enfance ; la morale n'eut ja-

mais d'apôtre plus intrépide, la vertu, d'enthousiaste plus sincère, et les idées religieuses, de pontife plus éloquent.

Le philosophe de Genève a su peindre l'homme de la nature et l'homme de la société; Buffon embrasse l'immense système de l'univers; le siècle où il parut, légataire des recherches savantes, des trésors intellectuels de cent générations, n'attendoit qu'une bouche d'or qui les publiât. Le philosophe de Stagire avoit décrit avec plus d'exactitude que d'agrément une petite partie des êtres qui peuplent et embellissent ce monde. Pline, dans sa superbe ambition, avoit uni l'histoire des arts à l'histoire de la nature; ami du merveilleux, il copia plus de fables qu'il ne consacra de vérités; il a quelquefois la chaleur et l'enthousiasme d'un poète, et non la critique d'un patient observateur. Buffon trouve le monde agrandi par les découvertes de la navigation, par l'activité laborieuse des savans; il porte le flambeau de la critique sur les faits que d'autres ont recueillis; et son génie attache de la gloire à des noms qui seroient restés obscurs; il peint la terre avec sa variété, les cieux avec leur magnificence, l'homme avec sa grandeur et ses misères, ses sublimes attributs et ses déplorables foiblesses; il montre ce despote de la nature, imposant son sceptre sur tout ce qui l'entoure, régnant par la violence,

subjuguant par l'adresse, triomphant à force d'audace de tous les obstacles. La terre est-elle privée de ce puissant auxiliaire et de ce terrible dominateur, elle ne présente que l'image de la désolation ou qu'une sauvage magnificence, que la destruction à côté de productions inutiles, que les débris des plantes, des animaux, leur mort, leur corruption dans le voisinage de la végétation la plus riche et la plus vigoureuse. L'homme paroît-il, la nature s'embellit, il lutte avec elle de puissance et d'énergie; les plus riches productions reçoivent un nouvel éclat, les plus viles s'ennoblissent, les plus sauvages s'améliorent et servent à ses besoins; partout il la féconde, il la fatigue et ne paroît s'affranchir de ses lois que pour leur mieux obéir; il dessèche les marais, il détourne les fleuves, il impose des limites à l'océan, il pénètre dans les entrailles de la terre, il commande aux élémens, il dirige la foudre; seul, de toutes les créatures, il s'acclimate dans toutes les régions, il résiste aux feux du tropique, aux glaces du pôle. Pour échapper à son joug, le lion fuit dans les déserts; malgré sa taille énorme, l'éléphant s'abaisse à le servir; la renne agile et le frugal chameau parcourent à sa voix d'immenses monts de sables.

Buffon s'arrête avec complaisance sur ce roi de la création; mais il n'est point d'objet dans la nature qu'il ne sache embellir par l'éclat de ses

couleurs ; il ne se borne point à peindre , il crée les systêmes les plus hardis. A l'exemple des anciens et sans les imiter, il imagine une cosmogonie ; c'est un rêve, sans doute, mais un rêve qui ne pouvoit naître que dans la tête la plus forte ; quelle grandeur, quelle sublimité dans ses époques de la nature ; il semble avoir été témoin de toutes ses révolutions, avoir épié sa marche dans tous les siècles, avoir levé le voile qui couvroit ses plus merveilleuses opérations ; si Buffon n'eut point la même influence morale que Voltaire et Montesquieu, il eut la gloire d'avoir étendu le goût des sciences, enrichi notre langue d'expressions heureuses, et porté la prose françoise au plus haut point de perfection ; avec plus de sensibilité il eût encore accru l'intérêt de son ouvrage : ce défaut de chaleur influe sur ses opinions ; il calomnie l'amour, il le réduit à des sensations physiques, il le dépouille de l'attrait puissant qu'il reçoit des sentimens moraux qui le parent et le sanctifient, de l'imagination qui divinise son objet.

Buffon et Rousseau sont les plus parfaits de nos prosateurs ; mais la différence de leur ame en met une grande dans leur manière d'écrire ; l'un est toujours grand, toujours beau ; l'autre est presque toujours éloquent et sensible ; Rousseau, moins correct, a plus d'énergie, d'abandon ;

Buffon

Buffon promène son flambeau sur toute la nature, et sème des flots de lumière; Rousseau s'arrête sur quelques scènes de la vie humaine, sur les affections de l'ame, les devoirs de l'homme, et verse des torrens de flamme sur ses tableaux. L'un occupe, élève l'esprit par de grandes pensées, l'autre pénètre le cœur par de douces et tendres émotions; le philosophe de Montbar a toutes ses facultés en génie, celui de Genève a tout son génie en sensibilité; le premier réclame des admirateurs, l'on s'en aperçoit; le second veut faire des prosélytes à la vertu; on lui sait gré de son enthousiasme et de son dévouement. En lisant Rousseau, on aime, on estime l'homme, en admirant Buffon, on ne voit, on ne considère que l'écrivain.

C'est à ses écrivains en prose que le dix-huitième siècle doit la plus grande partie de sa gloire; sous le rapport de la poésie, il reste à une grande distance du siècle précédent; il ne se présente qu'un seul homme qui ait eu de nombreux succès, en ressuscitant la grandeur de Corneille, et en s'efforçant d'imiter la perfection de Racine. Bien qu'homme de génie, Crébillon est loin d'occuper une place parmi ces modèles; peu sage dans ses plans, souvent barbare dans son style, il eut l'ame d'un tragique et non le talent de l'écrivain; soit par orgueil, soit par paresse d'esprit, il dédaigna l'é-

tude et les ressources de l'art; nul ne sut peindre avec une vérité plus frappante les tourmens de la haine, les affreux plaisirs de la vengeance. Sombre, ardent, impétueux comme Eschile, il a une partie de ses qualités et tous ses défauts; mais les irrégularités du premier trouvent leur excuse; l'on n'exige point la perfection de ceux qui ouvrent la carrière, mais l'on pardonne difficilement à ceux qui font rétrograder l'art lorsqu'il est parvenu à sa perfection. Avec un jugement plus sain et plus exercé, Crébillon n'eût point affoibli par des intrigues amoureuses les plus terribles sujets de l'ancienne tragédie; il peint Electre comme l'avoit fait Sophocle, cruelle par piété, méditant froidement un parricide, sans scrupule sur les moyens qu'elle emploie avant de le commettre, sans remords après l'avoir commis; il eût senti que l'amour ne devoit pénétrer dans la maison des Atride que pour y commander ces attentats. Malgré ces défauts de convenance dramatique, la justice forcera de convenir qu'il y a plus de beautés tragiques dans l'Electre de Crébillon que dans l'Oreste de Voltaire, bien plus sagement conçue et bien mieux écrite. Mais l'on ne sait pourquoi les deux poètes se sont privés de l'effet que devoit produire la belle scène entre Electre et Clitemnestre, sur le tombeau d'Agamennon, l'une des plus savantes créa-

tions du génie antique. Crébillon épuisa l'horreur dans la tragédie d'Atrée; la coupe pleine de sang fait frémir le spectateur; mais le poète se montre fidèle à son sujet et à la tradition, en offrant des personnages qui, par leur atrocité, s'éloignent des règles ordinaires de la nature; il n'est vrai qu'en s'écartant de la vraisemblance morale. Dira-t-on qu'il est des sujets si révoltans que l'on doit s'abstenir de les mettre sur la scène, que la tragédie doit inspirer la terreur, la pitié et non pas l'horreur. Plusieurs sujets anciens font néanmoins éprouver ce dernier sentiment, non seulement par quelques situations, mais par l'ensemble même des pièces. Des enfans armés contre celle qui leur donna la vie; une fille insultant à sa victime avant de l'immoler, fortifiant la barbarie de son frère contre une mère qui appelle sa pitié sur les entrailles qui l'ont portée, sur le sein qui l'a nourrie, devoient-ils moins révolter les spectateurs grecs que la coupe d'Atrée ne révolte sur nos théâtres? Il y a peut-être une réponse à faire à cette question: c'est que les religions anciennes, étrangères à tout sentiment d'humanité, en rendant les ames moins sensibles, les mœurs plus féroces, pouvoient faire supporter des spectacles qui froissent nos cœurs.

Rhadamiste est la pièce de Crébillon que le public revoit avec le plus d'intérêt, malgré la complication de l'intrigue, l'obscurité des deux pre-

miers actes, et un style qui dégrade les sentimens les plus énergiques et les idées les plus nobles; c'est que le caractère de Zénobie est d'une beauté touchante, que cette héroïne du devoir conjugal, sacrifiant à un époux que la jalousie a porté aux excès les plus violens un amant qu'elle adore, frappe d'admiration; c'est que le rôle de Pharasmane rappelle le pinceau de Corneille; que sa haine contre Rome et contre son propre sang se manifeste d'une manière sublime, à l'instant où il vient de frapper son fils sans le connoître.

D'où vient que je frissonne, et quel est donc mon crime,
Me serois-je mépris au choix de ma victime,
Ou le sang des romains est-il si précieux,
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux.

Les défauts du Catilina de Crébillon ont peut-être été relevés d'une manière trop dure par Voltaire, qui se devoit contenter d'avoir fait beaucoup mieux que l'écrivain que l'envie lui opposoit. La distance étoit immense entre les deux tragiques; l'un avoit ajouté aux plus heureux dons de la nature, toutes les ressources de l'étude, de la réflexion, de l'infatigable travail; l'autre s'étoit abandonné avec confiance à ses propres forces; avec cette noble passion de la gloire, qui fait l'utile tourment de la plupart des hommes illustres, il n'eût point laissé dormir son talent à l'époque de

la vigueur, et ne l'eût point contraint à un pénible et impuissant réveil, à l'âge que la nature a marqué pour une triste décadence. On peut dire cependant que cette décadence est bien moins sensible dans l'auteur de Rhadamiste que dans beaucoup d'autres écrivains. Comme il ne fit rien de parfait, comme sa maturité n'eut point le pur éclat qu'obtiennent les esprits que le goût et le jugement éclairent, on lui retrouve à quatre-vingts ans une partie des défauts et des beautés qu'il avoit à trente. Ses derniers ouvrages sont supérieurs à ceux du déclin de Corneille; mais il ne fit rien de comparable aux Horaces, au Cid ou à Rodogune.

Que des auteurs dramatiques qui n'auroient d'autre mérite qu'une froide correction, se gardent bien de se croire au-dessus de cet écrivain; malgré ses formes sauvages, il ne fut point ce qu'il devoit être; il trahit par négligence, par défaut de travail, les brillantes destinées qui lui étoient promises; mais il fut original, fier dans ses conceptions, sublime dans son inculte majesté; il ne fait point naître le plaisir, mais il provoque l'admiration; et le génie, malgré ses taches, ses irrégularités, ses écarts, l'emporte autant sur l'esprit imitateur, que le fleuve majestueux qui enrichit les campagnes et quelquefois les désole par ses

débordemens, l'emporte sur le canal paisible qu'a creusé lentement l'industrie des hommes.

Dubelloy, aussi répréhensible que Crébillon sous le rapport du style, mérite quelque reconnoissance pour avoir pris dans nos annales une partie de ses sujets. Eustache de Saint-Pierre, Bayard, Du Guesclin, nous retracent les temps où le ciel, en nous refusant le repos, faisoit éclore des vertus de nos guerres étrangères et intestines, où l'enthousiasme de la chevalerie, tenant lieu de patriotisme, faisoit naître des héros, quoiqu'il n'y eût point de citoyens. Il est plus difficile de bien peindre des évènemens encore voisins de nous, que de ranimer la cendre poétique des anciens héros : dans le premier cas, l'écrivain n'est point soutenu par cette brillante tradition que lui présentent de sublimes modèles et une sorte de consécration religieuse. L'aridité de nos annales offre de foibles secours aux poètes, et les pièces historiques de Dubelloy, bien qu'elles ne péchent ni contre les règles, ni contre la vraisemblance, sont bien inférieures aux drames irréguliers et souvent monstrueux de Shakespéare. Le tragique français prend l'excès de l'idolâtrie pour de la noblesse, et un dévouement d'esclave pour des sentimens magnanimes ; il fait parler en serviles orientaux ces grands, si fiers de leurs préroga-

tives, qui, à l'aide du régime féodal, étoient plutôt les fléaux que les protecteurs des rois. Sa Gabrielle de Vergy sera son plus beau titre pour la postérité ; il y déploie de la sensibilité; il prête à la victime de la jalousie les traits les plus attendrissans ; il excite tellement la terreur et la pitié, que les émotions qu'il inspire font excuser la dureté de sa diction. Ce dernier défaut frappe d'une sorte d'anathême la plupart des tragédies du dix-huitième siècle; il voile les scènes heureuses de la pièce où Guimond, d'après Euripide, nous transporte sur ces rivages où le sang des hommes couloit en l'honneur des Dieux, où il peint l'amitié avec tout son héroïsme, où ses caractères seroient bien plus frappans s'il n'avoit copié du grec celui de Théos, qui détruit l'illusion par sa crédule imbécillité. Quelques scènes dignes de Corneille feront vivre le Spartacus de Saurin ; mais il dégrade cet illustre gladiateur, en distrayant par des sentimens tendres le génie qui médite de venger par la ruine de la superbe métropole les misères et l'oppression du monde. Une versification rebutante nuit à l'intérêt que peuvent exciter quelques situations heureuses d'Hypermnestre, quelques peintures touchantes de la veuve du Malabar, quelques sentimens énergiques et des scènes bien conçues de Guillaume Tell et de Barneveld. Une diction élégante, une

intention philosophique bien marquée, de beaux rôles, placent le drame de Mélanie parmi les chefs-d'œuvre de notre théâtre, et le Mustapha de Chamfort offre, dans plusieurs endroits, la langue harmonieuse de Racine. Si la scène tragique du dix-huitième siècle n'offre point un chef-d'œuvre que l'on puisse comparer à Phèdre, à *Athalie*, elle présente plus de pièces recommandables sorties de la plume d'écrivains du second ordre que l'âge précédent, où, à l'exception du Manlius de Lafosse, du David de Duchée, les tragédies qui ne sont point sorties des plumes des deux grands maîtres sont presque *toutes tombées* dans l'oubli.

En retraçant les circonstances qui *ont influé* sur le génie de Molière, nous avons fait sentir qu'il étoit difficile qu'il eût des successeurs dignes de le remplacer. Les ridicules, en s'effaçant, les physionomies morales, en s'altérant, ne laissèrent au poète comique du dix-huitième siècle que peu d'originaux; deux bons ouvrages épuisèrent le talent de Destouches; il peignit son Glorieux par des *traits* profonds; il tourmente sa vanité, et la met à l'épreuve par des situations comiques, et par des rencontres qui font triompher la vanité des sentimens de la nature; il pouvoit étendre l'effet moral de son ouvrage en punissant son héros, et se ménager au dénouement une scène très-plaisante: Molière n'y eût point manqué. Bien que le philo-

sophe marié soit plutôt un caractère factice que l'ouvrage de la nature, un dialogue animé, des vers excellens, le rôle de Céliante, d'une si plaisante bizarrerie, en font un chef-d'œuvre. Destouches semble étranger à la philosophie de son siècle, et souvent à l'observation de la nature humaine; aussi beaucoup de ses caractères manquent-ils de vérité; il n'a point comme Molière l'art heureux de varier le langage de ses acteurs selon leur condition; il ne possède point comme lui l'art de varier l'enjouement qui coule de source; sa gaieté est contrainte et pénible; elle se montre cependant avec assez de naturel dans la Fausse Agnès et le Tambour Nocturne, pièces qui dégénèrent un peu en France. Cet esprit d'observation étoit la partie dominante de l'auteur de Turcaret; mais la pièce où il peint les folies de l'opulence singeant les vices de la grandeur, et conservant le ton ignoble de la bassesse, a déjà vieilli, parce que l'espèce d'hommes qu'il ridiculise s'est affranchie de l'abjection de son ancien langage, et n'est restée fidèle qu'à la corruption de ses anciennes mœurs. De la gaieté, une verve comique originale, un style qui a l'abondance de l'inspiration, et par intervalle le feu de l'enthousiasme, font de la Mélomanie un ouvrage intéressant pour des hommes d'un esprit exercé; mais froide, insignifiante pour des spectateurs vulgaires, le ridicule innocent qu'y

peint l'auteur étoit au-dessus des idées et des connoissances de la multitude. Le Méchant, de Gresset, est un chef-d'œuvre de style qui manque d'action, mais où des portraits pleins de vérité, des vers qui ont fait proverbe en naissant, une peinture fidèle du monde, attachent le lecteur plus encore que le spectateur. Observons que l'on peut reprocher à l'auteur d'avoir fait plutôt un tracassier de société, qu'un véritable pervers; il pourroit s'excuser encore en disant qu'une méchanceté noire, qui a de grands crimes pour résultats, n'est point tout à fait du domaine de la comédie, que son but n'est point d'inspirer l'horreur, de révolter les ames; que Molière est le seul qui, dans le Tartufe, ait peint un monstre digne de l'animadversion des lois, mais qu'il s'est justifié par la punition éclatante dont il le frappe, et par le but moral qu'il se propose. Le Méchant est la première comédie où l'on voit que les mauvaises mœurs avoient corrompu le langage; que les hommes se vantoient par d'indécentes expressions de leurs faciles conquêtes; que les femmes étoient devenues les objets de goûts sans attachemens, de transports sans délicatesse; que le séducteur, par défaut d'estime pour celles dont il avoit triomphé sans effort, se croyoit libre de scrupule et de compassion.

Le genre métaphysique des comédies de Mari-

vaux, qui faisoit de ses pièces un recueil de logogryphes, le genre larmoyant de Nivelle, achèvent d'anéantir la bonne tradition. Vers la fin du siècle, la comédie reconquit ses anciens privilèges; elle redevint la peinture des mœurs sous la plume audacieuse d'un homme habitué à tout braver, se jouant des lois de la décence comme des règles du goût, se moquant du scandale comme de la critique, achetant des succès par des périls, faisant passer des vérités fortes à l'aide de traits mordans, et mettant la satyre des grands dans la bouche des valets. Un dialogue vif, une gaieté franche, des allusions piquantes, saisies par un peuple fatigué du passé, imprévoyant sur l'avenir, firent à Beaumarchais une réputation contre laquelle une sévère critique et une politique ombrageuse et timide s'armèrent vainement. On s'amusoit de tableaux réels après avoir été fatigué par des tableaux de fantaisie; le peintre étoit licencieux, mais il étoit piquant; il attaquoit des corps puissans, et leurs nombreuses victimes sourioient à la vengeance; il ne faisoit point, comme Ménandre et Térence, du théâtre une école de vertu, mais, armé des traits d'Aristophane, il immoloit aux yeux d'une nouvelle Athènes les objets de sa haine ou de sa jalousie, et mêloit aux grelots de Thalie les fouets sanglans des Euménides.

Il est des genres de productions qui conviennent

a tous les pays comme à tous les genres de gouvernemens ; Paris, Londres, Madrid peuvent entendre retentir les accens de Melpomène et s'égayer des ridicules que poursuit la muse comique, mais nos institutions, nos mœurs ôtent à la lyre de nos Pindare, de nos Simonide ses sons les plus harmonieux. Née au milieu des fêtes olympiques, des réunions populaires, des solemnités religieuses, l'ode se montroit autrefois comme une reine superbe qui intimoit ses lois aux nations ; ce n'est plus qu'une vierge timide qui ose à peine franchir le seuil paternel ; ses accens ne retentissent plus sur la tombe des héros ; par elle des Tirtée ne conduisent plus des guerriers aux combats, des triomphateurs ne reçoivent plus la couronne de ses mains. Rousseau fut ce qu'il pouvoit être à l'époque où il parut, le plus parfait de nos poètes liriques, mais à une grande distance des anciens, pour l'influence poétique ; supérieur à Malherbe, il chante et l'autre écrit ; le panégyriste de Henry cherche les idées, les images, les mouvemens ; celui d'Eugène cède, obéit aux transports qui le maîtrisent. Il nous frappe de respect et d'admiration, lorsque, saisissant la harpe du roi prophète, il ouvre les trésors de la colère et des miséricordes de l'Eternel, tonne sur le méchant qui triomphe, et venge et console le juste qui gémit. De puissans intérêts le pénètrent d'un généreux

enthousiasme, il a le feu et la richesse de Pindare, lorsqu'il arme la religion et la politique contre les fléaux des lumières, les profanateurs du tombeau du Christ, les spoliateurs de la gloire de Bizance; vengeur de la sublime antiquité, avec quelle raison éloquente il en poursuit les stupides détracteurs? Ingénieux lorsqu'il fait le brillant et trompeur horoscope d'un enfant né sur les marches du trône, et que le trône ne doit point posséder, il se montre l'heureux rival d'Horace, lorsqu'il célèbre le guerrier, terreur du croissant, le rempart de la Germanie, honneur de la puissance qui l'accueille et fléau de la patrie qui a le malheur de le repousser. Quel coloris! quelle délicatesse! quelle grâce dans l'ode où il rappelle une femme veuve vers un monde où les désirs, les charmes la rendront un objet de tendresse et d'envie. Celle à la fortune, beaucoup trop louée, réfroidit par la marche didactique, par des traits dérobés à l'histoire et faux dans leur application. Le lyrique ne doit point discuter, mais sentir que son esprit se dégage, mais que son ame, mais que son cœur se révèlent, s'échappent par ses sentimens et ses inspirations. Ce n'est point un sage du lycée ou de l'académie, dont la tête succombe sous le poids des réflexions, c'est un poëte du dieu du Pinde, tourmenté par l'enthousiasme et qui le verse à flots impétueux sur ceux qui l'écoutent.

Ne pouvant avoir l'influence de Simonide et d'Alcée, la gloire militaire du lyrique qui relève le courage de Sparte, ni les mêmes sujets à célébrer que le poète dont Alexandre épargna le berceau, Horace est le seul ancien avec lequel Rousseau puisse réclamer un parallèle; mais il n'a ni la variété, ni la souplesse d'esprit, ni la fécondité du savant d'Auguste; il n'a point comme lui l'art d'étendre des sujets médiocres par des accessoires qui, bien qu'étrangers, semblent naturels. Les longues digressions de Rousseau blessent, celles d'Horace se pardonnent; il est vrai que le latin perd les siennes dans sa mythologie, et que le français, en puisant dans la même source, n'a que le mérite de l'originalité dans l'expression, et, en joignant des fictions payennes à des sujets chrétiens, ressemble à ces prêtres qui, par un excès de zèle, unissoient la pompe du culte des idolâtres aux rites sacrés de leur religion. Rousseau est aussi dépourvu de cette sensibilité qui se dévoile dans un trait mélancolique, dans un retour presqu'involontaire sur les maux de l'humanité, dans des vers que le cœur dicte à l'insçu de l'esprit; sensibilité bien plus noble, bien plus digne d'éloge que celle de l'Anacréon du temple, de ce Chaulieu, que les épicuriens de deux siècles peuvent réclamer comme leur contemporain, mais dont le luth délicat ne retentit que pour endor-

mir l'heureux du monde dans ses jouissances et peut-être le coupable dans ses remords, mais qui ne dit rien à l'infortune qui invoque le courage, à la vertu qui ne se soutient dans les revers que par le ressort de l'enthousiasme.

L'éloquence peut être considérée comme le genre lyrique de la prose; elle peut usurper une partie de sa véhémence, de ses transports, de son impétuosité. Si les orateurs du dix-huitième siècle furent au-dessus de l'âge précédent, ils eurent un caractère qui les distingua. Massillon, moins impétueux, moins hardi que Bossuet, instruit et console davantage; le premier commande avec l'autorité irrésistible d'un despote, le second parle avec la douce onction d'un ami; l'un, en s'adressant aux rois, semble accabler les peuples de ses dédains, l'autre, en faisant des leçons aux princes, leur retrace l'étendue de leurs devoirs, et les droits de ceux qu'ils commandent. Ce n'est point un barbare et sacrilège ennemi du genre humain, qui absout aux yeux du ciel le crime des oppresseurs de la terre, c'est un défenseur de la nation, un conseiller du monarque, qui rappelle au dernier la sainteté du contrat primitif, accuse les flatteurs qui l'égarent, le rend responsable des fautes de la paresse et des crimes de l'ambition; il possède toutes les ressources, il réunit toutes les formes de l'éloquence. Instituteur d'un enfant qu'attend un trône, entouré

des urnes funéraires des parens, qui devoient l'en éloigner, il emploie, pour le rendre religieux et juste, le pathétique tableau du deuil prématuré de sa famille. L'on croit entendre la voix de Jérémie sur les désastres de Sion ; cherche-t-il à le prémunir contre la corruption des cours, contre le langage empoisonné de l'adulation, c'est Joad ou Nathan armé de l'autorité du Dieu qui les inspire ; fait-il sonner ailleurs la trompette redoutable du jugement, le ciel s'ouvre, la terre s'épouvante, le pervers croit le jour de sa condamnation arrivé ; fait-il, dans ses lettres pastorales, le tableau de la misère des peuples, des désastres de la guerre et des triomphes *onéreux*, c'est David gémissant sur des victoires qui doivent plus réjouir le Philistin que les enfans d'Israel.

Un goût plus sévère, moins de recherche d'esprit eussent placé parmi les grands orateurs le panégyriste de Louis XV, de Marie-Thérèse ; secondé par la philosophie du siècle, il ennoblit l'éloquence en lui prêtant la sévérité de l'histoire. Il osa peindre ce prince esclave des plaisirs, sans volonté comme sans énergie, sans confiance en ses lumières, sans capacité pour tirer parti de celles des autres, et nuisant plus à ses peuples par ses qualités pacifiques que d'autres monarques par une insatiable ambition. Mais l'orateur parut ébloui par l'éclat de l'héritière des Césars, qui recon-

quit ses états sur l'Europe coalisée. Mais, après avoir admiré le courage dans l'infortune, il falloit peindre son administration en philosophe religieux, faire parler les peuples qu'elle laissoit dans les fers, diverses communions qu'elle privoit de la protection des lois par cette intolérance que l'évangile réprouve et que la saine politique condamne, qui laisse dans les états des fermens de haine, de division, aussi funestes aux monarques que dangereux pour les peuples.

Ce caractère de philosophie que le dix-huitième siècle fit refluer sur la chaire chrétienne, inspira plusieurs orateurs, et vint étendre leur mission. L'on entendit un prélat, M.r de Beauvais, Evêque de Senez, consacrer à l'humble et utile habitant d'un presbytère ces éloges que la couronne et la mitre, les grades pompeux et les hautes dignités avoient exclusivement obtenus. On l'entendit appeler une salutaire crainte dans le cœur d'un monarque vieilli au sein des voluptés, et découvrir avec une évangélique liberté les plaies sanglantes de l'état. L'esprit philosophique, secondant l'esprit religieux, dicta ces discours où les croisades furent jugées, l'inquisition flétrie, la religion absoute d'institutions qui l'outragent. Celui qui parle au nom de l'Éternel doit-il être simplement théologien? son ministère lui ferme-t-il la source de ces mouvemens impétueux et pathé-

20

tiques que fournissent l'abus de la fortune, la misère des opprimés, l'orgueil et l'audace impie des oppresseurs? Plus son ministère donne à l'orateur sacré de puissance morale, plus il doit se montrer fort pour défendre les foibles et saintement téméraire en foudroyant l'injustice et le crime. Le dispensateur de la parole doit se montrer comme l'ange de l'Éternel, qui laisse la terre remplie de sa présence long-temps après être retourné vers les demeures célestes.

L'éloquence judiciaire devoit encore plus que la chaire chrétienne se ressentir de l'influence de l'esprit philosophique. Mais sous le rapport du génie, elle reste bien loin de celle des Bossuet, des Massillon. La barbarie de notre jurisprudence, l'obscurité de nos lois, le peu d'éclat ou d'importance des causes écartoient les grands talens du sanctuaire de Thémis. On ne pouvoit voir dans nos parlemens, comme au forum et au sénat de l'antique Rome, les généraux et les rois, les villes alliées et les provinces soumises, composer la glorieuse clientelle de l'homme éloquent. Il faut au génie un vaste théâtre, de puissans intérêts, un but qui l'élève. Cicéron, plaidant à notre parquet, n'eût été qu'un Aubri ou qu'un Cochin. Vainement d'Aguesseau, rempli d'un saint zèle pour la gloire de la magistrature, rappeloit l'avocat à la dignité, lui parloit de la majesté et de la

gloire de l'éloquence, citoit les illustres personnages de la Grèce et de Rome. Il ne pouvoit placer le prétoire à côté de la tribune aux harangues, et faire précéder les orateurs du palais de faisceaux et de licteurs. Ses propres discours se ressentent du théâtre où il figuroit. Sa diction seule avoit la froide harmonie d'Isocrate, au lieu de se précipiter avec le bruit du tonnerre de Périclès. Quelques plaidoyers remarquables honorent moins le barreau que l'esprit philosophique du dix-huitième siècle qui les fit naître. Un malheur extraordinaire ou un zèle, un généreux dévouement, une courageuse indignation sont plus rares que les grandes infortunes; ils animent les défenseurs des Sirven, des Monbaillis, des Calas; ils échauffent le cœur de Dupaty, et les droits de l'humanité triomphent des formes établies pour frapper l'innocence; ils inspirent Servan en faveur des membres d'une communion dont on flétrissoit les mariages, dont on troubloit les jouissances domestiques, que l'on offroit sans défense à la jalousie, à la haine, à la cupidité; ils ornent la raison de Montclar, et sa dialectique écrase cette congrégation qui avoit rempli l'univers de sa puissance et de ses intrigues; ils soutiennent le courage de la Chalotais, et du fond des cachots il imprime le sceau de l'ignominie sur le front de ses oppresseurs;

ils animent d'éloquens magistrats, et les plaintes des peuples parviennent au pied du trône, et des maux sont adoucis, des abus réformés.

L'esprit du siècle produisit un nouveau genre d'éloquence dans la première de nos académies; il eut pour objet d'offrir une nouvelle *apothéose* aux grands hommes qu'avoit honorés leur siècle, et de réparer son ingratitude envers ceux qu'il avoit méconnus ou persécutés. L'académie leva l'anathême lancé sur la cendre de Molière, fit fumer l'encens sur la tombe du naïf La Fontaine, et contribuer à l'éloge de Fénélon, à celle de l'Hôpital, de Catinat, l'admiration et la reconnoissance.

Un caractère de grandeur, de dignité, qui étoit l'empreinte de son ame et de son génie, recommandent les éloges de Thomas. Il loue, parce qu'il croit à la vertu; il ne flatte jamais, parce qu'il déteste le vice. Comme écrivain, il prête à la critique; il fait trop sentir le pénible travail de la composition; il ne sait point unir les grâces à la force, et tempérer par des beautés riantes la sévère majesté de ses tableaux. Si, en louant un de nos premiers magistrats, un de nos plus illustres marins, un général plus célèbre que digne d'estime, un admirateur dont la mémoire s'unit à celle d'un de nos plus grands rois, il fut ampoulé, rhéteur ambitieux dans ses figures, il revient au

naturel, au goût, à l'éloquence, en peignant les travaux d'un philosophe qui servit la raison, en écartant des erreurs qui avoient l'hommage de plusieurs siècles, par d'autres erreurs que peu de jours devoient détruire. Il décrit en orateur et en penseur profond les mouvemens prodigieux qui signalent l'époque à laquelle Descartes appartient, et l'influence de ces mouvemens sur son génie. Des objets abstraits deviennent clairs, des détails arides s'embellissent, le tableau des persécutions qu'essuya le philosophe excite l'indignation contre le fanatisme qui conjure sans cesse contre les lumières.

La patience avec laquelle Rome souffrit de méchans princes, semble la rendre indigne d'en avoir de bons. Marc-Aurèle n'est loué que par ses vertus, et Néron et Domitien avoient eu des panégyristes. Thomas acquitte la dette des Romains; et si une éloquence fière et libre avoit pu se faire entendre sur la tombe des Antonins, elle n'eût été ni plus énergique ni plus auguste. Le génie de Rome se réveillant après un sommeil de plusieurs siècles, animant un disciple du portique ou un émule de Caton, eût-il peint sous des traits plus sombres l'affliction des gens de bien, en voyant le bienfaiteur des hommes retourner vers les Dieux immortels, la crainte qu'inspire un monstre qui

frémit au nom de vertu et d'humanité, le deuil de la nature à l'instant où le ciel enlève à la terre son plus bel ornement?

Thomas avoit loué avec tant de candeur, qu'il lui étoit permis de juger les panégyristes. Son Essai sur les éloges accroît sa gloire comme écrivain et comme philosophe. Il prononce sur *les* objets du culte et sur leurs adorateurs. S'il brise les statues des monstres, il relève celles des hommes de bien, et réhabilite la mémoire de héros que l'esprit de secte avoit flétris. Julien est vengé des outrages des *orthodoxes*. Constantin et Théodose laissent à prononcer sur le *bien qu'ils* firent au sacerdoce par les basiliques, les temples *qu'ils élevèrent*, et le mal qu'ils firent au monde par les tragédies dont leur empire et leurs maisons offrirent le théâtre. Il écrit sur les modernes avec la même liberté; il peint sous des traits nouveaux ce fameux ministre de Louis XIII, qui, craint et servilement flatté pendant sa vie, imposoit après sa mort un tribut de terreur et d'adulation. Thomas caractérise les écrivains panégyristes en littérateur profond, et les princes et les rois en politique. Il semble animé du génie et de la noble indépendance de Tacite, et ses écrits, comme ceux de cet illustre romain, assureront à sa mémoire l'estime de tous les siècles.

Cet esprit philosophique se manifeste d'une manière très-remarquable dans plusieurs autres écrivains. Il inspire à Marmontel ces pages éloquentes où un vieux guerrier donne de salutaires leçons à un prince persécuteur. Si la fable de Bélisaire offre peu d'invention, si l'on regrette que le moraliste n'ait point profité de la distance des temps, du contraste entre les mœurs fortes des barbares et les mœurs dégradées de la cour de Bisance, pour varier ses tableaux, des chapitres où la raison s'exprime avec une force irrésistible, où les droits de la conscience sont vigoureusement défendus, font oublier l'invraisemblance de prêter à un guerrier du Bas-Empire, qui n'eut d'autre école que les camps, les lumières de Marc-Aurèle ou de Julien. Cette philosophie se montre sous des traits plus délicats dans ses contes ingénieux, où le grand monde se peint avec ses goûts frivoles, son dangereux talent de parer le vice, ses formes séduisantes et sa morale corruptrice. Marmontel joint le charme des couleurs à la délicatesse des tableaux, l'intention du moraliste à la justesse d'esprit de l'observateur; il assure toujours la récompense de la vertu, et répare par le dénouement l'impression qu'ont pu produire des peintures trop voluptueuses. C'est le genre romanesque fondé sur des faits, c'est l'histoire

privée d'une partie de la nation à cette époque où la mollesse de nos mœurs préparoit de grands changemens, où d'apathiques Sybarites devoient être arrachés de leur indolence par d'effroyables tempêtes.

Cet épicuréisme, dont les suites sont si funestes pour les peuples, fut malheureusement favorisé par quelques ouvrages célèbres, et surtout par la doctrine d'un livre fameux.

Ce n'est point avec l'amertume du fanatisme ni avec le faux zèle de l'esprit de secte, que nous jugerons Helvétius. La générosité de sa conduite réclame de l'indulgence pour ses principes, mais l'écrivain passe, et l'ouvrage reste. Pourquoi cet homme, né bon, sensible, s'efforce-t-il d'enlever à la vertu ses plus chères illusions, le plaisir de s'estimer soi-même et de répandre sur ceux qui l'entourent ce sentiment auguste et consolateur qui dégage nos actions vertueuses de toute espèce de retour sur nous-même? De faux amis que le crédit et la faveur appellent, et que le premier revers éloigne; des époux qui cherchent à s'attendrir sur les suites déplorables de liaisons adultères; des fils ingrats qui comptent avec un chagrin impatient les heures d'existence des auteurs de leurs jours; des traitres, des perfides qui boivent dans des coupes d'or les larmes et le sang de leur patrie;

des égoïstes qui se moquent de l'incendie tant que leur maison reste à l'abri des flammes, tel est l'assemblage impur, la société dangereuse que doit former le livre de l'esprit. Que m'importe le salut public, l'intérêt de mes semblables? irai-je m'immoler pour des êtres qui ne méritent ni bienveillance ni sensibilité? Avec cette doctrine serai-je susceptible d'enthousiasme, pourrai-je admirer des hommes qui n'ont eu dans leurs travaux, dans leurs périls que les ignobles plaisirs des sens pour objet? Oh! l'étrange découverte! c'étoit pour conquérir des voluptés passagères que Codrus s'immoloit pour Athènes, que l'austère Caton déchiroit ses entrailles. C'étoit pour obtenir les faveurs de la beauté que le chaste Neuton, que l'austère Leibnitz étudioient la nature et lui déroboient ses secrets!

Le tyran des sens, le besoin des jouissances conduisoit sans doute Vincent de Paul dans le bagne impur, dans les dégoûtans asiles de la misère; Howard dans les cachots et les lazarets, pour étudier les misères humaines dans leurs plus affreux réceptacles, et attendrir l'autorité par le tableau de ses sensations.

Égaré par son système, Helvétius n'en prévit point les déplorables conséquences. Il oublia que de semblables opinions avoient perdu les états de la Grèce, que les Romains les souhaitoient à

leurs ennemis, que Cicéron en foudroie les fauteurs avec toute la force de son éloquence et la vigueur de sa dialectique (*).

(*) Nous avons été frappés de retrouver dans Cicéron la réfutation d'une doctrine à peu près semblable à celle d'Helvétius; le plaisir que nous a fait ce morceau nous a fait une espèce de devoir de le traduire. « J'ai appris, dit-il, qu'il existoit chez les Grecs des philosophes, et ces philosophes ne s'écartent point de l'opinion de la plupart de leurs compatriotes, qui ont osé avancer l'opinion la plus pernicieuse sur l'amitié; opinion qui ne pouvoit naître que dans des esprits aussi subtils, aussi faits pour multiplier les sophismes, et pour leur prêter une funeste autorité. Les auteurs dont je rapporte l'opinion défendent à leurs disciples de contracter aucun engagement; ils les regardent comme des moyens inévitables d'augmenter ces inquiétudes, dont chaque homme n'est que trop chargé, en portant son propre fardeau; ils regardent comme une foiblesse de s'envelopper dans les chagrins d'autrui; ils recommandent dans toutes les liaisons qui ont l'apparence de l'amitié, de les rendre si peu fortes, que, n'ayant que le plaisir pour but, elles puissent se briser lorsque l'intérêt personnel l'exige; ils ajoutent comme base essentielle de cette doctrine, que le soin que l'on donne aux autres détruit le bonheur, et que celui qui se livre aux intérêts d'autrui ne peut espérer de véritables jouissances. Il existe une autre secte de philosophes qui font descendre l'amitié au vil calcul de l'égoïsme, qui ne voient dans ce sentiment que les avantages qui peuvent en résulter. Ils prétendent que les personnes qui ont recours à la bienveillance, sont

En attaquant la doctrine d'Helvétius sous le rapport moral, nous rendrons justice au talent

---

celles qui ont le plus besoin de secours, de protections, tels que les indigens, les personnes du sexe foible; sentiment auquel se livrent avec bien moins de force, et le sexe qui a la vigueur en partage, et ceux que la fortune comble de ses bienfaits. De quels anathèmes ne frapperons-nous point ces prétendus sages qui cherchent à détruire les plus nobles affections? Effacer l'amitié du monde moral, c'est anéantir le soleil dans le monde physique; l'amitié est le plus beau présent que l'Eternel ait fait aux hommes, mais je serois ravi de connoître les avantages que ce système d'indifférence, de soins affectueux, peut procurer aux hommes. J'avoue que dans toutes les circonstances de la vie humaine, je repousserois avec horreur une semblable doctrine; rien sans doute n'est plus incompatible avec l'estime de soi-même que l'égoïsme, qui nous rend incapables de toute persévérance, que la foiblesse, qui nous rend indignes de toute inquiétude dangereuse. Il faut sans doute renoncer à toute vertu, si on la dépouille des chagrins que l'homme de bien éprouve lorsqu'il est trahi dans ses espérances, lorsqu'il voit ou l'abus de la confiance, ou les horreurs de la trahison; ces émotions ne peuvent être que le partage des hommes de bien; eux seuls sont exposés à l'horreur qu'inspire la lâcheté, la bassesse; comme leur organisation les rend susceptibles de goûter tous les plaisirs que fait naître le spectacle de l'ordre, ils sont sensiblement affectés par celui du vice et de l'iniquité.

Si la sensibilité est un des plus glorieux tributs de la

de l'écrivain. Il tire d'un systême faux des résultats ingénieux. Rien de plus absurde que sa

---

nature humaine, peut-on croire que les philosophes en abdiquent les douceurs? pour quelle cause pourroit-on croire qu'ils voudroient se soustraire aux *douleurs* qui compensent quelquefois les plus délicieuses sensations, distinguent toutes les facultés du cœur? Il n'y a plus de différence entre l'homme et la bête, et toute relation cessera d'exister entre l'homme et l'homme. Ecartons aussi la triste morale de ces philosophes, qui représentent une austère vertu comme supérieure aux plus généreuses foiblesses de l'humanité; *l'homme sensible* est sans doute affecté par une foule de *sentimens pénibles*, il est ému par la joie, il est déchiré par la douleur, *il accompagne* son ami dans la bonne et la mauvaise fortune. Il faut donc avouer qu'il en est de la vertu comme de l'amitié, que les tristes sensations qui naissent de l'une et de l'autre sont plus que suffisamment compensées par les avantages qu'elles procurent. Ceux qui n'envisagent l'amitié que sous le rapport de l'avantage personnel me paroissent dépouiller la société des liens les plus aimables. Il n'est point douteux qu'auprès des ames bien faites, des services rendus n'excitent une vive reconnoissance; en concluroit-on que l'amitié ne s'engendre que par le sentiment de nos besoins? L'on peut remarquer, au contraire, que les hommes supérieurs en pouvoir, en opulence, ont emporté l'héroïsme d'amitié sur ceux que la fortune contraignoit d'avoir recours aux autres; la question se réduit à ce point, que si l'amitié n'exclut point l'utilité, l'utilité n'est point le premier motif de l'amitié; les hommes sensuels, livrés aux

doctrine sur l'égalité des esprits, rien de plus philosophique que la manière dont il soutient ce paradoxe. On ne peut contester l'empire qu'il prête aux passions; elles sont le foyer qui embrase, qui alimente le génie; bien dirigées, elles font les citoyens et les héros. C'est à la sagesse du législateur qu'il appartient de leur donner une heureuse impulsion, et l'auteur du livre de l'Esprit donne à ce sujet d'importans conseils. Il sème une foule d'observations neuves, en examinant l'emploi des esprits dans les diverses classes de la société, sous les diverses formes de gouvernemens. Si son système dépouille l'homme de sa dignité, il cherche à la rétablir en revendiquant ses droits civils. Il se déclare ennemi de l'oppression, et l'honnêteté de son ame l'absout de ses erreurs comme philosophe.

---

honteuses habitudes de la volupté, examinent cette thèse sous un autre rapport; ils n'ont pour eux ni l'expérience, ni la réflexion, et sont des juges incompétens.

O Dieux immortels, s'il existoit un homme sur la face de la terre, à qui l'on offrit toutes les richesses de l'univers en propriété, à condition de n'être point aimé, de ne rien aimer, recevroit-il un pareil présent? Quelle existence, par exemple, que celle d'un tyran, qui, accablé par les soupçons, par les alarmes, traîne son existence, abandonné par les plus tendres sentimens du cœur et par les doux soins de l'amitié »?

Diderot, né avec une imagination ardente, eut en morale des opinions à peu près semblables à celles d'Helvétius, mais il ne fit point de systême aussi populaire. Il porta dans ses écrits et sa conduite la chaleur d'un enthousiaste. Il remplit tour à tour le rôle de Platon et celui de *Diagoras*. Il sapa toutes les idées de providence, de pudeur, de justice, et préconisa la religion et la vertu. Il fut licentieux comme Pétrone, et grave comme Sénèque, lorsqu'il entreprit de venger sa mémoire. Souvent obscur comme les oracles, il révèle comme eux d'importans mystères à ceux qui ont la patience ou le talent de les deviner. Métaphysicien profond en parlant d'infortunés que la nature priva des organes les plus utiles, des sens les plus précieux, il fait une analyse savante et profonde des opérations de l'esprit; en examinant la doctrine des philosophes, il jette sur leur passage une foule d'idées lumineuses. Plein de talent et d'imagination pour les arts, il offre à ceux qui les cultivent les leçons du génie. Si Diderot ne fit point un ouvrage excellent, il n'en fit point un seul où l'on ne remarque une tête forte, un talent d'un ordre distingué, un esprit qui n'avoit besoin que de conseils et de règles pour éviter de funestes écarts. Plus calme, plus réservé, d'Alembert servit cependant la philosophie et combattit constamment pour elle. Ses Éloges des Académiciens,

sa Préface de l'Académie, sa Correspondance avec le patriarche de Ferney prouvent son attachement à ses principes, son amour pour les lettres et un talent d'écrire qui jetoit un nouvel éclat sur la réputation qu'il s'étoit acquise comme savant.

D'autres écrivains étendirent les bornes de l'intelligence humaine, unirent la philosophie à l'érudition, et prêtèrent à l'histoire des sciences le charme d'un style éloquent. En marchant sur les traces de Locke, Condillac découvrit des vérités nouvelles. Avec une imagination brillante, Mallebranche n'avoit fait que rajeunir d'anciennes erreurs. Avec un esprit sage, une tête forte, Condillac dissipe les nuages qui couvroient les opérations de l'esprit, et substitue l'observation qui éclaire, aux systêmes qui éblouissent. Freret porte sur d'antiques fables le flambeau d'une critique éclairée, et sépare de l'histoire ces siècles d'une mystérieuse obscurité que l'imagination avoit embellis de ses rians mensonges, et nous apprend quelles étoient les lumières des anciens dans les sciences qui font l'orgueil des modernes. Il saisit les religions dans leur berceau, en décrit les progrès et l'influence. Savant universel, aucune des erreurs, des superstitions qui ont aveuglé les peuples ne lui échappe. L'auteur de l'Origine du Despotisme oriental put se tromper sur l'antiquité du monde, mais la puissance de sa tête méditative

se découvre dans l'examen des rites, des solemnités, auxquels il donne le sentiment de la crainte pour origine. Mabli s'enfonce dans le cahos de nos anciennes lois, retrouve la chartre de notre indépendance dans les forêts de la Germanie, nous montre nos fiers ancêtres ne souffrant que des chefs et ne connoissant point de maître. Il suit l'histoire de notre dégradation, et trace en citoyen ces temps d'opprobre et de misère où le peuple étoit sans droits et sans existence, où les grands avoient des vassaux et les rois d'insolens et séditieux tuteurs. Il venge la nation des sophismes de ces écrivains corrompus qui conjuroient contre sa liberté en consacrant la servitude des serfs de la Pologne. Le génie de l'humanité parle à leurs maîtres et triomphe de l'orgueil et de la cupidité; Mabli se passionne pour cette glorieuse émancipation, et veut la servir de ses conseils, mais il ne vit point assez pour être témoin d'événemens qui offrent un des plus étonnans épisodes de l'histoire moderne. Le nord de l'Amérique brise l'arche du pont qui l'unissoit à la métropole; Mabli s'honore en manifestant ses vœux pour des peuples neufs qui lui paroissent faits pour donner au monde de grands exemples et de salutaires leçons. Enthousiaste des républiques grecques, il s'en impose sur des institutions qui n'élevoient quelques hommes qu'en sacrifiant la multitude. Bien qu'il n'ait ni

le

le génie de Montesquieu ni l'éloquence de Rousseau, son nom vivra, par d'estimables écrits, dans la mémoire de toutes les ames fières et généreuses.

Le dix-huitième siècle, malgré des détracteurs qui seront le mépris de tous les siècles, se présentera comme une des plus belles époques de l'histoire de l'esprit humain. C'est par les lumières qu'il a répandues, par les principes qu'il a gravés, qu'il laissera d'immortels vestiges de son passage. Alors la philosophie ne se renferma plus dans de vains systêmes, alimens de la curiosité; elle porte ses regards sur la nature de l'homme, sur ses droits inaliénables, sur les institutions qui le régissent, sur les liens qui le garrottent. Les mots de justice retentissent aux oreilles des chefs des états; ils entendent la voix des sages, les lois succèdent à l'arbitraire; ils deviennent plus grands, et les peuples plus heureux. La philosophie pénètre dans les tribunaux, et la foiblesse a des appuis, l'innocence des défenseurs; elle attaque les préjugés de naissance et les distinctions, les honneurs vont chercher le mérite; elle revendique les droits de l'empire sur le sacerdoce, et la torche et le poignard tombent des mains des inquisiteurs; elle fait rougir l'homme de la tyrannie qu'il exerce sur son semblable, et des milliers d'esclaves naissent à la liberté; elle flétrit l'oisiveté, et les arts

utiles sont honorés et encouragés ; elle éclaire l'opulence sur l'emploi de ses trésors, et l'industrie étend ses innocentes conquêtes ; elle suit, elle accompagne les voyageurs dans les contrées lointaines, et des préjugés se dissipent. L'univers est mieux connu, et des liens de communication s'établissent entre tous les membres de l'immense famille. Les frontières des états, lès montagnes, les mers ne bornent plus l'horizon politique ; l'Afrique, l'Asie sont visitées par de nouveaux Thalès et de nouveaux Pithagores. L'active curiosité a ses héros et ses martyrs ; elle pénètre dans des contrées jusqu'alors inconnues. En observant l'homme sur les confins de la vie sauvage, l'on apprend à juger de la lenteur des progrès de la civilisation. La philosophie offre en quelque sorte un monde nouveau aux études du physicien, à l'imagination du poète, aux rêves séduisans du philantrope.

Dans aucun siècle les sciences ne firent d'aussi rapides progrès, et ne s'appliquèrent aussi heureusement aux professions utiles ; des épidémies arrêtées, un air pestilentiel vaincu, des machines ingénieuses soulageant les bras des hommes et multipliant leurs travaux ; des canaux construits à force d'art dans des lieux où la nature s'obstinoit à refuser un passage ; le soc de Triptolème chargeant de trésors des plaines long-temps usurpées par l'avide océan ; l'agriculture s'aidant des veilles

du savant; la physique maîtrisant la foudre et faisant contribuer toutes les substances à l'embellissement de la vie humaine ou au soulagement de nos maux; tels sont les prodiges d'un siècle qui impose à tous les autres un tribut d'admiration et de reconnoissance.

Trois grandes époques s'offrent à la méditation du philosophe. Les deux premières furent précédées et suivies de l'ignorance et des ténèbres. La troisième obtient une influence plus générale, s'appuie de découvertes qui la défendent contre toute marche rétrograde. Le siècle de Périclès, si brillant par les arts d'imagination, n'illustra que la Grèce, et sa grandeur s'éclipsa avec son indépendance. Rome vit les arts qu'elle dut à ses conquêtes embellir le déclin de sa liberté, et revêtir de quelque éclat les premiers jours de sa servitude; mais, exclusive dans la jouissance des trésors de l'esprit comme dans celle de ses lois, elle ne laisse aux autres nations que des chaînes et la barbarie. La troisième époque commence au seizième siècle; alors des circonstances politiques ne permettent pas de fixer des bornes à l'empire des lumières. L'Europe voit ses divers états lutter d'industrie, de civilisation. Un peuple conquérant n'étend plus sur tous les autres une domination meurtrière, et ne flétrit plus du nom de barbares ceux qu'il condamne à la barbarie. La philosophie

n'a plus, comme chez les anciens, de mystères, de privilége exclusif, de langage symbolique; elle ne forme point de sacerdoce; elle ne réclame ni le dévouement aveugle des initiés, ni la chaleur fanatique des enthousiastes. Bienfaitrice de tous les hommes, en faisant aimer la patrie, elle ne commande point d'être barbare envers l'étranger; elle n'immole point les sentimens de la nature à de monstrueuses institutions; elle ne circonscrit point sa salutaire influence. Ce n'est plus le buisson ardent où la divinité ne se manifeste qu'à un de ses favoris, c'est la colonne de feu qui éclaire tout Israël. Le poète consulte les oracles, et ses vers sont des bienfaits pour le genre humain; l'artiste l'étudie, et ses productions sont des hommages ou des encouragemens pour la vertu. Une littérature, quelque brillante qu'elle soit, perd de sa majesté quand elle n'exerce qu'un foible empire; sa gloire se mesure d'après son influence morale. Le Xante, le Simoïs, malgré les fictions dont le génie sut les embellir, ne sont plus que de foibles ruisseaux; et le Nil, le Rhin et le Danube continuent à promener leurs ondes superbes sur de vastes empires.

FIN.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
[2AH.]